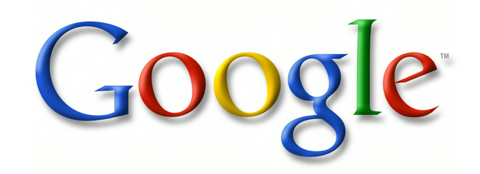
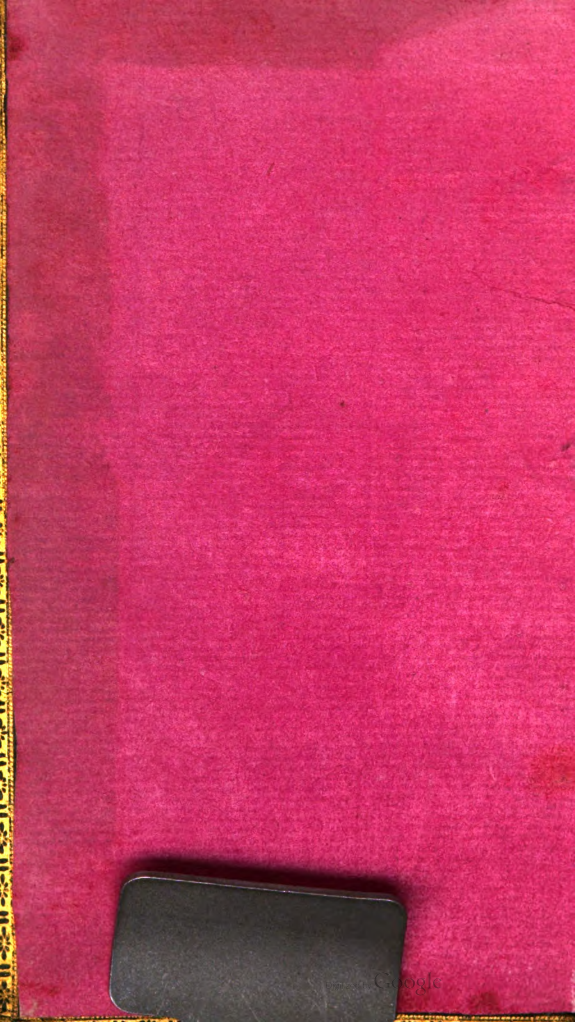
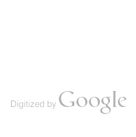










CHOIX
DE FABLIAUX,
MIS EN VERS.

TOME SECOND.



A GENEVE,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,

Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.


BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

CHOIX
DE FABLIAUX
MIS EN VERS.

AUBERÉE.

Je ne serai jamais heureux,
Que votre bouche enfin ne m'ait dit, je vous aime.
Ainsi parloit un jeune homme amoureux.
Quand il eut cet aveu charmant, ce bien suprême,
Il fut content un jour ou deux.
—Je ne sais plus comment vous satisfaire,
Dit sa mie : il est dit, ce mot qui devoit faire
Votre bonheur, combler vos vœux ;
Que vous faut-il de plus ? —Ah ! c'est ne m'aimer guère,
Que d'ignorer ce que je veux.

Quoique simple, ingénue et bonne,

La Belle le comprit. D'un ton modeste et doux :
—Mon cœur, dit-elle, à mon amant se donne;
Le reste ne sera jamais qu'à mon époux.

Notre galant ne demandoit qu'à l'être;
Mais de sa main son pere étoit le maître,
Et son pere ne vouloit pas
D'une bru, qui pour dot, n'avoit que ses appas.

Arrive un riche personnage,
Un gros marchand qui, pressé de guérir
Par un nouvel hymen, ses chagrins de veuvage,
Vient demander la Belle, ou plutôt l'acquérir.
De désespoir d'abord le galant veut mourir;
Puis son cœur s'ouvre à l'espérance.
Il savoit que souvent femme dit à part soi :
L'Hymen qui maintenant me tient sous sa puissance,
A mon honneur impose une autre loi;
Le soin que j'en prenois, mon époux doit le prendre;
Car mon honneur est devenu son bien :
Or on n'est pas, je crois, obligé de défendre
Le bien d'autrui comme le sien.

Notre galant d'avance croit entendre
Ce monologue. Oh! comme il s'est mépris!
La dame est bien loin de se rendre;
Ses beaux yeux, dont jadis le regard fut si tendre,
Peignent le courroux, le mépris;
Elle le chasse enfin. L'ame navrée,
Foible, il entre un moment chez la dame Auberée,
Pour y reprendre ses esprits.

Cette Auberée, active autant qu'habile,
Étoit une intriguante, en ruses très fertile;
Sensible aux peines des amans,
Qu'opprimoit un argus sévere;
Ne faisant plus l'amour, mais aidant à le faire,
Pour consoler ses derniers ans.

Elle l'interroge avec zèle;
Et notre amant, prompt à s'ouvrir,
Lui dit: Après les maux qu'elle me fait souffrir,
Cette mie, hélas! trop cruelle,
Je n'ai que deux partis, ou l'avoir, ou mourir.
Prenez le premier, lui dit-elle.

— Le conseil est facile à donner. — J'en convien :
Aussi je ferai davantage ;
Je vous en promets le moyen,
Mon pauvre ami, prenez courage ;
Vous aurez avec elle un secret entretien.
Et tenez, votre sur-côt * même
Va servir à mon stratagême ;
Je ferai plus, je veux que votre rendez-vous
Soit, sans qu'il le soupçonne, un bienfait du jaloux.

Quand elle eut bien ourdi sa trame,
Et qu'elle eut vu sortir l'époux,
Elle alla voir la jeune femme :
— Belle dame, que Dieu soit, dit-elle, avec vous !
Et qu'il voie en pitié la défunte ! ah ! quelle ame !
Quel bon cœur de femme elle avoit !
Aussi de tout le monde elle étoit adorée.
Si-tôt qu'elle m'appercevoit
Passer devant sa porte : « Entrez donc, Auberée,
Entrez ». Puis m'ayant fait asseoir,

* Sorte d'habit d'homme de ce tems-là.

Ensemble nous causions quelquefois jusqu'au soir.
Tout ce qui me manquoit, je le trouvois chez elle.
La chere femme ! elle eût donné son sang pour moi.
Quelle perte je fais ! —Voisine, elle est cruelle ;
Mais ne pleurez pas, dit la Belle ;
Je la réparerai, je m'en fais une loi.
Que vous faut-il ? parlez. — Ah ! belle amie,
Un seul de vos bienfaits peut me rendre la vie.
Ma fille est dès longtems malade ; elle voudroit
Goûter votre vin blanc et votre pain molet ;
Depuis dix jours, sans cesse elle me prie
De vous en demander. Rien n'est plus indiscret :
Mais que voulez-vous, je suis mere ;
Ma fille m'aime, elle m'est chere ;
Voisine, vous saurez un jour
Ce que c'est qu'un pareil amour.
— Si vous avez ici quelqu'excuse à me faire,
C'est d'avoir attendu dix jours pour en parler.
Asseyez-vous. — Et puis langues d'aller
Et de parler plaisir, affaire.
On visite l'appartement,
Bijoux, parure, ameublement,

Tout ce que la maison contient de beau, de rare;
Jeune épouse, pour faire voir
Tout son avoir,
De sa peine n'est point avare.
On vient au lit, et l'on s'arrête là
Avec plaisir: — Tenez, voilà
Où nous couchons, messire et moi, voisine.
Auberée alors examine,
Examine, et jase d'autant.

Il est tems d'avertir que la fine Auberée,
En forme de paquet, sous son bras en sortant
Avoit pris le sur-côt du jeune homme. En tâtant
Plume, draps, oreiller, la femelle madrée
Ayant l'œil d'un côté, de l'autre étend le bras
Et glisse son paquet entre deux matelats,
Dit adieu; puis, d'un ton plein de reconnoissance,
La remerciant du bienfait,
Paie avec une révérence
Le vin blanc et le pain molet.

L'époux rentre bien las, soupe vîte et se hâte

D'aller se mettre au lit. A peine est-il couché,
Qu'il sent ses reins blessés; il se releve, il tâte,
Et tire le paquet qu'Auberée a caché.
De trouble et de frayeur son ame est toute émue;
Pour mieux voir le paquet, il s'enferme aux verroux.
Que devient-il, quand à sa vue
Se montre un sur-côt d'homme! on l'auroit vu soudain
Muet, froid comme une statue.
—Je suis trahi, dit-il; on m'a vendu sa main!
Un autre avoit son cœur! oui, ma honte est certaine.
Lors sur son lit il se jette en pleurant;
Puis il se releve en jurant,
Et dans sa chambre à grands pas se promene:
Enfin chez sa femme il descend,
La saisit par le bras; et telle est sa colere,
Que sans rien écouter, il la chasse à l'instant,
Avec des mots que je dois taire.

Sans avoir pu parler, tout-à-coup, à grand bruit,
Voilà que l'épouse étonnée
Se trouve dans la rue, au milieu de la nuit,
Ne pouvant faire un pas, tant elle est consternée.

Tandis qu'elle pleure et gémit,
Auberée aux aguets, faisant le pied de grue,
S'approche : — Que vois-je ! c'est vous !
Quoi ! seule, de nuit, dans la rue !
Quel malheur ?... — Le plus grand de tous.
Mon époux ardent de colere,
Me chasse, hélas ! sans me dire pourquoi.
Bonne Auberée, ayez pitié de moi,
Et m'accompagnez chez mon pere.

— Chez votre pere ? ô ciel ! gardez-vous d'en rien faire.
Cela feroit du bruit ; par-tout on conteroit
Votre aventure scandaleuse ;
D'ailleurs le vieillard gronderoit,
Et soupçonnant quelqu'intrigue amoureuse,
Sans rien ouir, vous renverroit.
Croyez-moi, le vin seul a causé ce délire,
Dont votre époux à jeun sans doute rougira :
Venez chez moi, tandis qu'il dormira ;
Demain j'irai vous reconduire ;
Et vous verrez qu'il nous écoutera,
Sans savoir ce qu'on veut lui dire.

Aussi-tôt, même avant que la dame ait parlé,
Dans sa maison, en un lieu reculé,
Elle l'emmene; et là, malgré sa répugnance,
Elle la prêche avec tant d'éloquence,
Qu'elle la fait coucher. Puis d'aller avertir
Le galant, que sans peine à courir on dispose;
Car s'il songeoit à quelque chose,
Ce n'étoit pas a s'endormir.

Jugez, en le voyant paroître,
Si la surprise, si l'effroi
Saisit la Belle. Elle l'appelle traître,
Amant perfide, homme sans foi.
Elle commande un départ... impossible,
Prie et menace tour-à-tour:
Notre galant, ferme autant que sensible,
Oppose à la priere une ame incorruptible,
A l'insulte, un serment d'amour.
La Belle pousse un cri; d'un ton plein d'éloquence
Il lui prouve en deux mots que si l'on accouroit,
L'heure, le lieu, l'accuseroit
Malgré toute son innocence.

Enfin le drôle a si bien fait
Et si bien dit près de la Belle,
Que de peur de passer pour épouse infidelle,
Elle le devient en effet.
Cet assaillant inexorable
Est un vainqueur sensible et doux:
Puis une fois étant coupable,
Il le fut tant et tant, qu'il fut absous.

L'aurore se levoit à peine.
Entre Auberée: —Allons, ma Belle, levez-vous;
Il nous faut maintenant songer à votre époux.
Dans une église elle l'emmene;
Près d'un cierge allumé la fait mettre à genoux,
Un gros livre à la main: —Restez ainsi, ma reine,
Jusques à mon retour; je réponds du jaloux.

Elle court chez l'époux, qui déja dans son ame,
Sent un peu de remords d'avoir chassé sa femme:
—Votre cœur, lui dit-elle, est donc de fer, voisin,
D'envoyer à l'église, en pleurs, et si matin,
Votre femme, une enfant si jeune, si bien née,

Si douce, si jolie enfin,
Et qui devroit dormir la grasse matinée ?
— A l'église, dit-il un peu moins mécontent,
Auberée est en train de rire.
— A l'église ; je viens de l'y voir à l'instant,
Et si vous en doutez, je vais vous y conduire.

Il la suit à l'église ; et plus doux qu'un mouton,
En voyant la dame en priere,
Il confesse tout haut son injuste soupçon,
S'excuse sur le vin qui troubloit sa raison ;
Et rendant à sa femme une justice entière,
La ramene dans sa maison.
Cependant le sur-côt revient à sa mémoire ;
N'en pouvant éclaircir l'histoire,
Peut-il être tranquille avec ce souvenir ?
Oui, c'est la derniere victoire
Qu'Auberée a promis et promet d'obtenir.

Notre époux, en sortant le soir, trouve Auberée,
Qui s'en alloit, criant toute éplorée :
Trente sous ! bon Jésus ! ah ! mon Dieu, trente sous !

Il me faut donc mourir! L'hypocrite femelle,
Feignant de se meurtrir de coups,
Pleure à fendre le cœur. Notre marchand l'appelle:
Auberée! holà! qu'avez-vous?
Mais feignant de ne rien entendre,
-Trente sous! mon bon Dieu, trente sous! où les prendre
Hélas! c'est fait de moi, c'est fait!

Notre marchand, attendri par ses larmes,
L'arrête par le bras, et d'un ton d'intérêt
Lui demande pourquoi tant de cris et d'alarmes.
—Ah! voyez si j'en ai sujet,
Sire! j'avois un sur-côt à refaire;
Allant en ville pour affaire,
Je l'ai pris sous mon bras; hélas! je l'ai perdu.
Le maître du sur-côt veut qu'il lui soit rendu,
Ou payé trente sous. Trente sous! le corsaire!
Je n'ai plus qu'à m'aller jetter dans la riviere.
Trente sous, voisin! songez-vous
Quelle somme font trente sous!

—Hier chez moi n'êtes-vous pas venue,

Dit notre dupe ? — Eh ! oui, vraiment.
Même votre moitié debout m'ayant tenue,
Sur votre lit je m'assis un moment.
— Je crois avoir votre sur-côt. — Comment !
Se pourroit-il ? il est facile à reconnoître ;
Il est verd et doublé d'un écureuil charmant.
De plus, mon dé, mon aiguille doit être
Dans le paquet. — Tout justement.

Le voilà pour le coup dans le ravissement.
Pour le convaincre, il eût suffi peut-être
Qu'elle eût deviné la couleur ;
Mais le dé, mais l'aiguille a comblé son bonheur ;
De ses transports à peine est-il le maître.
Plus de doute, plus de soupçon.
Enfin dans son bonheur extrême,
A sa femme infidelle il demande pardon,
Plus que s'il l'eût été lui-même.

LE PALEFROI VAIR. (*)

En Champagne jadis vivoit un chevalier,
(Guillaume étoit son nom) fameux par sa vaillance,
Plein de force et d'adresse en combat singulier;
D'ailleurs riche en vertus, mais très pauvre en finance.

Dans son voisinage vivoit
Un vieux et riche gentilhomme;
Et ce vieux gentilhomme avoit
Sa fille, qui lors achevoit
Son quinzieme printems: c'est Nina qu'on la nomme,
Le Ciel avoit fait à Nina
Une ame tendre, un esprit angélique;
Et quant à la beauté, nature lui donna
Tout ce que l'art imagina
Pour les Vénus qu'enfante un cerveau poétique.

(*) Vair, en vieux langage, ne veut pas dire *verd*, comme plusieurs l'ont écrit; il signifie *gris*.

Ajoutez que le sort avoit su la pourvoir
De riche dot; ce mot vaut qu'on l'écoute;
Le bien n'est pas une vertu, sans doute:
Mais il ne gâte point celles qu'on peut avoir.
Guillaume, avec peu d'espérance,
Brûla d'abord pour sa beauté;
Ensuite il fit parler avec tant d'éloquence
Et son amour et sa vaillance,
Que son amour fut écouté.
Mais le pere en conçut une frayeur extrême,
Défendit à Nina d'oser l'entretenir,
Et par son froid accueil il fit si bien lui-même,
Qu'il acheva de le bannir.

Par cette cruelle défense,
Nos deux amans perdoient jusques à l'espérance
De se revoir, même furtivement;
Le vieillard, qu'enchaînoient l'âge et la défiance,
Ne sortoit plus de son appartement.
Son châtel occupoit la cîme
D'un monticule escarpé, raboteux;
Un très large fossé, profond comme un abîme,

Le remparoit de buissons épineux;
On n'y voyoit d'autre passage
Qu'un pont-levis, fermé suivant l'usage.
Or comment faire! et par quel art
Trompera-t-on ce vieux renard,
Qui jadis, à travers les grilles
Et les verroux,
S'étoit formé dans l'art de charmer jeunes filles,
Et d'endormir les argus, les jaloux!
On n'eût pu contre lui trouver de stratagême,
Qu'autrefois le vieillard n'eût employé lui-même.

Comme sans nul projet, fort tristement un jour
Le chevalier rodoit autour
Du château que nature avoit trop su défendre,
Il vit une poterne où l'on pouvoit s'entendre,
S'entretenir sans être vu;
Par un bois bien couvert, un sentier peu connu
Sembloit l'inviter à s'y rendre.
Dès le jour même, il fut assez heureux
Pour en avertir sa maîtresse,
Qui s'y rendit aussi. C'est là que tous les deux

Venoient se raconter leur espoir, leur détresse;
Et ces entretiens amoureux
Au moins pour un moment consoloient leur tristesse.

Mais, las! pour tant d'amour, ils trouvent à la fin
Que c'est bien peu! Parler de leur tendresse,
Sans la prouver jamais! pas la moindre caresse
Pour calmer un si long chagrin!
Ah! Dieu! si pour mêler au moins leur douce haleine,
L'un de l'autre un moment pouvoit se rapprocher!
Oh! si leurs bras tendus, même avec peine,
Pouvoient du bout des doigts s'atteindre, se toucher!
Mais à tant de faveurs ils ne pouvoient prétendre;
Ils chuchotoient pendant leur entretien,
De peur de se laisser surprendre;
Pour des baisers, ils pouvoient bien
S'en envoyer, jamais en prendre.

Guillaume enfin, lassé de voir
Se perdre ses beaux jours loin de l'objet qu'il aime,
Chez le vieillard ose se rendre un soir;
Il a juré par l'Amour même,

Ou de se rendre heureux, ou d'en perdre l'espoir.

— Seigneur, dit-il au vieillard trop sévere,

Daignez m'écouter un moment:

Vous voyez le plus tendre amant

Du bel objet dont vous êtes le pere.

A votre estime j'ai des droits:

Vous connoissez mon nom, ma valeur, mes exploits;

Pourrai-je mériter le nom de votre gendre?

J'attends votre réponse; elle fera mon sort;

Songez, de grace, avant de me la rendre,

Qu'elle va décider ou ma vie, ou ma mort.

—Je sais quelle est votre famille,

Dit le vieillard; je connois vos exploits;

Je crois à votre amour, sans peine je conçois

Qu'on puisse en avoir pour ma fille;

Je sais qu'elle a, tout comme vous,

Esprit, vertus, de plus, une fortune immense;

Avec cela, je crois qu'il n'est personne en France

Qui ne s'enorgueillît du nom de son époux.

J'en sais que cet hymen pourroit combler de joie.

Mais rien ne presse, et je peux renvoyer.

D'ailleurs, à dire vrai, je crains tout chevalier
Qui, comme son faucon, ne vit que de sa proie.

Le chevalier n'eut pas en ce moment
La force de répondre à ce dur compliment.
Dans le bois le plus solitaire,
Il court ensevelir sa honte et sa colere :
La douleur succede au courroux ;
Et des larmes d'amour inondent sa paupiere,
Jusqu'à l'heure où Nina revient au rendez-vous.

— O, de mon cœur, dit-il, souveraine maîtresse !
C'est aujourd'hui, c'est en ce lieu
Qu'il faut vous dire un éternel adieu.
Soit maudite à jamais la cruelle richesse,
Qui m'arrachant à vous, me condamne à mourir !
— Ah ! bel ami, dit-elle avec tendresse,
Si j'aimois à l'avoir, c'étoit pour vous l'offrir.
Mais il nous reste encore un rayon d'espérance :
Vous avez à Medot un vieux oncle, et je pense
Qu'il pourra seul nous secourir.
C'est l'ami de mon pere ; ils s'aiment dès l'enfance ;

Il doit, pour vous, avoir de l'amitié;
Allez lui confier quel serment nous engage :
Sans doute il a connu l'amour dans son jeune âge,
De nos maux il aura pitié.
Que de ses biens il vous cede moitié,
Pour huit jours seulement; à ce prix là, j'espere
Qu'il va pour vous m'obtenir de mon pere;
Et quand tout sera fait,
Nous lui rendrons l'écrit, garant de son bienfait.
Ai-je, ô mon doux ami! besoin de sa richesse
Pour vous aimer... pour te chérir!
— Ah! grand merci, douce maîtresse;
Sans ce mot-là j'allois mourir.

Chez son oncle aussi tôt il court, amant fidèle,
Le prier de servir son amoureux dessein :
—Je connois votre mie; elle est sage, elle est belle;
Le pere est mon ami, j'aurai pour vous sa main.
Je cours la demander—. Il part à l'instant même.
Que dit Guillaume en le voyant partir!
Pour exprimer sa joie, il faudroit la sentir.
En attendant l'instant d'obtenir ce qu'il aime,

Près d'un château voisin, il va dans un tournois
Se signaler par de nouveaux exploits.
En allant, il rêve sans cesse
Au bonheur dont il va jouir.
Hélas! il ne sait pas, qu'abusant sa simplesse,
Celui qui lui promit de servir sa tendresse
Jure tout bas de la trahir.

L'oncle fut bien reçu du pere.
Après avoir causé, fait bonne chere:
—Mon ami, lui dit-il, je suis un vieux garçon;
Manger et dormir seul m'ennuie.
Si votre Nina se marie,
Vous allez être aussi seul dans votre maison.
Arrangeons-nous; votre fille m'est chere;
Donnez-la moi, je lui donne mon bien;
Je quitte ma terre, et je vien
Vivre avec vous ma vie entiere.

Ce discours enchanta le pere;
Il embrasse son vieux gendre cent fois;
Puis appellant Nina, lui fit part de son choix.

Jugez, hélas! de sa douleur amere!
La larme aux yeux, le cœur dévoré de chagrin,
Au rendez-vous elle courut soudain:
Mais, las! elle y vint seule, amante infortunée!
Et tandis qu'en effet son amant au tournois
La méritoit encore par de nouveaux exploits,
Elle se crut abandonnée.

Le lendemain, on doit partir
Pour aller à Medot fêter le mariage;
Et sur l'heure on fait avertir
Les vieux amis du voisinage.
Il falloit voir arriver ces barbons,
Au visage ridé, courbés sur leurs bâtons,
A la démarche chancelante,
A la tête chauve et tremblante!
Vous n'avez pas vu de vos jours
De noce plus burlesque attrister les Amours.
On eût dit, à les voir de par-tout à la ronde
S'assembler tous au même lieu,
Qu'ils venoient là se dire adieu
Tout en partant pour l'autre monde.

Cependant malgré son chagrin,
La triste mariée arrange sa parure ;
Et cachant les maux qu'elle endure,
Il lui faut affecter un front calme et serein.

Le jour venu, pour le voyage,
On s'apperçut qu'il manquoit un coursier.
On savoit que le chevalier
Avoit un cheval gris, cheval de haut parage.
Un vieux valet, moins vieux qu'il n'étoit sot,
Crut faire un grand cadeau sans doute à la future,
En lui faisant avoir, pour aller à Medot,
Une aussi brillante monture.
Sans mot dire, et sans consulter,
Au chevalier il courut l'emprunter.
Quand Guillaume le vit paroître,
La plus douce espérance enivroit ses esprits.
Surpris que ce valet vienne, au nom de son maître,
Lui demander son cheval gris :
—Oh ! de grand cœur: mais qu'en a-t-il affaire?
J'ai moins de chevaux qu'il n'en a.
—C'est qu'à Medot demain nous conduisons Nina,

— A Medot ! que va-t-elle y faire ?
— Se marier. Ignorez-vous
Que votre oncle est allé la demander au pere,
Et que demain il sera son époux ?

Foudroyé d'un récit qu'il a peine à comprendre,
Il se fait répéter tout ce qu'il vient d'entendre ;
Les yeux baissés, ce malheureux amant
Dans sa chambre à grands pas se promene un moment,
Plongé dans un morne silence ;
Puis tout-à-coup reprenant ses esprits,
Il demande son cheval gris :
— Oui, c'en est fait ; quoi qu'il m'en coûte,
Il faut l'envoyer, je le doi ;
Nina va s'en servir, et ne pourra sans doute
Le monter sans songer à moi.
— Bien plus qu'à moi, va, le sort t'est propice,
Gentil cheval ; pars, et que dans ce jour,
De toi ma mie ait aussi bon service,
Qu'elle a de moi tendre et fidèle amour.

Lors de chagrin l'ame oppressée,

Il

Il remet le cheval au valet qui l'attend :
— Ah ! qu'une fois encor je sois dans sa pensée ! . . .
Mais pourquoi l'accuser ? son cœur est innocent ;
A prendre un autre époux son pere l'a forcée ;
Et comme moi peut-être elle pleure à présent.

Cela dit, il ordonne à ses gens de paroître ;
Il leur partage de son mieux
Le peu d'argent qu'il a ; puis les larmes aux yeux,
Il leur dit qu'ils n'ont plus de maître,
Et leur fait ses tristes adieux.
Ces pauvres gens, qui l'aimoient comme un pere,
Demandent par quel crime ils ont pu lui déplaire.
— Non, je suis content de vos soins,
Dit-il, et je voudrois au moins
Vous en offrir un plus digne salaire.
Mais je suis las de vivre pour souffrir ;
Cherchez un nouveau maître, et me laissez mourir.

Tous ses valets, en proie aux plus vives alarmes,
Sont à ses pieds, les arrosent de larmes :
— Vivez, lui crioient-ils, et souffrez-nous toujours

Auprès de vous pour veiller sur vos jours.

Vains discours ! de sa vie il voudroit voir le terme ;
Toujours en proie à ses ennuis,
Sans répondre un seul mot, dans sa chambre il s'enferme,
Pour y passer la plus longue des nuits.

Il n'est pas seul en proie à ce cruel martyre.
Nina, loin de se consoler,
Avoit tenté vingt fois de s'en aller
Bien loin, tout aussi loin qu'auroit pu la conduire
Son désespoir. On avoit par malheur
Observé tous ses pas ; on craignoit sa douleur.
Mais quelle fut, hélas ! sa tristesse mortelle,
Lorsque le cheval gris fut reconnu par elle !
La pauvrette voudroit en vain
Cacher ses pleurs ; ils inondent son sein.
Mais comme elle quittoit la maison paternelle,
A la nature on fit honneur
Des regrets que l'amour arrachoit à son cœur.

On s'achemine enfin. Comme la moins pressée,

Nina suivoit la troupe ; elle avoit pour parrain
Et pour guide un vieux châtelain,
Qui pour avoir dormi trop peu la nuit passée,
Tout en causant, s'endormit en chemin.
Pour retarder un peu son malheur qui s'avance,
En rêvant à son chevalier,
Elle rallentissoit les pas de son coursier,
Qu'il sembloit avec elle être d'intelligence.
Il cheminoit lentement, tristement.

Cependant on atteint un endroit qui partage
En deux sentiers la route où l'on voyage;
L'un à Medot mene directement,
L'autre au château du malheureux amant.
Chacun prend aussi tôt le sentier du village;
Mais le beau cheval gris que ne guide aucun frein,
Soit habitude, instinct, soit que l'Amour peut-être
Le dirigeât d'une invisible main,
Prend le sentier qui conduit vers son maître.

Ils étoient déja loin, quand Nina brusquement
Sort de sa rêverie : un premier mouvement

La fait crier après son guide,
Qui sommeilloit encor profondément;
Le danger d'abord l'intimide;
Mais quel malheur peut jamais être égal
Au sort qu'on lui destine, à cet hymen fatal?
Sans savoir où conduit cette route nouvelle,
Elle la suit aveuglément,
Obéit au coursier, et ce guide fidèle
La mene droit à son amant.

Guillaume en ce moment égaroit sa tristesse
Dans le même sentier que la Belle avoit pris.
Dieu! quel étonnement, quels transports d'allégresse,
Quand il revoit son cheval gris
Qui lui ramene sa maîtresse!
En deux mots il a tout appris.
Au cheval gris, avec quelle tendresse
Il rend graces de son bonheur!
Comme il le baise, le caresse
Et lui donne les noms d'ami, de bienfaiteur!
Puis regardant Nina, triomphant, il s'écrie:
— Je ne te quitte plus, Nina, qu'avec la vie

Il dit; et la menant aux marches de l'autel,
Devant un aumônier l'un à l'autre se lie
Par le serment d'un amour éternel.
Cela fait, à Medot il écrit l'aventure
De sa Nina. — Pour prix d'une flamme si pure,
C'est le Ciel, disoit-il, qui la conduit vers moi;
Je crois, en l'épousant, obéir à sa loi.

Tout le monde accourut. Alors faisant entendre
L'honneur, la raison, tout-à-tour,
Le chevalier raconta son amour
Aux vieillards, indignés qu'on eût osé les rendre
Complices d'un si lâche tour.
Tout fut pour les amans; et malgré sa rudesse,
Le pere fut forcé de souscrire à leurs vœux.
Le cheval gris coula des jours heureux
Auprès des deux époux dont il eut la tendresse;
Et par ce couple généreux,
Fut, comme un vieil ami, choyé dans sa vieillesse.

LA VACHE DU CURÉ.

A son prône, un pasteur peut-être peu renté,
Recommandoit beaucoup la charité;
En disant que la foi, l'humanité l'ordonne,
Il fait voir par maint argument
Que charité sur-tout est bonne,
Quand on la fait pour Dieu; qu'il est reconnoissant
Et rend au double ce qu'on donne.

Un villageois qui nota ce point-ci,
Dit à sa femme: — As-tu bien réfléchi,
Ma fille, à ce qu'a dit le prêtre?
Dans mon esprit il a fait naître
Un beau projet; or le voici:
La charité sauve notre ame;
C'est Dieu qui l'ordonne. Il faudroit
Donner pour lui, s'il paie un si gros intérêt,
Notre vache, aussi-bien elle rend peu de lait.

Qu'en penses-tu, ma femme?
— Si c'est pour avoir mieux, dit-elle, c'est bien fait.

Cela dit, au pasteur notre homme mene en lesse
Sa vache, qu'il lui donne, en lui disant : Pardon,
Si cette seule bête est toute ma richesse ;
Mais c'est au nom de Dieu que je vous en fais don.

De bon cœur le curé loua cette œuvre pie,
Et desira que son sermon
Eût mis dans tous les cœurs une aussi sainte envie.

Alors, d'un air content,
Il commande à son clerc Étienne
De mener au courtil cette vache à l'instant
Avec la sienne ;
Ordonnant en maître soigneux,
Qu'un lien commun les assemble
Par les cornes toutes les deux,
Pour les accoutumer à pâturer ensemble.

L'ordre est exécuté soudain.
Mais ne voilà-t-il pas que la vache nouvelle,

Soit ennui, soit peur, ou chagrin,
Tire, tire, entraîne avec elle
L'autre vache, tant qu'à la fin,
Toutes les deux, de prairie en prairie,
Du villageois ont gagné l'écurie.

Celui-ci qui les voit venir,
Va conter ce miracle à sa femme étonnée;
Puis de remercier le Ciel, de le bénir.
— Le prêtre a bien raison, femme, de soutenir
Que charité par Dieu toujours est couronnée;
Il paie au double évidemment:
Car pour une vache donnée,
En voilà bien deux qu'il nous rend.

Pour deux vaches l'étable étant par trop petite,
La nouvelle au marché fut vendue au plus vîte.
Ailleurs, le libéral seme toujours sans fruit;
Dans mon histoire peu commune,
Celui qui donne fait fortune,
Celui qui reçoit s'appauvrit.

LA CHATELAINE DE St-GILLES,

OU

ROMANCE,

Qu'on peut chanter sur l'air *Du Serin qui te fait envie.*

Un seigneur pauvre avoit pour fille
Gente pucelle faite au tour.
Riche villain, à la famille
Fit agréer son fol amour.
—Mon pere! hélas! je vous en prie,
Quittez un si cruel dessein.
D'un chevalier j'étois la mie;
Serai-je femme d'un villain?

Quand il est riche, hymen console,
S'il est pauvre, il porte malheur.
Fille, j'ai donné ma parole.
—Mon pere, j'ai donné mon cœur.

— Or, diamans, robe nouvelle,
Chez toi vont fondre chaque jour.
— Que Dieu punisse la pucelle
Qui pour de l'or vend son amour !

— Si tu trahis mon espérance,
Ma douce fille, j'en mourrai. —
A ce mot, plus de résistance.
— Mon pere, eh bien, j'obéirai.
Mais dans mon ame consternée
Ce vieux refrein va retentir :
Sans amour vienne l'hyménée,
Point ne viendra sans repentir.

Encor plus laid par sa parure,
Le prétendu vient à la fin ;
Fier et joyeux de l'aventure,
Il chantoit le long du chemin :
» Argent fait tout dans cette vie,
» Argent, le roi des autres rois ;
» Il donne aux sots esprit, génie,
» Et noble mie au villageois.

— Mariez-nous, beau sire prêtre.
— Volontiers. Belle, voulez-vous
Pour votre ami le reconnoître ?
— On me le donne pour époux.
A cet époux j'espere à peine
Être fidelle un mois entier.
— C'est votre affaire; c'est la sienne;
La mienne est de vous marier.

La dame, en son dépit extrême,
Disoit tout bas : Ciel en courroux !
Vous m'ôtez donc l'ami que j'aime
Pour me donner un sot époux !
L'époux la mene en sa demeure :
Dieu, reprit-elle en sanglottant !
Las ! en entrant ici je pleure
Pour ne plus rire qu'en sortant.

En ce moment l'amant arrive :
— Ah ! bel ami ! je vais mourir.
Il saisit la belle captive,
La monte en croupe, et de courir.

Le zèle ardent charme les Belles:
Et vous diriez en le voyant,
Que l'Amour a donné ses aîles
Au beau coursier qui va fuyant.

L'époux survient, pleure et s'écrie:
Rendez-la moi; las! c'est mon bien.
J'ai tout donné pour cette mie.
Oui, répond-elle; j'en convien:
Vous m'avez, comme une denrée,
Bien achetée en bons ducats;
Mais je ne me suis pas livrée:
Je rends l'argent, et je m'en vas.

DU CURÉ

QUI MANGEA DES MURES.

Un de ces curés d'autrefois,
(Nous en avons encor sur ce modèle)
De ces bons pasteurs villageois,
Qui vont du paysan chez le riche bourgeois,
En cheveux plats, troussant leur soutanelle,
Et promenant par-tout leur gaîté paternelle;
Qui, quand le jour a disparu,
Pour souper chez le voisin Pierre,
Entrent en saluant d'un ton doux et bourru,
Et tenant sous leur bras, avec la bonne chere,
Du pain cuit à leur four, et du vin de leur cru;
Un Curé donc, vers la cité prochaine,
Sur sa jument nonchalamment huché,
Alloit se pourvoir au marché
De vivres pour une semaine.

Ce matin là s'étant levé
Un peu plus tard qu'à l'ordinaire,
Pour ne pas perdre tems, il s'étoit réservé
De dire en route son bréviaire.
Tandis que sa monture alloit d'un air benin,
Crins épars et rênes flotantes,
Il apperçut sur un arbre voisin
Des mûres très appétissantes,
Qui par bouquets bien noirs pendoient sur le chemin.

Notre pasteur aimoit à la folie
Les mûres, comme l'on va voir.
Il s'arrête, voulant en passer son envie,
Regarde au fruit, mais comment en avoir?
Comment se frayer un passage?
Le mûrier tout autour étoit embarrassé
Par un épais buisson d'épines hérissé;
Le tronc d'ailleurs fortifié par l'âge,
Avoit très haut prolongé son branchage;
On n'y pouvoit atteindre. A sa jument
Traçant une route nouvelle,
Il la fit entrer bonnement.

Dans les buissons, puis monta sur la selle.
Debout, sur une branche appuyé d'une main,
De l'autre, il touche au fruit qu'il détache soudain.
Chaque mûre bien colorée,
Et qu'il ne cueille qu'avec choix,
En noircissant ses levres et ses doigts,
Parfume son palais d'une liqueur sucrée.

Sa monture sous lui reste sans mouvement,
Quoique mainte épine la pique;
Et le maître gaillardement
Admire en bien mangeant, son humeur pacifique.
Songeant à lui-même à son tour:
—Quelqu'un qui, par hasard, ou bien par stratagême
Crîroit maintenant *hu !* me feroit un bon tour!
Tout en parlant ainsi, lui-même
Il prononce ce mot,
D'un ton si haut
Que l'animal, d'une vîtesse extrême,
Part et vous jette sans façon
Son cavalier au milieu du buisson.
Dans ces filets de broussaille et de ronce,

Le malheureux qui, par ses vains efforts,
En s'agitant de plus en plus s'enfonce,
Perd la force et l'espoir de s'élancer dehors.

Comme vous jugez bien, le curé d'ordinaire
Ne couchoit pas sur l'édredon moëlleux,
Mais le lit de son presbytere
Étoit encor plus mou que ce lit épineux.
Piqué devant, piqué derriere,
S'égratignant de tous côtés,
Il fallut passer là, geignant, ensanglanté,
Tout le jour et la nuit entiere.

Tandis qu'il se sent près d'expirer de douleur,
Au logis sa bête innocente
Arrive, et son retour y porte la frayeur;
Sa selle retournée, et sa bride traînante
Font craindre le dernier malheur:
On croit le curé mort. Sa servante fidelle
En pleurant jette les hauts cris;
Et plus d'un valet avec elle
Suit, pour le retrouver le chemin qu'il a pris.

Toute la nuit envain ils ont cherché leur maître ;
Le matin un valet s'approche du mûrier,
Et le curé de s'écrier :
—Au secours ! sauvez-moi, qui que vous puissiez être.

On reconnoît sa voix, on y court aussi-tôt ;
Surpris, on lui demande avant que de rien faire,
Qui l'a mis là. —Vous le saurez tantôt,
Dit-il ; mais commencez par me tirer d'affaire.

On le retire enfin, mais non pas sans effort,
Parlant à peine, à demi-mort.
Dans ses prônes depuis, songeant à ses blessures,
A ses paroissiens il recommandoit fort,
S'ils rencontroient de belles mûres,
De prendre la fuite d'abord :
On y court, disoit-il, comme à des épousailles ;
Le diable est là pour vous tenter ;
Il vous conduit à l'arbre, il vous y fait goûter ;
Puis vous jette dans les broussailles.

DU SEIGNEUR

QU'ON ALLOIT PENDRE.

Ah ! le bon meuble que l'esprit !
J'ai lu dans certain vieux écrit
Les gestes, dignes de mémoire,
D'un Poitevin fort amusant,
Si vous voulez, chemin faisant,
Je vais vous conter son histoire.

Mon héros, (Roselle est son nom)
Fils d'un grand, reçut en partage
Des biens, des titres à foison ;
Mais pas une vertu, dit-on,
Ne se trouva dans l'héritage.
D'ailleurs quand nature entreprit
De le former à notre image,
Au limon que sa main pétrit

Elle avoit bien, pour son usage,
Fait des pieds, des mains, un visage;
Elle avoit oublié l'esprit.

Sa tête frêle et lunatique
N'enfermoit pas plus de raison,
Que celle d'un coq méchanique
Sorti des mains de Vaucanson.
Tel étoit notre personnage;
Et chez les grands, il se peut bien
Qu'on puisse en trouver un plus sage,
Mais un plus fou, je n'en crois rien.

Un jour il alloit en voyage
Dans le Maine, à pied, sans bagage;
Car plus d'une fois sans façon
Il congédia sa maison
Et vendit tout son équipage.
Il suivoit un bois par hazard,
Où des voleurs avoient n'aguere
Commis un meurtre; il étoit tard;
Le prevôt, bouillant & sévere,

Le trouva, mis en vrai pillard;
Les prevôts sont peu débonnaires;
Il cria d'un ton de courroux :
D'où venez vous? —De mes affaires,
Dit-il; que vous importe, à vous?
—Que m'importe? —Alors Dieu sait comme
On l'accueille! — Où tendent vos pas?
Répondez tôt; n'êtes vous pas
Un des meurtriers de cet homme?
—De quel homme? —Hom! de pardieu
On pourroit bien ici vous prendre,
Dit le prevôt, pour en apprendre
Des nouvelles en tems et lieu.
—Me prendre? —Ouidà; sauf à vous rendre.
— Me prendre, moi? — Vous. Mon pouvoir
Jusques là pourra bien s'étendre.
— Parbleu, je voudrois bien le voir!
Vous seriez payé de la peine!

Sans plus marchander, le prevôt
Gaillardement le prend au mot,
Puis au colet, et vous l'emmene.

Ah! monsieur le prevôt du Maine,
Disoit en allant devant soi
Notre noble, mis à la chaîne!
Ah! vous vous prenez donc à moi!
Fort bien, je vous ai laissé faire.
Nous verrons au bout de l'affaire
Qui des deux rira le dernier,
Du prevôt ou du prisonnier.

Le prevôt croit, à ce langage,
Qu'il le menace des efforts
De ses compagnons et consorts,
Embusqués dans le voisinage,
Prend main-forte, et tranquille alors
Il le mene au prochain village.

Sur la sellette on vient l'asseoir.
Le prevôt tout vêtu de noir
L'interroge d'un air capable :
Quel est son nom *et cætera.*
Oh, dit-il! on vous l'apprendra,
Mon nom — Mais êtes vous coupable!

— Oui, oui; pendez-moi vîte et tôt;
Je vous le conseille. A ce mot,
Le prevôt prononce lui-même
Arrêt de mort. Dès que tout haut
On a lu cet arrêt suprême:
— Ah, dit-il, monsieur le prevôt!
Vous pendez les gens! Aussi-tôt
Le confesseur vient, l'heure sonne,
Et monseigneur marche en personne
Droit au gibet. Il avoit l'air
De triompher de l'aventure;
Pas un seul reproche, un murmure;
Il s'avançoit joyeux et fier:
Ah! votre pendu, je vous jure,
Disoit-il, va vous coûter cher!
Onc vous n'aurez pareille aubaine.

Roselle arrive en même tems
A l'échelle; il la voit à peine
Qu'il monte et dit entre ses dents:
Ah! monsieur le prevôt du Maine,
Vous pendez les gens! Mais voilà

Qu'un des témoins qui le regarde,
Le reconnoît, et crie : Holà !
Prevôt, que faites-vous donc là !
C'est monsieur un tel, prenez garde.

A cette voix qui le trahit,
Roselle s'arrête et lui dit :
Chut ! paix donc, de par tous les diables !
Laissez faire, et qu'à ses dépens
Il apprenne à pendre les gens !

Garde, archer, démons intraitables,
Sont exorcisés à ce mot.
On prie humblement de descendre
Le faux coupable qui bientôt,
Les bras croisés vers le prevôt,
S'écrie : ah ! vous vouliez me pendre !
Hom ! monsieur le prevôt, je crois,
Vous ne l'auriez pas fait deux fois.
Puis se tournant avec colere
Vers celui qui vient de parler :
Bavard, pourquoi me décéler,

Dit-il ? que ne laissois-tu faire ?

Voyez comme il étoit malin !
S'aller faire pendre à dessein,
Pour punir après cette offense !
Cependant humble en sa présence,
Le prevôt craignoit d'être enfin
Mal payé de son imprudence.
Sur l'heure il tombe à ses genoux,
S'excuse sur son ignorance ;
Et Roselle enfin sans courroux,
Lui cria : Prevôt, levez-vous,
A vos pleurs je veux bien me rendre.
Vous avez appris mon secret,
Rendez bien grace à l'indiscret ;
Car sans lui je me laissois pendre.

DES

DES TROIS FRERES,

MARIS DES TROIS SŒURS.

On dit que garder une fille
Est difficile, et je le crois.
Jadis pourtant un pere de famille,
En a sans peine gardé trois;
Il est vrai qu'il sembloit charger la Providence
De ce soin là; les jeux et Bacchus et la danse,
Pour rendez-vous, avoient pris sa maison:
Toujours grande chère; et Carême
Jamais, chez le joyeux patron,
Ne montra son visage blême.
Aussi ses trois filles et lui
Vivoient en bonne intelligence;
Il leur laissoit quasi l'indépendance;
Qui chérit ses plaisirs, pour les plaisirs d'autrui

D'ordinaire a de l'indulgence.
Il voyoit sans courroux venir le damoiseau.
Pourvu qu'on eût un rang digne de ces trois Belles,
Du linge blanc, un fin manteau,
Et qu'en voyant le pere on ôtât son chapeau,
On pouvoit librement converser avec elles.
Ce n'étoit pas, comme vous jugez bien,
Propos de guerre, de finances,
Ou tel autre objet d'entretien;
Mais bien propos d'amour, mais douces confidences.
On finit par les attendrir;
Je le crois, un amant pleure, crie et menace
De se tuer, devant vous, sur la place;
Voulez vous le laisser mourir?

Chez elles donc, il ne mourut personne;
Chacune des trois sœurs avoit l'ame trop bonne.
Mais, au jeu d'amourette, on s'escrima si bien,
Que le corset de la gente Lucrece,
Qui lors sans doute usoit du droit d'aînesse,
Se rétrécit en moins de rien;
Et déja quoique la pauvrette

Se busquât bien en se levant,
On voyoit sa jupe indiscrette
Remonter un peu pardevant.

Bien fallut-il au pere en faire confidence;
Quel pénible récit! l'on tombe à ses genoux;
Pleurs de couler en abondance,
Et le pere aussi-tôt de se mettre en courroux.
Il fit du bruit suivant l'usage,
Mais pour se laisser attendrir;
Pour si peu, notre personnage
N'étoit pas homme à se laisser mourir.
Couvrir le fait des voiles du mystere,
Du pere fut le premier soin;
Un ami médecin se mêla de l'affaire,
Et dit que, pour un tems, Lucrece avoit besoin
De changer d'air. Mais tandis que la Belle,
Reléguée en d'autres climats,
Voit le neuvieme mois finir son embarras,
Même embarras survient à sa sœur Isabelle.
Il fallut bien conter aussi le cas:
— Bon! dit le pere. Et de ce pas

Il se rend chez la sœur cadette,
Qui n'avoit pas encor la taille rondelette;
Mais qui déja s'étoit mise en devoir
De l'arrondir. Comment vous portez-vous, Lucette!
Comme vos sœurs, dit il, allez-vous me pourvoir
D'un petit-fils? Lucette avoit moins d'assurance;
Ce que veut cacher son silence,
Sa rougeur le laisse entrevoir.
Ah! bon, dit-il! j'entens la réticence:
Il n'est pas fait encor; mais vous êtes après;
Pour la troisième fois, je vais être grand-pere;
Si le monde finit jamais,
On n'aura, dieu-merci, nul reproche à me faire.

Enfin, de les pourvoir il conçut le dessein.
Mais qui s'en chargera? déja plus d'un voisin
De leur pudeur avoit vu le naufrage.
Les trois amans pouvoient réparer le dommage;
Mais qui fut foible, avant le mariage,
Peut l'être après; ils n'osoient s'y fier.
Tout réfléchi, le pere en homme sage
Se décide a s'expatrier.

On distingua bientôt les belles étrangères :
Le vieillard voit dans sa maison,
Arriver gendres à foison ;
Et son choix tombe sur trois freres,
Riches de fortune et de nom.
Les deux aînés, encor dans le bel âge,
De leurs galans exploits faisoient grand étalage ;
Ils prétendoient avoir appris
A discerner aux mains, au cou, sur le visage,
Si l'épousée, en fille sage,
Avoit gardé la fleur que cherchent les maris,
Qu'on nous vend si cher à Paris,
Et que pour rien l'Amour donne au village.

Le cadet, Monréal, plus simple en son langage,
Plus sage qu'eux, ne se donna jamais
Le ton d'un connoisseur, ni les airs d'un volage ;
Ses deux freres aussi lui décochoient des traits
De ce qu'on nomme aujourd'hui persifflage.

Dès qu'on les proposa, le pere, un peu bavard,
Prit ses trois filles à l'écart,

Et puis leur tint ce discours débonnaire :
Pour chacune des trois : — Mes filles, il me vient
Jeune mari ; mais il convient,
Pour cette fois, d'avertir un Notaire.
N'allez pas encor l'oublier.
Seulement, s'il se peut, songez à pallier
Adroitement votre veuvage.
Eh ! pourquoi non ? allons, courage !
Il faut sauter, à pieds joints, le fossé.
N'ayez nulle peur du passé :
Comment voulez-vous qu'on s'en doute ?
Tout se fera de nuit ; la nuit on ne voit goutte,
Tout ira bien. Soudain il s'en va fort content
De se voir délivré, par un hymen sortable,
D'un fardeau qui lui pesoit tant.
Vinrent les mariés ; chacun parut aimable ;
Puis le contrat, le banquet le suivit ;
Je ne veux point, Lecteur, vous asseoir à leur table,
Et compter avec vous tous les plats qu'on servit.
Les épouses avoient un air modeste et sage,
Qui promettoit mille douceurs.
Et les frères aînés, ces doctes connoisseurs ?

Oh ! pour le coup, les signes du visage
Furent des indices menteurs;
Car tous deux à l'autel marcherent sans ombrage.

Mais voici le diable. Un jaloux,
Qui ne savoit qu'un tiers de cette histoire,
Par un billet diffamatoire
Voulut tourmenter les époux.
Près de leur couche nuptiale,
Tous trois ont trouvé sur leurs pas
Un billet, où ces mots, que chacun lit tout bas,
Font expirer leur ardeur conjugale :

» L'hymen n'a plus que deux fleurs pour vous trois.
» Parmi les siens, un jour, cocuage peut-être
« Vous comptera tous à la-fois;
» Mais l'un de vous déja peut se vanter d'en être. »

Jamais billet inattendu
Ne causa plus d'effroi sur la scène tragique.
Commençons par l'aîné : muet et confondu,
On le croiroit frappé d'un sommeil léthargique.
Puis tout-à-coup avec effroi :

Ciel, dit-il! que viens-je d'apprendre!
Est-ce un de mes frères, ou moi?

Tremblante à ce discours, qu'elle ne peut comprendre,
L'épouse crie : Ah Dieu! d'où vous vient ce courroux?
L'époux lui rend la lettre. Or jugez de la crise,
Où la jette ce billet-doux!
Mais enfin surmontant son trouble et sa surprise :
— Époux, mon cher époux, jurez d'être discret,
Dit-elle d'un ton lamantable,
Et je vous dis cet important secret.
(Il le promit). Eh bien, l'avis est véritable.
L'une de nous trois en effet
A l'honneur a déja forfait.
— Ciel! eh quelle est donc la coupable?
— Lucette. De ce trait, la croiriez-vous capable?
Elle est mère. —Ah! dit-il en essuyant son front,
Que Dieu soit béni! je respire;
Notre frère est là; qu'il s'en tire;
Et, puisqu'il l'a voulu, qu'il boive son affront.

A la plus jeune sœur tandis qu'ainsi Lucrece

Applique le billet fatal,
Par hasard Isabelle use de même adresse,
Et la sécurité rentre au lit conjugal.
Soit qu'en effet sur ces matières
Ces Merveilleux eussent peu de lumières,
Malgré leurs exploits si vantés;
Soit que l'on eût déja l'art d'effacer la trace
Des furtives maternités;
Au dieu d'hymen tous deux ont rendu grace.

Mais dans ce tems, me direz-vous,
Que faisoit la pauvre Lucette?
En qualité de sœur cadette,
Elle avoit eu Monréal pour époux;
Même billet, partant même courroux:
Du côté de Lucette aussi même surprise:
Mais Lucette eut plus de franchise;
Elle confesse ingénûment,
L'histoire de ses sœurs, et sa propre aventure.
Tremblante, à deux genoux, son unique parure
Est un désordre, un abandon charmant;
En boucles d'or, sa chevelure

Sur les lis de son cou tombe négligemment ;
Sa paupiere timide étoit à demi-close ;
Et les larmes qu'elle versoit
Arrosoient deux boutons de rose,
Que laissoit échapper un mobile corset.

Quel est le Turc, ou le Sauvage,
Qui n'eût senti désarmer son courroux ?
Sa beauté, sa candeur attendrit son époux :
Votre franchise a réparé l'outrage,
Lucette, dit-il, levez-vous.
Il falloit néanmoins, pour calmer la pauvrette,
Que le plaisir eut scellé son pardon.
Le pardon fut scellé ; mais la tendre Lucette
Croyoit avoir peu de raison
De s'en flatter ; par excès de tendresse,
Elle craignoit qu'à sa foiblesse
On n'eût pardonné qu'à demi :
Rassure-moi, mon doux ami,
Rassure-moi, disoit-elle sans-cesse.
Qu'un cœur tendre est timide et s'alarme aisément !
Il la rassure envain ; c'étoit à tout moment

Nouveaux scrupules à détruire.

Mais la nouvelle aurore enfin commence à luire.
Déja les deux aînés, qui brûloient de savoir
Si l'autre avoit reçu la même confidence,
Quittent leur lit en diligence,
Pour l'aller voir.
Tout en allant: —Mon frère, eh bien, quelles nouvelles?
— Ah! vraiment j'en sais de fort belles,
N'est ce pas un billet, dit l'autre? —Oui, c'est cela.
Ne l'avions-nous pas dit qu'il finiroit par-là!
Et sa disgrace est bien complette.
Le pauvre Caton! oh! ma foi,
La petite mère Lucette
N'auroit trompé, ni vous ni moi.
—Oh! vraiment, je le crois. Le plaisant de l'affaire
Seroit qu'il n'eût rien apperçu!
Il en est bien capable au moins, notre cher frère.
Entre nous, cela n'a rien vu.
Je voudrois bien savoir, dans son petit ménage,
La mine qu'il fait aujourd'hui;
D'avance je m'en fais une plaisante image:

Allons le voir. On va chez lui,
Et l'on trouve sur son visage
Les traces du plaisir, et non pas de l'ennui.

On se méprit néanmoins à sa vue ;
D'un air embarrassé, distrait, on le salue,
On hésite à parler, puis on dit à la fin :
Bon-jour, mon frère ; et puis on continue :
En vérité... le tems est fort beau ce matin !
Fort beau, dit Monréal. — Regardez sa figure,
Disoient les deux frères à part ;
Comme il est fait ! sans doute il sait son aventure.
Et puis tout haut : Sauriez-vous par hazard ?..
— Je sais tout. — En ce cas l'amitié nous engage
A consoler, du mieux que nous pourrons,
Votre douleur ; nous espérons
Que vous prendrez la chose en homme sage.
Il faut de la prudence ensemble et du courage ;
Or, nous savons combien vous en avez.
Et puis, voulez-vous qu'on vous dise ?
Quand on est ce que vous savez,
Il faut se taire, ou l'on vous timpanise ;

L'être, c'est un malheur; le dire, c'est sotise.
Mais, dit l'aîné, comment, à l'âge où vous voilà,
Avez-vous donc pu voir Lucette,
Sans deviner que vendange étoit faite;
Il ne falloit que la regarder là.
Oui, demandez à notre frère,
Cela sautoit aux yeux. Fort bien, dit le cadet;
Et vous n'avez pas vu, comme chose fort claire,
Que même sort vous attendoit!
—Même sort? Oh! laissez nous faire;
Nous y veillerons, nous; ce sera notre affaire.
— Ah! vous y veillerez! fort bien; il en est tems.
Et vous êtes donc bien contens
De votre lot! — La demande est fort bonne!
Ah! vous y mettez de l'aigreur!
Si vous avez eu du malheur,
Vous ne devez, je crois, vous en prendre à personne;
Mon petit frère, point d'humeur;
Et profitez des conseils qu'on vous donne.

Monreal, à ces mots, jugea très fermement
Que les deux sœurs avoient, d'intelligence,

Chargé Lucette; et par un bon serment
Il se promit une prompte vengeance.
Sans lui confier ses desseins,
Il apprit d'elle en quelles mains
Étoient les trois poupons, issus de ces trois Dames;
Et sans laisser rien soupçonner,
Un jour il invite à dîner
Ses deux frères avec leurs femmes.
On trouva somptueux le festin qu'il donna,
Mais le dessert les étonna.
L'enchanteur Monréal donne un coup de baguette;
Et dans la salle arrivent à l'instant
Les trois poupons, famille grandelette,
Qui, suivant la leçon qu'à tous trois on a faite,
Trote autour de la table, et s'en va répétant:
Papa! maman! À cette scène,
Tous furent stupéfaits, comme vous jugez bien:
Ça que chacun se donne ici la peine,
Dit Monréal, de reprendre son bien;
Car en vertu du conjugal lien,
Le bien de nos femmes est nôtre;
Mon frère aîné, cette fillette est vôtre;

Ce garçon est à vous; cet autre, c'est le mien.
Mesdames, dit-il à leurs mères,
Les reconnoissez-vous? (Il fallut convenir)
De vos récits, trop peu sincères,
Pardon, si j'ose vous punir.
Vous voyez qu'entre nous, tout est égal, mes frères:
Le plus court est, je crois, d'agréer comme un don
Cette famille un peu précoce:
Mes frères, ces joyaux sont le présent de noce;
Au fond, chaçun de nous y gagne la façon.

Auprès d'eux, Monréal, content de sa vengeance,
Pérora tant, que tout fut pardonné;
(Bacchus d'ailleurs dispose à l'indulgence)
Et d'après le conseil qu'il leur avoit donné,
Tous vécurent dès-lors en bonne intelligence.

Une Beauté, qui fit brêche à l'honneur,
Veut, par sa complaisance, en effacer le blâme;
Une Belle trop sage a par fois de l'humeur;
Belphégor paya cher la vertu de sa femme.

LE SAINT DÉCAPITÉ.

Dans un village, qu'on appelle....
(Je viens d'en oublier le nom)
Un curé desservoit jadis une chapelle,
Dont saint George étoit le patron.
Or il advint, la veille de sa fête,
Que debout, sur l'autel, notre saint exhaussé,
Par un choc imprévu, très rudement froissé,
A ses pieds vit tomber sa tête.

Le bon curé, déconcerté
Par cette aventure cruelle,
Craignit que ce revers dans l'âme du fidèle
Ne refroidît la piété.
En rêvant à cette infortune,
Il vit, devant sa porte, un pauvre homme arrêté,
Qui lui parut avoir la couleur brune,
Et tous les traits du saint décapité.

C'étoit un étranger. — Bon! voici mon affaire,
S'écria-t-il; mon saint est réparé.

Pour une somme assez légère,
Des vêtemens du saint, l'étranger accoutré,
Vint recevoir, sur l'autel bien paré,
Les vœux du peuple. —Ah! Dieu! la belle face,
S'écrioit-on! il est parlant!

Par fois une mouche en volant
Le pique, et malgré lui le saint fait la grimace.
Ah! Dieu! voyez-le donc, comme il a l'œil brillant!
On diroit qu'il remue! A ces mots, le pauvre homme
Tremble, et de son marché dans le cœur il se plaint;
Il eût donné le double de la somme,
Pour n'être pas devenu saint.

Il souffroit pourtant sans rien dire,
Quand par hasard un cierge dérangé,
Vers son pied nu, bien dirigé,
Fait tomber, goutte à goutte, une brûlante cire.
Pour le coup, bien que résigné,

Vaincu par la douleur, d'une voix effroyable,
Notre saint, criant comme un diable,
Saute au milieu du peuple consterné.
De l'église il franchit la porte,
Et vient dire au curé, qu'être saint de la sorte,
C'est être encor pis que damné.

BOIVIN DE PROVINS.

O le rusé, l'intrépide coquin,
Qu'un Provinsois, appellé Jean Boivin,
Qu'on admiroit et qu'on fuyoit sans cesse !
Il se complaisoit tant à montrer son adresse,
Qu'il cherchoit plus la gloire encor que le butin.

Comme on étoit en tems de foire,
Il lui prit envie, un beau jour,
De jouer quelque joli tour,
Qui figurât dans son histoire.
Depuis un mois il laissoit croître exprès
Sa barbe, qui déja vieillissoit sa figure :
Il prend un gros surcôt, une chape de bure,
Un bonnet de buras, des souliers bien épais ;
Puis dans certaine bourse à très large ouverture,
Il met douze deniers, seul avoir du fripon,

Et d'un villain, pour imiter l'allure,
Au lieu de canne, il prend un aiguillon.

Dans ce nouveau costume, et d'un air imbécile,
Maître Boivin va s'appuyer
Au bas de la maison de certaine Mabile,
Couturiere intriguante, habile,
Chez qui mainte apprentisse apprend plus d'un métier.
Assis tout contre sa fenêtre,
En lui tournant un peu le dos,
Sans paroître songer qu'on l'écoute peut-être,
D'un air très attentif, il se parle en ces mots :

—Çà, dans ce lieu tranquille, éloigné de la foire,
Faisons notre compte à part nous ;
D'abord, de l'homme à chape noire
J'ai, pour l'un de mes bœufs, reçu trente-neuf sous :
Pour un autre, dix-neuf. Fort bien ! De cette somme,
Défalquons-en pour chaque bœuf,
Six deniers donnés à Jérôme,
Pour pot de-vin. Dix-neuf et trente-neuf,
Que m'a produit cette premiere vente,

Font... ce compte est fort long; il passe mes dix doigts.
Ah ! si j'avois des fèves ou des pois !
Dix-neuf et trente-neuf... Ah ! je le tiens, je crois;
Jacques m'a dit que cela fait cinquante.
Plus, pour deux setiers de froment,
Pour mes cochons, pour ma jument,
Et pour ma laine, encor soixante.
Cinquante et puis soixante; et puis
Dix-neuf, et puis trente-neuf... Bon ! j'y suis:
C'est justement cent sous. Ah ! cent sous ! c'est tout comme
Si l'on disoit cinq livres... Un, deux, trois...

Tout en parlant à haute voix,
Il fait sonner d'un air bon-homme
Ses douze deniers à-la-fois.
Il les prend à poignée, il les renferme ensuite,
Puis les reprend pour les remettre encor:
Il semble, à l'air dont il s'agite,
Qu'il ait à compter un trésor.

Les filles, que le bruit appelle,
Courent à la fenêtre, et leur maîtresse aussi.

— Chut! ne le troublez pas, taisons-nous, leur dit-elle;
Laissez-moi faire, et tout ceci
Tournera bien. Cet homme va, j'espere,
Nous refaire, en un jour, de quatre mois d'ennui;
Je vous promets régal, chansons et bonne-chere;
Nous prendrons le plaisir, les frais seront pour lui.

Voir Boivin, d'un air imbécile,
Compter mal et compter longtems,
C'étoit un double attrait pour le cœur de Mabile,
Qui le croit bête, et riche en beaux deniers comptans.
C'est une maligne femelle!
Mais elle ne voit pas, malgré ses yeux perçans,
Que ce lourdeau, plus malin qu'elle,
L'ayant à son école encor cinq ou six ans,
Lui montreroit par jour quelque ruse nouvelle.

Dans ses calculs, le drôle à chaque instant
S'embrouille, et de l'air le plus bête
Il va, sur ses dix doigts sans cesse répétant,
Cinquante, trente-neuf, et puis cent... Il s'arrête,
Et comme ne pouvant assembler tout cela :

— Ah ! que n'ai-je Mabile ici, ma douce niece !
Oh ! vraiment elle avoit de l'esprit, celle-là !
Quel bonheur ç'eût été pour ma triste vieillesse !
Maintenant que seul me voilà,
Sans ma femme Cathau, sans ma fille Thérese,
Nous serions bien tous deux. Elle auroit eu d'abord
Un bon mari, puis des biens à ma mort,
Et de l'argent tout son bien-aise.
Mais elle me fuit, la mauvaise !
Elle m'a planté là. — Tout en parlant, Boivin
De sanglots anime son style,
Et crie encor d'un ton chagrin :
— Ah ! ma douce niece Mabile !

Mabile, sans en perdre un mot,
Entend sa longue doléance,
Et veut profiter aussi-tôt
De cette heureuse confidence.
Elle descend : — Prud'homme, excusez, si je vien
Vous interrompre ici ; mais vous avez si bien
D'un oncle à moi la taille et le visage,
Que j'ai voulu savoir ce qu'il en est.

Dites-moi donc votre nom, s'il vous plaît,
Et le nom de votre village.
—Je suis Foucher, dit-il; à Brousse je suis né.
Et puis la regardant d'un air très étonné:
—Comme le cœur me bat! bon Dieu! quelle figure!
Quel son de voix! Mais vous, par aventure,
N'êtes-vous pas ma niece? — Elle s'assied soudain,
Sans voix, presque sans connoissance,
Garde un pathétique silence,
Puis se releve, et crie: — Enfin
Dieu m'a donc accordé ce que mon cœur, dit-elle,
Lui demandoit soir et matin.

Elle saute au cou de Boivin,
Le serre dans ses bras, le baise de plus belle,
Sur les yeux, sur la bouche, et ne peut se lasser
De l'embrasser.
—Quoi! dit le bon apôtre en pleurant de tendresse!
C'est donc toi? parle. —Eh! oui, dit-elle avec douceur
Oui, beau sire, c'est votre niece,
C'est la fille de votre sœur.

Ma niece! toi, que j'aimois, comme un pere

Peut

Peut aimer son cher Benjamin !
Tu m'as, pendant longtems, donné bien du chagrin;
Mais je te vois, je n'ai plus de colere.

Il falloit voir tendrement roucouler
Et s'attendrir nos joyeux héraclites,
Propos menteurs de leur bouche couler,
Et de leurs yeux des larmes hypocrites.
Puis des transports de joie : —Eh ! venez donc ici !
Filles ! descendez, cria-t-elle;
C'est mon oncle Foucher. On accourt. —Nous voici.
Que dites-vous ! quelle douce nouvelle !
Quoi! c'est-là ce cher oncle!... --Oui. --Que vous aimez tant?
Dont vous nous parlez si souvent?

Autour de lui la troupe alors s'avance;
La plus jolie approche, en priant d'excuser,
L'embrasse, et fait la révérence;
Puis chacune apporte en silence
Sa révérence et son baiser.
—Mais ne gardons pas cette place,
Dit-elle; allons, montons là-haut.

Il monte avec un air si grossier, si nigaud,
Qu'en lui riant, on lui fait la grimace.

Mais au régal Mabile songe enfin,
Prend à crédit, met tout en gage,
Et ne doute pas que Boivin,
Pour plus d'un jour ne fonde le ménage.

Un gros lievre, plus d'un lapin,
Deux chapons gras, une belle oie,
Seront au centre du festin;
Tout autour, un rempart de vieux flacons de vin,
D'avance doit donner le signal de la joie.
Pour préparer services et dessert,
Tout s'émeut, tout va, vient, travaille;
L'une écorche le lievre, ou plume la volaille;
L'autre allume au foyer le bois sec et le verd;
Celle-ci met la broche, une autre le couvert.

Mabile cependant, en maligne femelle,
Veut amuser son oncle: —Allons, causons un peu,
Cher oncle; eh bien, quelle nouvelle?

Que fait ma tante? –Rien: elle est morte.–Ah! mon Dieu!
Quelle femme! elle avoit grand soin de sa famille!
Et mes petits cousins, que j'ai vus si gentils?
Ils doivent être bien grandis!
—Ah! que me dites-vous, ma fille?
Hélas! Dieu me les a tous pris.
Je suis seul à présent: c'est en toi que j'ai mis
Tout mon espoir, ma toute belle.
—Ciel! ciel! qu'entends-je là, dit-elle!
Bel oncle! ah! je l'avois bien dit,
Que j'apprendrois quelque triste nouvelle;
J'ai rêvé de morts cette nuit.

Puis de pleurer. —Allons, répond une ouvriere,
Les morts sont morts, ils ont fini leur tems;
Laissons-les dormir dans leur biere,
Et vivons avec les vivans.
Levez-vous; la table est servie.
Mangeons, dame; et tout en dînant,
Si de pleurer il vous revient l'envie,
Vous aurez pris des forces en buvant.

Les voilà donc à table, où l'on fit bonne chere.

Mabile, en agaçant Boivin,
Veut lui faire noyer sa raison dans le vin,
Pour se voir aussi-tôt son unique héritiere.
Mais le drôle agit de façon,
Qu'il prit le vin, et garda sa raison.

De la table à l'amour, il n'est qu'un pas; Mabile,
Par lui, croit obtenir un triomphe facile.
Pour subjuguer Boivin, on place à son côté
Lucrece (c'est la plus jolie.)
Dont l'œil brille de volupté,
Et chez qui la vivacité
A la molle langueur s'allie.
Elle prodigue au faux barbon.
Doux regard, propos gai, piquante agacerie,
Puis jolis doigts sous le menton.

On les laisse enfin tête à tête,
Exprès, mais comme sans dessein;
Et Dieu sait, ainsi que Boivin,
Si la pudeur fut de la fête.
Le drôle mit tout à profit,
Mais sans perdre la tête. En effet, il comprit

Qu'on vouloit lui couper, au moment de l'ivresse,
Les cordons de sa bourse : il le vit, et soudain,
Il les coupa lui-même, et puis, avec adresse,
Cacha la bourse dans son sein;
Ainsi la ruse a vaincu la finesse.

Riant tout bas, et satisfait,
L'oncle va rejoindre la niece,
Qui, voyant les cordons pendre sur son gousset,
Croit la bourse aux mains de Lucrèce.
Bien touché, bieu reconnoissant,
Boivin prend congé de Mabile,
Et gardant son air imbécille,
La remercie en l'embrassant.

Mabile alors impatiente,
Va demander la bourse avec de gaîs jurons;
Lucrèce, hélas! bien moins contente,
Lui dit que ses ciseaux ont coupé deux cordons,
Mais que la bourse étoit absente.
Quel récit! un voleur n'est pas plus confondu,
Quand un archer le mene en lesse.

Son seul recours fut de gronder Lucrèce,
Enrageant bien d'avoir perdu
Et son argent et son adresse.

Pour Boivin, bien reçu, bien nourri, bien fêté,
Il alla, d'un air enchanté,
Publier sa bonne fortune.
C'est pour lui double volupté,
Et de n'être pas dupe, et d'en avoir fait une.

DU MARI

QUI SE FAIT ENTERRER.

J'ai vu nombre de fous, j'en voi,
Et j'en verrai, comme on peut croire ;
Mais nul d'eux ne pourra l'emporter, selon moi,
Sur le héros de cette histoire.

Comme il sortoit d'une riche maison,
On lui donna des maîtres à foison.
Il étudia tout, sans jamais rien apprendre.
L'un des maîtres s'étant lassé
Huit ans au moins à lui faire comprendre
Le mystere de l'A, B, C,
Va trouver ses parens. —Je viens, dit-il, vous rendre
L'élève qu'à mon zèle on daigna confier.
Dans l'alphabet (et je n'y suis pas bête)
Mes soins n'ont pu l'initier.

Je parviendrois plutôt moi-même à l'oublier,
Qu'à le faire entrer dans sa tête.

Claude (c'étoit son nom) déja depuis trois ans
Avoit compté son quinzieme printems;
Une grande fortune, et fort bien établie,
Échut au personnage, après la mort des siens.
Une fille charmante, éprise de ses biens,
De l'épouser fit la folie:
Qu'on m'amene un riche héritier,
Gauche de corps, d'esprit grossier,
Je lui promets femme jeune et jolie.

Rose (ainsi je vais la nommer)
Peut-être avoit de la sagesse;
Mais comment se laisser charmer
Par un mari d'une aussi sotte espece!
Par bonheur Rose avoit fait la promesse
D'épouser Claude, et non pas de l'aimer.

Bientôt on vit rôder près d'elle
Plus d'un galant consolateur;

Un seul trouva le chemin de son cœur.
Rose avoit conservé sa nourrice fidelle,
Lucrèce, cœur tout bon, indulgent, très humain,
Et qui, pour Rose, avoit enfin
Une amitié, peu s'en faut, maternelle.
Aussi, loin de gronder, lorsque d'un favori
Elle vit se pourvoir la Belle,
Elle aida le galant à tromper le mari.

Jadis c'étoit assez, pour toute une famille,
D'un lit, vaste sans doute; et là, dit maint auteur,
Sans blesser en rien la pudeur,
Couchoient pere, enfans, mere, fille.
Dans un de ces grands lits, dont enfin parmi nous,
Les tems ont aboli la mode,
Couchoit Lucrèce avec les deux époux;
Et ce lit, où dormoit un mari peu jaloux,
Fut de maint tour plaisant le théatre commode.

Une nuit, et dans un moment
Que, pour réparer la veillée,
Claude ronfloit bien maritalement

Près de sa femme alors très éveillée,
Un bruit de longs soupirs, prolongés tendrement,
Le réveille; c'étoit l'amant,
Minval, au lit de ce qu'il aime
Introduit très furtivement.
Ces soupirs exprimoient leur volupté suprême;
Rose avoit oublié, dans son ravissement,
Tous les maris du monde, et s'oublioit soi-même.

Sur eux Claude étendant la main:
—Ma femme! eh bien, que faites-vous—? Soudain,
Tout doucement, la nourrice qui veille,
Pose sa bouche auprès de son oreille,
Et lui répond: C'est moi, monsieur.—Comment! c'est vous!
Eh! que faites-vous là, Lucrèce, dit l'époux
Tout en pleurant d'une douleur amere?
Otez donc, voulez-vous lui faire
Quelque fille ou quelque garçon
Dont je ne serai pas le pere?
—Eh! non, monsieur! reprit Lucrèce, non,
Ne craignez point d'enfant de ma façon.
Rose a souffert la nuit entiere;

Je sais quel est son mal, et je veux la guérir.
— Quoi! ma femme est malade! il faut la secourir.
Je vais chercher de la lumiere. —
Il alloit, à ces mots, s'élancer hors du lit.
— Eh! je la guérirai, je vous l'ai déja dit.
Ainsi, monsieur, laissez-moi faire.
— Oui, restez, mon petit mari,
Lui dit Rose; je sens que cela me soulage,
Et qu'autrement mon mal ne peut être guéri.
— En ce cas-là, dit-il, prenez courage;
Faites et laissez faire; oui, femme; entendez-vous?
Moi, votre maître et votre époux,
Je le veux, et je vous l'ordonne. —
Il se retourne en achevant,
Se rendort comme auparavant,
Et Rose se soumet aux ordres qu'il lui donne,
Sans balancer: jamais mari
Ne fut, dit-on, mieux obéi.

Mais voici bien une aventure
Digne de mon héros. Certain prédicateur
Faisoit grand bruit alors. Stupide admirateur,

Claude voulut juger le mystique orateur,
Qui réunissoit tout, geste, organe et figure.
Il prouvoit ce jour-là que le monde n'est rien ;
Que cette vie est une mort réelle ;
Et que, mourir en bon chrétien,
C'est commencer une vie éternelle.
Il avoit pris un ton si véhément,
Un air si pathétique, avec tant d'énergie,
Que Claude, du sermon n'emporta que l'envie
D'arriver bientôt au moment
De cette mort, qui fait qu'on est en vie.

Dès lors il ne veut plus, ne sait plus discourir
Que de ce doux moment où son espoir se fonde ;
Bref, il ne connoît plus au monde
De volupté, que celle de mourir.
— O mort ! s'écrioit-il sans cesse,
O douce mort ! objet de ma tendresse !
Comme ici-bas on s'ennuie en effet !
Quand pourrai-je mourir pour vivre tout-à-fait !

Ces exclamations, ce refrain mortuaire,

Étoient son unique entretien,
Peu fait, comme vous jugez bien,
Pour égayer sa bêtise ordinaire.
Vous voyoit-il, il s'informoit d'abord
S'il n'étoit point de recette nouvelle
Qui pût tout doucement le conduire à la mort.
Si vous lui demandiez, aux usages fidèle :
Comment va la santé ? vous l'entendiez gémir;
—Trop bien, disoit-il; car c'est elle
Qui m'empêche, hélas ! de mourir.

Comme à chaque Jérémiade,
Qu'assez souvent accompagnoient ses pleurs,
Rose bâilloit ! c'étoit à la rendre malade;
Il l'ennuyoit jusqu'aux vapeurs.
Elle sentit bientôt user sa complaisance;
Le dégoût s'en mêla, même l'impatience.
D'un air très obligeant, la nourrice d'abord
A Claude proposa plusieurs genres de mort;
Pas un ne lui rioit; car il avoit envie
De quitter doucement la vie,
Et d'arriver enfin au terme souhaité,

Avec plaisir comme avec sainteté.

On vint lui dire enfin dans la même semaine,
Que le prédicateur, attendri sur son sort,
Viendroit lui-même ; et qu'il se faisoit fort
De le faire mourir sans douleur et sans peine;
Qu'il avoit pour cela des moyens éprouvés ;
Et que d'autres chrétiens, ayant eu même envie,
Sous sa main bienfaisante avoient fini leur vie,
Et s'en étoient fort bien trouvés.

Claude, à cette heureuse nouvelle,
Est enchanté : —Demain, ce soir, ma toute belle,
Quand on voudra—. Dans son ravissement,
Il manda bien vîte un notaire,
Et par un joyeux testament,
Fit sa femme son héritiere.

On vient alors lui conseiller
D'obéir en tout point au prêtre charitable,
Quand à sa mort il viendra travailler.
Puis lorsque tout fut prêt, d'un ton bien lamentable

Rose de s'écrier ; — Dieu ! bon Dieu ! mon mari !
Mon mari qui se meurt —. On accourt à ce cri,
Et le faux moribond, foible, autant qu'il peut l'être,
Demande un confesseur. Bientôt arrive un prêtre ;
C'est l'amant ; barbe noire ombrage son menton ;
A ses côtés pend un large cordon ;
Bref, son meilleur ami n'eût pu le reconnoître.

Il entre gravement. Chacun à son aspect,
En s'inclinant bien bas, s'éloigne avec respect.
Le moine, en arrivant, salue
Avec l'humide goupillon,
Le malade joyeux, qui tressaille à sa vue,
Et veut sur son séant se lever. — Eh ! non, non ;
Tenez-vous chaudement, mon frere,
Dit le moine-. Et soudain Claude : -Est-ce vous, mon Pere,
De qui la charité, prompte à me secourir,
Vient travailler à me faire mourir !
— Oui, grâce au Ciel, lui dit d'un ton sincere
Le zélé confesseur ; c'est moi, je viens exprès.
— Eh bien, puisque nous voilà prêts,
Dit le mari, dépêchons cette affaire ;

Car je suis bien pressé. Mais il est nécessaire
D'entendre mes péchés —. Minval
L'écoute alors d'un air très monacal.
A peine absous, Claude s'ennuie,
Se plaint d'être toûjours en vie ;
Et Minval lui commande alors d'un ton pieux,
De fermer pour jamais les yeux.
— Nous allons à l'église, en pompe funéraire;
On y doit au tombeau déposer votre corps;
Là, votre âme, échappée à sa vile poussiere,
Va vous quitter sans douleur, sans efforts.
Mais avant qu'à vos yeux la clarté soit ravie,
Vous allez, songez-y, voir tout ce qu'on fera,
Entendre tout ce qu'on dira ;
Gardez-vous de donner aucun signe de vie.
Soyez donc sourd, muet, aveugle, et cætera.
Et même si par aventure
Dans la tombe en vous descendant,
Quelque fossoïeur imprudent
Vous faisoit une meurtrissure,
Soyez comme un vrai mort. Je vous en averti,
S'il vous échappe un seul geste, un murmure,

Dans l'abîme infernal vous êtes englouti.

Plus content dans son lit, qu'à sa table un chanoine,
Claude étoit si gai, si content,
Qu'avant d'être défunt de la façon du moine,
Il faillit expirer de joie en l'écoutant.
Il jure obéissance entiere;
En pleurant, il bénit son sort;
Le moine enfin marmote une priere,
Et de son doigt lui touchant la paupiere :
— Claude, dit-il, c'est fait; te voilà mort.

De joie alors Claude à peine respire;
Et Rose, de toute sa voix,
Crie: — O Ciel! ah! mon Dieu! c'en est fait! il expire!
Il n'est plus —. Les voisins courent tous à-la-fois.
Au burlesque projet la nourrice fidelle,
Demeure auprès du lit, et Minval avec elle.
On soulève Claude à l'instant;
Tout de son long dans la biere on l'étend;
Sous un linceuil qui cache son visage,
L'amant-prêtre, assez volontiers

L'expose, et sur-le-champ l'enclôt, suivant l'usage,
De cierges et de bénitiers.

De près sans doute on le surveille ;
De son rôle de mort il s'acquitte à merveille.
Parens, amis, chacun vint tristement
Asperger le défunt, et consoler la femme.
Mais Claude tressailloit de joie à tout moment ;
Et si-tôt qu'on disoit, Dieu veuille avoir son âme,
Se croyoit mort complétement.

Au tems prescrit, le convoi funéraire
Arrive et sort toujours chantant.
Tout se passoit fort bien ; sans aucun sort contraire
Le défunt s'en alloit content :
Quand au coin d'une rue, un homme, au front sévere,
Voyant passer un mort, s'informa de son nom.
C'est Claude, lui répondit-on.
— O Ciel ! cria-t-il en colere !
Quoi ! c'est Claude ! ah ! bon Dieu ! j'ai remis au fripon
Douze deniers, dont je n'ai point quittance.
Va, malheureux, je ne t'en fais pas don ;

Je les mets sur ta conscience.

Sensible et timoré, notre mort ne tint pas
A pareille apostrophe et barbare et grossiere.
Du linceuil qu'il secoue il dégage ses bras ;
Et se soulevant sur sa biere :
— Malheureux, cria-t il, qui troubles mon trépas !
Est-ce ainsi que l'on parle aux morts ? ô méchant homme,
Qui dans ma mort viens me troubler,
De mon vivant, il falloit m'en parler.

A cette apostrophe subite,
Les porteurs effrayés, sous leur habit de deuil,
Laissent tomber à leurs pieds le cercueil,
Puis de s'enfuir tout au plus vîte.
Mais quoique renversé, Claude s'écrie : — Eh bien !
Que faites-vous, et pourquoi cette fuite ?
Je suis mort. Portez-moi toujours ; cela n'est rien.
Je suis mort—. A ces mots, il s'enfonce en sa biere,
Et se rajuste dans ses draps ;
Mais voyant qu'on ne revient pas :
— Holà ! cria-t-il en colere !

Revenez donc : où courez-vous si fort ?
Ne voyez-vous pas bien, nigauds, que je suis mort!

De rue en rue alors chacun se précipite ;
L'un croit voir, sentir à sa suite
De revenans un nombreux escadron ;
L'autre, plus instruit, ou plus sage,
Tout haut reproche au personnage
Sa scandaleuse déraison.
Mais lui, sans se troubler, et d'une voix plus forte,
Dit toujours qu'il est mort. - Allons donc notre train.
Eh! que le diable vous emporte!
Enterrez-moi —. L'on s'approche à la fin ;
Bientôt de la frayeur on passe à la bravade :
L'un d'eux par le bâton veut le voir corrigé ;
Mais lui qui, dans le fond, ne s'est pas arrangé
Pour mourir par la bastonade,
Saute hors de sa biere ; et d'un ton contristé :
— Vil scélérat, crioit-il! cœur barbare!
Hélas! tu m'as ressuscité.
Cruel! quelle fureur t'égare ?
Ciel! est-ce donc ainsi qu'on ressuscite un mort?

Des spectateurs surpris d'abord
La peur s'étoit évanouie.
On ne voit plus que sa folie.
Les enfans ameutés le suivent par troupeaux,
Et font pleuvoir les pierres sur son dos,
Criant, au fou. Le pauvre hère
S'enfuit au loin, vêtu de son drap mortuaire.
Il fut quitte, à la fin, des pierres, du bâton,
Quand on fut las de le poursuivre;
Mais il fut, comme fou, mis dans une prison,
Où le juge lui dit d'aller apprendre à vivre.

Peut-être est ce le but qu'osa se proposer
Notre galant, bien plus hardi que sage;
Mais c'est en vain qu'il voulut s'excuser;
Un éternel exil le guérit, avant l'âge,
De cette fureur d'épouser
Les femmes avant leur veuvage.

DU DIABLE

DUPÉ PAR SAINT MICHEL.

Un jour, un saint, par sa fenêtre,
Vit un diable... Et comment le distinguer là-bas,
Car sous le masque il devoit être?
Amis, les yeux d'un saint ne s'y méprennent pas;
Tandis que nous, mondains, nous voyons sur nos pas
Tant de diables, sans les connoître!

Celui-ci trottoit et couroit:
De quelque grand dessein il sembloit se repaître.
Le saint l'appelle. On sait, lorsqu'un diable paroît,
Qu'un saint peut lui parler en maître.
Ne me chicannez pas, lecteur; tels sont ses droits.

Le diable, au cri du saint, secoue en vain la tête:

Il cherche à s'esquiver, un second cri l'arrête.
— Holà! hé! venez-vous? . . . Vous avez vu par fois,
Lorsqu'un maître en colere appelle à haute voix
Son chien pour le fouetter, comme à cette menace,
Le chien, sur quatre pieds tremblans,
Ventre à terre et l'oreille basse,
Vers son maître arrive à pas lents?
Tel obéit, jurant entre ses dents,
Le diable, qui soudain, pour être plus agile,
Se fait oiseau, s'élance, et va, d'un air docile,
Se poser sur le doigt du saint.

Humblement alors il se plaint
Au saint, qui ne l'écoute guères;
Lui dit qu'il n'a que peu d'instans;
Que c'est bien mal prendre son tems;
Qu'il lui fait manquer ses affaires.
Le saint l'interrompt: — Réponds-moi:
Où cours-tu de ce pas? — Un roi du voisinage
Va rendre l'âme. — Ah! bon! j'entends. Et toi,
Tu vas pour la rafler: mon cher diable, je croi,
Vous en serez pour les frais du voyage.

Quoi qu'il en soit, allez, mais après son trépas,
Vous viendrez sur-le-champ m'en donner des nouvelles;
Entendez-vous? n'y manquez pas.

Le diable alors, en déployant ses aîles,
Fuit comme un trait emporté par les vents,
Et disparoît. Après quelques momens,
Étant encore à sa fenêtre,
Le saint vit le diable paroître,
Mais tout défait, morne, abbatu:
Il vouloit fuir encore, il détournoit la tête;
Mais le saint de crier: —Hem! allons donc! viens-tu!

A sa voix, le diable s'arrête.
Se voyant forcé d'obéir,
Tout en grondant, il vient subir
Un nouvel interrogatoire.
—D'où viens-tu? réponds. —Eh! je vien...
Je viens de chez ce roi. —Bon! il est mort! eh bien?
Que s'est-il passé là, conte-moi cette histoire;
Détaille-moi bien tout cela.

Je

— Je suis furieux, dit le diable !
En vérité, cela n'est pas croyable.
J'arrive ; Michel étoit là.
Il devoit plaider pour le prince ;
Moi, contre. Il a d'abord cité
Et mis dans la balance un acte d'équité ;
Le salut de mainte province ;
De son épargne un peuple soulagé ;
L'impôt de l'état allégé ;
Une guerre évitée un jour par sa prudence ;
Contre l'homme puissant, le foible protégé ;
Sa prompte exactitude à punir la licence,
Et plus d'un innocent vengé.
Tout cela mis dans la balance,
Faisoit un poids. De mon côté,
J'oppose alors plusieurs genres de crimes ;
Des attentats contre la liberté ;
Bien des guerres illégitimes ;
De perfides conseils reçus avidemment,
De sages leçons rebutées ;
Des vices payés largement,
Et des vertus persécutées.

Et je ne plaidois pas en vain ;
Je voyois par degré, descendre mon bassin,
Et celui de Michel remouter à mesure.
J'ajoute alors mainte imposture,
Des traités captieux ; tant que, tous deux enfin
Sont de niveau. Je joins des dépenses outrées,
Des familles déshonorées ;
Et mon bassin gagne aussi-tôt
Un peu d'équilibre. Tout haut
J'allois dans peu chanter victoire ;
Quand Michel a pris à deux mains
Un gros paquet de parchemins. . . .
Vit-on jamais une action si noire !
C'étoit là les titres écrits
De trente moines, bien nourris,
Qu'avoit fondés le prince. Il prend son tems, s'avance ;
D'un peu haut, son paquet soudain
Très lourdement tombe dans la balance,
Et je vois en l'air mon bassin.
Après cela, Michel s'écrie :
A moi l'âme ! Et l'âme et Michel
A ma barbe montent au ciel :

Que dites-vous de la supercherie ?

L'âme a bien fait de s'envoler,
Reprit le saint ; mais c'est l'échapper belle.

Lors plus joyeux, il lui permit d'aller
A Belzébut en porter la nouvelle.
Il le voit aussi-tôt partir d'un air fâché,
Pour regagner son sombre gîte ;
Et dans son bénitier il va plonger bien vîte
Le doigt que le diable a touché.

DE SIRE HAIN
ET
DE DAME ANIEUSE.

Sire Hain, natif de Falaise,
Se faisoit en tous lieux chérir et respecter;
Son métier lui donnoit de quoi vivre à son aise,
Et sa femme, de quoi pester;
Car elle étoit (Dieu veuille avoir son âme)
De tous les environs, la plus méchante femme;
N'ayant pas d'autre soin que de l'injurier,
Ne prenant du plaisir qu'à le contrarier.
Anieuse en tout tems contre lui conjurée,
Pour faire le contraire, étudioit son choix;
Veut-il de la purée, on lui donne des poix;
S'il demande des pois, il a de la purée.
Ainsi le soir et le matin
C'étoient discussions nouvelles;

Et l'on voyoit naître sans fin
De grands procès des moindres bagatelles.

Un jour, que beaucoup de poisson
Venoit d'arriver à la halle,
Hain, desirant qu'on l'en régale,
En demande à sa femme un plat, et qui soit bon.
— De quel poisson, dit-elle, avez-vous fantaisie ?
Poisson de mer ? d'eau-douce ? —Eh ! de mer, belle amie.

Sa femme, méditant quelques heureux hasards,
Dans ses mains prend une serviette,
Puis rapporte sur une assiette,
Devinez, quoi ? des épinards.

—Ah, dit en la voyant sire Hain ! sur mon âme,
C'est n'être pas longtems ! çà, voyons, notre femme,
Pour me bien régaler, que m'apportez-vous là ?
Raie, ou morue ? ou ?... — Rien de tout cela.
Fi donc ! l'horreur ! votre marée
Pourrie, infecte ? apparemment
Vous avez cru que j'avois fait serment

De vous empoisonner avec cette denrée !
La pluie a fait hier tourner tout le poisson.
C'est, beau sire, une infection,
A se trouver mal. — Comment diable!
Eh ! j'en ai vu passer ce matin de très beau,
Aussi frais qu'au sortir de l'eau,
Fait pour parfumer une table.
— Si j'avois une fois pu faire à votre goût,
J'en aurois été bien surprise!
Non, le monde jamais, de l'un à l'autre bout,
N'a vu d'homme pareil, pour désapprouver tout,
Pour ne trouver rien à sa guise.
La patience enfin m'échappe ; chien hargneux !
Va toi-même acheter ton dîner, si tu veux ;
Puis, accommode-le ; je te verrai peut-être
Pour la premiere fois, content —.
Avec l'assiette, au même instant,
Les épinards volent par la fenêtre.

Sur ce, très longs débats : —Femme, écoute; tu vois
Que nous voulons ici tous deux être le maître ;
Voyons, pour une bonne fois,

Qui des deux a le droit de l'être;
Et puisqu'ici la raison ne peut rien,
Décidons-nous par un autre moyen.

Alors il porte devant elle
Une culotte au milieu de la cour:
— Disputons-nous, dit-il, ce joyau-là, ma belle;
Celui qui s'en rendra le maître, dès ce jour
Prendra l'autorité, mais entiere, éternelle.

Anieuse a bon bras, l'esprit assez malin,
Traître quand il le faut: enfin
Anieuse, d'être maîtresse
Avoit si bonne envie! elle consent à tout,
Se promettant, pour en venir à bout,
De suppléer la force par l'adresse.
Or comme des témoins étoient là de saison,
Elle courut prier bien vîte
La commere Maupais et le voisin Simon,
De venir voir, pour prononcer ensuite.
Simon, ne pouvant arranger
Ce procès-là, consent à le juger.

Anieuse employant l'injure et puis le geste,
Attaque sire Hain, le tance comme il faut:
Pour répondre à ce double assaut,
Sire Hain se trouve assez preste.
Sur la culotte elle a soudain sauté;
Sire Hain la saisit aussi de son côté;
Aussi-tôt à soi chacun tire,
Tant que bientôt l'étoffe se déchire.
On se dispute les morceaux;
Sur la plus forte piéce on tombe avec furie;
Cette piece, en laissant encor d'autres lambeaux,
Saute de main en main : celle qui l'a saisie,
La perd, l'enleve, la reperd;
Et Dieu sait, si dans ce concert,
Ongles et poings font leur partie.

Mais, du pied feignant de glisser,
De Hain, dame Anieuse a saisi la criniere,
Et, tout près de le renverser,
Touche au moment d'une victoire entiere.
—Courage! lui crioit la commere Maupais.—
Mais Simon: -Taisez-vous, ma femme, paix là! paix!-

Cependant la colere a doublé le courage
Et les forces de sire Hain.
Des griffes de sa femme il se dépétre enfin,
Si bien qu'il la pousse avec rage
A vingt pas, près d'un mur voisin.
Contre un baquet plein d'eau, son pied heurte en chemin;
Il avoit plu la nuit à verse;
Elle chancèle, et la voilà soudain
Dans le baquet, tombée à la renverse.
Sire Hain, fort content d'être libre à ce prix,
La laisse là nager ou boire,
S'en va de la culotte amasser les débris,
Et les étale, en signe de victoire.
Cependant du pied, de la main,
Dans son baquet, Anieuse plongée,
Se débat pour sortir et se travaille en vain;
Tant, qu'elle est bientôt obligée
D'implorer l'aide du voisin.
Simon veut lui faire d'avance
Prêter à son mari serment d'obéissance.
Ne pouvant résister à la loi du vainqueur,
Qui pourroit la laisser en ce lieu prisonniere,

Elle se rend, promet, et parle avec douceur.
On la retire enfin. Anxieuse, moins fiere,
De ce combat judiciaire
Garda long souvenir avec longue douleur.
Elle comprit enfin, que si la Providence
A la force ici-bas attache le pouvoir,
La femme à son époux doit pleine obéissance;
Aussi toujours, depuis, elle en fit son devoir;
Cette leçon eut pleine réussite.
Mon Fablier ajoute : O vous! maris souffrans!
A faire comme lui, sire Hain vous invite;
Mais n'attendez pas si longtems.

LES TROIS BOSSUS.

Je ne prendrai jamais la laideur pour un vice,
La beauté pour une vertu ;
Et chez moi, du pouvoir si j'étois revêtu,
Toutes deux obtiendroient une égale justice.
Mais, je le confesse en effet,
Il me semble toujours, que joindre à l'aventure
Femme jolie à mari laid,
Est un crime contre nature.

Jadis vivoit un duc, plus craint que respecté,
Dont la fortune étoit brillante ;
Comme Ésope, il étoit cité,
Non pas par son esprit, très mince, en vérité,
Mais par sa laideur repoussante :
Son dos, bien amplement voûté
D'une bosse très éminente,
Étoit le moindre trait de sa difformité.

Tout près étoit une pucelle,
Que la nature avare et prodigue à-la-fois,
Avoit fait naître pauvre et belle,
Et dont l'œil eût charmé les bergers et les rois.
Le bossu, vieux et laid, osa brûler pour elle.
Il fit plus, pour époux il vint se proposer.
Las! il avoit, le téméraire,
Pas assez de vertus pour plaire,
Mais assez d'or pour épouser.
Aussi les parens avec joie
Reçurent l'offre de sa main;
Et notre usurpateur, soudain,
Dans son château court enfermer sa proie.
Mais le voilà veillant la nuit, souffrant le jour;
Sans cesse craignant que sa femme
Ne lui jouât d'un mauvais tour,
La terreur habitoit son âme:
La jalousie ainsi vengea l'amour.

A sa porte étalant un jour sa morgue fiere
Et son ennui,
Il se vit aborder, avec douce maniere,

Par trois ménétriers, tous bossus comme lui.
Les drôles ont fait la partie,
A la faveur de leurs talens,
De venir l'aborder tous trois de compagnie,
Pour rire au moins à ses dépens.
Comme confrere, on le salue
D'un air tant soit peu familier,
Demandant, pour leur bien-venue,
Quelque banquet hospitalier;
Et tout en lui parlant, leurs échines tournées
De son côté,
Par trois bosses bien alignées
Prouvent la confraternité.

Une telle plaisanterie
Pouvoit fort bien exciter son courroux;
Il prit pourtant au mieux la raillerie,
Et leur fit un accueil fort doux.
Vers sa cuisine, et d'un air d'alegresse,
Lui même il dirige leurs pas,
Leur sert des pois au lard, un chapon gras;
Et vingt sous parisis comblent sa politesse.

Cela fait, il les reconduit
Jusques à la porte, et leur dit :
— Regardez ce châtel, et que de votre vie
Il ne vous reprenne l'envie
De venir voir comment il est construit.
De cet avis si, perdant la mémoire,
On vous y retrouve jamais,
La riviere est ici tout près,
C'est là que je vous ferai boire.

Satisfaits de l'accueil du seigneur châtelain,
De sa menace ils ne s'alarment guere;
Et de la ville ils prennent le chemin,
Chantant, dansant de burlesque maniere,
Pour le narguer. Sans écouter leurs chants,
Sans s'étonner de leur bravade,
Notre jaloux, pour visiter ses champs,
Va commencer sa triste promenade.

En le voyant passer le pont,
Sure de son départ, la Belle,
Pour charmer son ennui profond,

Fait signe aux trois jongleurs de se rendre chez elle.
Ce parti n'étoit pas sans danger, mais enfin
Tous trois ont consenti sans peine,
Et les voilà vuidant leur magasin,
Pour égayer la châtelaine.

A leurs chansons, qu'anime l'enjoûment,
Dans son cœur égayé, mais très surpris de l'être,
Le plaisir se glisse un moment,
Lorsqu'on entend soudain frapper en maître.
A ce bruit, chaque compagnon
De chanter a perdu l'envie;
De frayeur la femme est saisie,
Et de trembler tous quatre avoient raison.
Mais dans une piece prochaine,
La dame apperçut par bonheur
Trois coffres, tous égaux de forme et de grandeur,
Qui pouvoient contenir, non pas sans quelque peine,
Les trois ménétriers. Les ayant logés tous,
Elle ferme sur eux le couvercle, et court vîte
Ouvrir la porte à son époux,
Qui ne venant qu'épier sa conduite,

Ne faisant là qu'un acte de jaloux,
Ne prolongea pas sa visite.
Elle court vîte, à son départ,
Au trio prisonnier, qui sans doute s'ennuie :
Elle ouvre le couvercle, hélas! un peu trop tard;
Car tous les trois étoient sans vie.
Que faire à cet aspect fatal,
Peu propre à finir ses alarmes?
Avec des soupirs et des larmes,
On ne peut guérir aucun mal.
Le plus pressé, dans cette conjoncture,
C'est de trouver des bras, dont les utiles soins
Écartent ces muets témoins
D'une si funeste aventure.

Sous sa fenêtre, alors paroît
Un paysan, dont la ferme encolure
Promet une vigueur utile à son projet :
— Bon homme, te sens-tu dans l'âme
Un desir d'être riche? — Oui, si c'est votre gré.
Essayez un peu, douce dame,
Pour voir si je l'endurerai.

— Eh bien, il faut me rendre un bon office,
Et me jurer un éternel secret.
Trente livres tournois vont payer ce service;
Consens, et ton salaire est prêt.

Ce prix est tentant; le bon homme
Fait le serment pour embourser la somme.
Soudain la dame le conduit
Vers le premier coffre, et lui dit,
Qu'il s'agit de porter ce mort à la riviere.
Il le met dans un sac, le charge sur son dos,
Court, et du haut du pont, le jettant dans les flots,
Revient, tout essoufflé, demander son salaire.

— Je veux bien vous payer, dit-elle; mais aussi
Je veux vous voir avant remplir votre promesse.
Vous deviez emporter du coffre que voici,
Un mort? — Oui-dà, je le confesse.
— Eh bien, voyez pourtant, il est encore ici.

Dans un second coffre la dame
Montre un second bossu; le manant stupéfait:

— Miséricorde ! eh ! comment a-t-il fait
Pour revenir ? car, sur mon âme,
Je l'avois bien jetté. Je m'en vais parier
Que c'est, ma foi, quelque sorcier.
Mais sa malice ici ne fera pas fortune ;
Et le drôle sera noyé deux fois pour une.

Notre second bossu, mis au sac à son tour,
Va faire, comme l'autre, un saut dans la riviere.
Notre manant, craignant un nouveau tour,
A grand soin de jetter la tête la premiere ;
Et pour voir ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas,
Son œil le voit tomber, et le suit jusqu'en bas.

En déplaçant encor les coffres, le troisieme,
Devenu le premier, se trouvoit encor plein.
La Belle, jusqu'au bout, poussant le stratagême,
Au retour du manant, l'y conduit par la main :
—Oh ! vous avez raison, mon cher ; la chose est claire,
C'est un sorcier : tenez, le voilà revenu.
Rien d'égal ne s'est jamais vu.
—Ah ! le chien, s'écria tout fumant de colere

Le villageois ! quoi ! te voilà !
Il est donc décidé que la journée entiere
J'aurai porté ce maudit bossu-là !

Alors il se munit d'une très grosse pierre,
Qu'au cou de ce troisieme il attache en jurant ;
Et retournant à la riviere,
Le lance au milieu du courant ;
Non sans le menacer, si, par sorcellerie,
Il rentre encore à la maison,
De le guérir de cette envie,
En le faisant mourir sous le bâton.

Cette menace étoit sincere.
Mais devinez, prêt à rentrer,
Quel objet sur ses pas le sort fait rencontrer ?
L'époux, que le manant ne voit que par-derriere.
Aussi-tôt il entre en fureur :
— Encor, damné bossu, dit-il ! va, laisse faire ;
Nous allons finir cette affaire.

A ces mots, son bâton, qu'il leve avec vigueur,

Tombe et retombe avec furie
Sur les épaules du seigneur,
Qu'il eût bientôt laissé sans vie,
Si maint voisin, à sa voix accouru,
Fort à propos ne l'avoit secouru.

Le rustre interrogé, conta, comme on peut croire,
Son aventure, où l'on ne comprit rien :
Mais à l'époux, il fallut bien
Que la dame avouât la véritable histoire.
Le bon villageois fut absous,
Même payé ; la dame eut l'air d'être affligée ;
Le mari fut toujours jaloux,
Mais la femme au moins fut vengée.

LE MEUNIER ÉVÊQUE.

Au tems où l'on comptoit fort peu de beaux-esprits,
De la France, un prélat captivoit les suffrages
Par son savoir; il sembloit avoir pris
Dame renommée à ses gages,
Elle épuisoit, pour le prôner,
Son hyperbolique éloquence,
Et par-tout alloit le donner
Pour un prodige de science.
Il l'étoit en effet; il entendoit très bien
Le latin de son bréviaire:
Le lisoit-il souvent, ne le lisoit-il guere?
A dire vrai, je n'en sais rien,
Et ce n'est pas là mon affaire.

Le roi régnant, de qui le nom
N'a pas été conservé par l'histoire,
Chassoit un jour près du canton

Que le prélat remplissoit de sa gloire ;
Et par lui-même il fut tenté de voir,
Jusqu'où de ce pasteur s'étendoit le savoir.
Il écrivit ces mots : — Prélat, je vous ordonne
De venir à ma cour, dans quatre jours d'ici,
Sur les trois points que voici
Me satisfaire en personne.
Je veux savoir de vous en quel endroit certain
Se trouve le centre du monde ;
Après, ce que je veux ; ce que je pense, enfin. —
Pour le coup, du prélat la science profonde
Se trouve à sec ; il frémit, et je croi
Qu'un plus savant eût reculé d'effroi.
Il avoit beau se gratter les oreilles ;
Comment répondre, et répondre si-tôt !
Qui résoudroit des questions pareilles !
— Ah ! que je crains, dit-il, de passer pour un sot !

Comme, sa lettre en main, au pied d'une montagne,
Tristement il se promenoit,
(Il étoit alors à sa campagne)
Et qu'en sa tête, il tournoit, retournoit

Tous les moyens de se tirer d'affaire,
Vint son meûnier. L'évêque étoit fort populaire;
Le meûnier, né plaisant, avoit l'art de lui plaire,
Et lui parloit souvent, même avec liberté.
—Pardon; mais, monseigneur, je vois à votre mine
Que vous avez, dit-il, l'âme chagrine:
Qu'est-ce donc? votre rôt a-t-il été brûlé?
Seroit-ce pis? la vigne auroit-elle coulé?
Ah! c'est ce papier, je devine,
Qui vous afflige. —Oui, justement; le roi,
Mon pauvre Mathurin, veut apprendre de moi
En quel endroit est le centre du monde,
Ce qu'il veut, ce qu'il pense. Ami, voilà sur quoi
Dans quatre jours, il faut que je réponde.
—Et voilà donc votre chagrin!
On dit bien vrai qu'un rien souvent arrête
Un grand génie. Il est certain
Que l'esprit, monseigneur, ne manque à votre tête,
Pas plus que l'eau dans mon moulin;
Vous lisez sans lunette en un livre latin;
Vous déchiffrez l'écriture de main,
Tout aussi bien que la lettre moulée;

Et pour si peu, votre tête est troublée!
Un mauvais chiffon de papier!
Trois mots de question! moi, je vais parier,
Avec mon peu d'esprit, de vous tirer d'affaire.
Devenons aujourd'hui, vous, d'évêque, meûnier,
Moi, de meûnier, évêque; après, laissez moi faire,
Et vous verrez qu'on sait plus d'un métier.
Vous m'avez dit un jour, que jamais notre sire
Ne vous a vu; j'irai le trouver sans façon,
Et, sauf votre respect, quoi qu'il puisse me dire,
Je veux être cocu, si je ne lui répon. —
Ce mot étoit le grand juron
De Mathurin; le cocuage
Sert au hameau d'épouventail, dit-on:
Qu'ils sont enfans, ces maris de village?
Ceux de la ville ont bien plus de raison.

L'offre ne fut point dédaignée:
On se hâte, et le même jour
Notre meûnier, la tête enfarinée,
Sous l'habit du prélat, se présente à la cour:
— Sire, dit-il, je viens pour satisfaire

Aux

Aux questions que votre majesté,
Par sa lettre a daigné me faire.
—Voyons, répond le roi, si, contre l'ordinaire,
La renommée a dit la vérité.
Répondez donc, prélat de science profonde,
En quel endroit est le centre du monde ?

A ces mots, Mathurin, armé d'un long compas,
Trace un rond à ses pieds, et calculant tout bas :
— Sire, le centre est, d'après mon systême,
Ici; si par hasard vous ne m'en croyez pas,
Faites-le mesurer vous-même.

Pour savoir quel est votre prix,
C'est, des trois questions, la plus embarrassante;
Jésus-Christ fut vendu jadis
Vingt-neuf deniers... je vous estime trente.
Vous n'avez pas à vous plaindre, je croi;
Je dois respect au trône; mais en somme,
Si l'on paya jadis un Dieu par cette somme,
Mettre un denier de plus, c'est bien payer un roi.

- Fort bien, répond le roi; mais qu'est-ce que je pense ?

Ce dernier point, si jen crois l'apparence,
Est mal-aisé ? — Pas plus que le premier,
Répond le faux prélat, toujours sûr de son rôle ;
Vous pensez à l'évêque adresser la parole,
Vous ne parlez qu'à son meûnier.

Le roi s'amusa fort ; il rit de l'aventure
Et des discours de Mathurin :
— Tu m'as plu, lui dit-il, ta récompense est sûre ;
Demande un prix, tu l'obtiendras soudain.
— Sire, dit le meûnier, je veux pour récompense,
(Vous pouvez m'exaucer, sans appauvrir l'état)
Que sur mon stratagême on garde le silence,
Et que l'honneur en demeure au prélat.
Le roi promit et garda sa promesse ;
On publia par-tout, qu'à chaque question
L'évêque avoit parlé, comme eût fait la sagesse,
Et ce récit augmenta son renom.

L'évêque ainsi sauva sa gloire,
En employant l'esprit de son meûnier :
Et tel peut-être ici rira de son histoire,

Qui s'illustre au même métier.
Pourquoi blâmer cette manie ?
Seroit-il donc, en un besoin urgent,
Défendu d'emprunter de l'esprit, du génie,
Comme on emprunte de l'argent ?
Cette recette est utile et commode ;
Dans tous les tems elle fut à la mode.
Combien, sans l'acheter par de rudes travaux,
Jouissent de la renommée !
Si tout-à-coup, par des ordres nouveaux,
De ces emprunts la banque étoit fermée,
Ah ! que de beaux-esprits seroient changés en sots !

DU MARI
QUI SUT DOUCEMENT
CORRIGER SA FEMME.

Pour avoir vécu plus longtems,
L'homme souvent n'est pas plus sage.
Un vieillard, las de son veuvage,
Voulut, malgré ses soixante ans,
Tâter encor du mariage,
Et prit, à beaux deniers comptans,
Jeune houri, pour son usage;
L'hiver, avec de l'or, épouse le printems.

Pour réparer les torts de sa figure,
Il fournissoit à sa moitié
Le nécessaire au moins; j'entends pour la parure,
Car pour le reste, hélas! c'étoit pitié.

Si peu de jours étoient pour elle
Des jours de fête, qu'un matin,
La disette obligea la Belle
D'aller aux emprunts ; car enfin
Il faut que chacun vive. Un gars, de bonne allure,
Avec des fonds se présenta,
Et sur son air d'heureux augure,
Ce fut à lui que la dame emprunta.

L'époux disoit souvent d'un ton civil, honnête :
—Mon cœur, je suis bien vieux! et l'amour, entre nous,
Te devoit plus jeune conquête.
—A moi ! rien ne me manque ; ah ! croyez, cher époux,
Que sans en rien dire à personne,
Je passe des momens bien doux ;
Et que mon cœur est content, près de vous,
Des plaisirs que l'amour me donne.

Elle disoit plus vrai qu'il ne pensoit. La nuit,
Tandis que son époux dormoit, séparé d'elle,
L'amant, sans lumiere et sans bruit,
Alloit veiller pour lui dans le lit de la Belle.

A cet amant, un autre succéda,
Sans le chasser; à tous les deux fidelle,
De tous les deux elle s'accommoda;
Et bientôt des amans la foule devint telle,
Qu'ils se gênoient l'un l'autre. Un parent soucieux
Vint avertir l'époux des travers de la dame;
Mais bien loin d'éclater en transports furieux,
Il jugea qu'il valoit bien mieux
Corriger que punir sa femme.

Au serrurier il commanda six clés
Pour une porte de derriere;
Puis devant les parens, en secret assemblés,
Prononça ce discours, du ton d'une priere:
—Sur vos galans, madame, on commence à crier;
Mettez dans vos plaisirs un peu plus de décence,
Devant tous vos parens, je viens vous en prier.
La porte de derriere est grande assez, je pense;
Dites à ces messieurs, madame, dès ce jour,
D'entrer par-là, sans bruit, et chacun à son tour,
Pour sauver au moins l'apparence.
Voilà six clés; si ce n'est point assez,

Le serrurier vit encor. Sur la Belle
La leçon fit effet; dès ce jour-là, par elle,
Tous les amans furent chassés.

Le vieillard avoit cru que le pis de l'affaire
C'étoit l'éclat; il avoit bien raison;
Telle, qui d'un époux a bravé la colere,
Eût écouté peut-être une sage leçon.

DU GENTILHOMME

QUI AVOIT COÛRU LA POSTE.

Un seigneur dés longtems étoit loin de sa dame:
Le desir de la voir le prit un beau matin;
Voilà notre époux en chemin,
Dieu le mène en paix vers sa femme!
Tout en allant, le bon-homme rêva
A ses attraits; elle en avoit sans doute:
Il prit la poste, au milieu de la route,
Pour arriver plutôt: enfin il arriva.
Il étoit nuit; aucun message
Ne l'avoit annoncé; madame étoit au lit:
Jeunes gens, qui rêvez sans cesse cocuage,
Vous gageriez déja qu'il trouva cette nuit
Quelque vice-mari, jouant son personnage?
Non, dussiez-vous en crever de dépit,
Elle étoit seule. Il vient, se couche en diligence;

Notre Belle crut qu'à l'instant
Monsieur alloit payer comptant
Sa bien-venue; oh! la maudite engeance,
Que les maris! il étoit las, si las,
Qu'elle avoit beau s'escrimer de tendresse,
Lui prodiguer doux propos et caresse,
S'étendre, soupirer; à ses côtés, hélas!
L'époux étoit... comme s'il n'étoit pas.
Pauvre hymen, tu n'eus pas la plus petite offrande;
Jeûne complet. — Pardon de l'état où je suis,
Lui dit-il; en venant, tant ma joie étoit grande,
J'ai couru la poste deux nuits;
Je suis rompu, mamour; adieu, bonsoir. La dame
Fit la grimace, et puis sur le côté
Se retournant, s'endort; mais dans son âme
Le souvenir en est longtems resté;
Sans cesse un tel affront vit au cœur d'une femme.

Deux ans après, monsieur, à la pointe du jour,
S'amusoit à voir les goguettes
Du sultan de sa basse-cour,
Coq charmant, qui sans cesse agaçoit les poulettes,

Les agaçoit, et puis les laissoit là.
Tantôt il les frappoit de son aîle légere,
Tantôt du bec, et rien après cela ;
Enfin il faisoit tout, hors ce qu'il devoit faire.
— Madame, cria-t-il, si je m'y connois bien,
Notre coq est mauvais, malgré son beau maintien ;
Il semble toujours prêt à faire une prouesse,
De Belle en Belle il court sans cesse,
Conte fleurette, et ne fait rien :
Peut-être il est trop vieux pour occuper ce poste ;
Qu'on le change dès aujourd'hui.
— Ih ! monsieur, dit la dame alors, pardonnez-lui ;
Toute la nuit, peut-être, il a couru la poste.

AUCASSIN ET NICOLETTE,

POËME,

OU

ROMANCE

EN QUATRE PARTIES.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

PREMIERE PARTIE.

Chantons l'amour et la constance
De Nicolette et d'Aucassin.
Longue sera notre romance,
Triste longtems fut leur destin.
L'esprit toujours mesure et compte ;
Le cœur s'oublie en longs discours ;
Pourquoi vouloir que je raconte
En peu de mots longues amours !

Le vieux Garins * étoit en guerre
Avec Bongars **, qui dès longtems
Venoit piller, brûler sa terre,
Et moissonner ses combattans.
Sire Aucassin lui doit la vie;
Son bras eût pu le protéger;
Mais on lui veut ôter sa mie;
Il ne connoît que ce danger.



— Va-t-en, cher fils, prends ton armure,
Disoit le pere; défend-nous.
— Non, je l'ai dit, et je le jure
Aujourd'hui même devant vous;
De moi vous ne devez attendre
Pour la patrie aucun secours,
Si vous ne me laissez prétendre
A Nicolette, mes amours.



* Garins, comte de Beaucaire.

** Le comte Bongars de Valence.

— Non, non, beau fils, ta Nicolette
Ne peut s'unir à ton destin;
Mon vassal, le baron d'Arlette,
L'acheta d'un vil Sarrazin.
Choisis ailleurs; il n'est famille,
Comte, ni roi dans ce pays,
Qui ne m'accorde un jour sa fille;
Si je veux lui donner mon fils.

✤

— Avec mon nom et ma richesse,
Oui, ce pays, dit Aucassin,
N'a demoiselle, ni princesse,
Qui ne pût m'accorder sa main.
Mais quand de l'auteur de ma vie
Je tiendrois un trône éclatant,
Nicolette, ma douce amie,
L'embelliroit en y montant.

✤

Garins contre elle fit sa plainte
Au baron, dès le même jour;
Et celui ci, cruel par crainte,
Mit Nicolette en une tour.
Seras-tu donc toujours victime,
Sexe charmant et bienfaiteur!
Être jolie, est-il un crime,
Comme être laide est un malheur!

✦

Peignons ses traits: le blanc ivoire
Auroit bruni près de ses dents;
Sourcils en arc de couleur noire,
Et deux grands yeux bleus et rians;
Son teint paîtri de main divine,
C'est la rose unie aux jasmins;
Et sa taille et légere et fine
Auroit tenu dans vos deux mains.

✦

Quand dans la tour fut Nicolette,
Pleurs de couler : — Tendre Aucassin !
Ah ! c'est toi seul que je regrette ;
Je sens tes maux et mon chagrin.
Mais mon tuteur inexorable,
Dût-il ici finir mon sort,
Si pour t'aimer je fus coupable,
Je le serai jusqu'à la mort.

De son côté, l'âme flétrie,
Sou Aucassin va répétant :
— Qui me rendra ma douce amie,
Las ! qui m'aimoit, que j'aime tant ?
Quelque prison tient la pauvrette.
Cruels, ne suivez point mes pas ;
Ou rendez-moi ma Nicolette,
Ou bien ne me consolez pas.



SECONDE PARTIE.

Cependant pour finir la guerre,
Aidé par un renfort nouveau,
Bongars, ayant pillé la terre,
Vient mettre le siége au château.
L'effroi commence à se répandre;
Et Garins, tout prêt à céder,
Trouve des bras pour se défendre,
Et pas un chef pour les guider.



— Tu veux donc voir, fils téméraire,
Ton héritage dévoré,
Disoit Garins dans sa colere!
— Oui, dit le fils, je le verrai.
Qui perd sa mie est sans courage,
Et cede tout sans s'appauvrir;
Qu'a-t-on besoin d'un héritage,
Quand on ne cherche qu'à mourir.



—Lâche, perds donc richesse et gloire.
—Eh bien, calmez votre tourroux:
Je pars; mais si j'ai la victoire,
Voici quel prix j'attends de vous:
Je veux, si ma gloire est complette,
Dire encor, sans vous accuser,
Deux mots, sans plus, à Nicolette,
Et pour adieu, prendre un baiser.

*

Garins promet; et dans la plaine
Aucassin vole, ardent guerrier,
Combat, triomphe, et lui ramene
Bongars vaincu, fait prisonnier.
Comme la gloire, amour l'enflâme;
De sa victoire il s'applaudit;
Mais pour butin il ne réclame
Que le baiser qu'on lui promit.

*

O trahison! promesse vaine!
On l'éconduit avec fierté;
Et furieux, vîte il emmene
Bongars, qu'il met en liberté.
Le trait est vif; il dut surprendre;
On le lui fit bien expier;
Car dans la tour il alla prendre
La place de son prisonnier.

*

Ainsi que lui, triste et captive,
Sa mie, en proie à son chagrin,
Redisoit d'une voix plaintive:
— O doux ami! cher Aucassin!
Comment passer en ton absence
Et tant de nuits et tant de jours!
Le cœur me fend, lorsque j'y pense;
Hélas! et j'y pense toujours!

*

Mais je suis seule, et ma fenêtre
M'ouvre un chemin pour m'esquiver;
Je suis bien haut; je vais peut-être
Périr avant que d'arriver.
Mais de quoi serois-je inquiette ?
Et quel plus grand malheur enfin
Peut arriver à Nicolette
Que de ne plus voir Aucassin ?

*

Au risque même de sa vie,
Par les deux bouts joignant ses draps,
A sa fenêtre elle les lie,
S'y suspend, coule, arrive en bas.
Puis, malgré sa foiblesse extrême,
Le cœur serré, morte à demi,
Arrive aux pieds de la tour même,
Où pleure en vain son doux ami.

*

De ce séjour de l'esclavage
Sortoit l'accent de la douleur :
Cette voix arrête au passage
Moins son oreille que son cœur.
Sa bouche, hélas! craintive et tendre,
Répond ainsi, sous le donjon,
A son ami, qui pour l'entendre,
Monte aux barreaux de sa prison.

✦

—Pour avoir trop aimé ta mie,
On te punit, cher Aucassin.
Je dois avoir soin de ta vie ;
Et je vais en pays lointain.
—Dieu, répond-il! ah ! dieu! demeure ;
Si tu me fuis, je perds le jour;
Qu'importe, s'il faut que je meure,
De mourir libre ou dans la tour ?

✦

En écoutant, la sentinelle,
De loin, voit des soldats venir,
Plaint Nicolette, et va près d'elle
Chantant ces mots pour l'avertir :
— Prends garde à toi, gente pucelle;
Vois tout là-bas, vois ces méchans;
Leur cœur est dur, leur main, cruelle;
Ils ont toujours glaives tranchans.

*

Ce peu de mots par Nicolette
Sans peine fut interprêté :
C'est un avis dout la pauvrette
Quoiqu'avec peine a profité.
Elle s'enfuit, sans plus attendre,
Pour éviter nouveaux malheurs;
Et ses adieux se font entendre
Moins par sa voix que par ses pleurs.

*

Pour fuir il n'est qu'un seul passage ;
C'est un fossé large, effrayant,
Qu'elle franchit avec courage,
Des mains et des pieds cheminant.
Ce dur sentier, couvert d'épines,
Blesse et déchire à chaque pas
Ses mains si blanches et si fines,
Ses petits pieds si délicats.

✦

Bientôt elle arrive à l'entrée
D'un bois immense et dangereux ;
Et la peur d'être dévorée
Glace ce cœur si courageux.
Mais libre au moins dans cet asyle,
Quoi qu'il arrive, elle en fait choix,
Croyant que les loups de la ville
Sont plus cruels que ceux des bois.

✦

TROISIEME PARTIE

Sous un buisson, qui la recele,
Notre orpheline s'assoupit;
Tout près, avec sa pastourelle,
Tendre Berger vint et s'assit.
Ils ont, tandis qu'elle sommeille,
Parlé d'amour, calmé leur faim;
Et leur gaîté, qui la réveille,
La rend, hélas! à son chagrin.



D'abord de ce couple fidèle
Sa vue étonne les esprits:
— Mes beaux enfans, bonjour, dit-elle
Avec le plus tendre souris!
Par vous je puis être servie;
Et si j'obtiens votre secours,
Je prîrai Dieu toute ma vie,
Que rien ne trouble vos amours.

*

Sire Aucassin vient le dimanche
Souvent ici chasser, courir;
Dites-lui qu'une biche blanche
De tous ses maux peut le guérir;
Que s'il vient dans deux jours encore
Pour la poursuivre, il l'atteindra;
Si-non, qu'à la troisieme aurore,
Sans le guérir, elle mourra.

✦

On lui promet; dès lors il semble
Que l'espoir a séché ses pleurs;
Elle choisit, unit ensemble
De verds rameaux tissus de fleurs.
Elle en fait une maisonnette
Pour loger son cher Aucassin,
Comme depuis on vit Annette
Emménager avec Lubin.

✦

A

A peine instruit de son absence,
Celui qui veille sur son sort,
Pour excuser sa négligence
Fait courir le bruit de sa mort.
L'amant fut libre à l'instant même;
Mais que ce bien est acheté!
C'est à la mort de ce qu'il aime
Qu'il croit devoir sa liberté.

*

Garins, que la nouvelle enchante,
Croit consoler sire Aucassin
Par une fête fort brillante;
Mais on veut l'arrêter en vain.
Vers la forêt l'ennui le mène;
Il y court, sans rien écouter:
Amour, quand il est dans la peine,
N'a du plaisir qu'à s'attrister.

*

Le bon Berger, prompt à le suivre,
Vient, et lui dit d'aller courir
La biche blanche, qui doit vivre
Trois jours encor pour le guérir.
— O ciel, dit-il, c'est Nicolette! —
Il court le bois, bien harrassé;
Rencontre enfin la maisonnette,
Et le voilà tout délassé.

*

Il n'y voit pas sa douce amie;
Mais tout parle au cœur d'Aucassin:
— Elle est ici, je le parie;
Voilà l'ouvrage de sa main.
Je veux que le jour m'y surprenne;
J'y veux distraire mes douleurs,
Et respirer sa douce haleine,
Qui s'y mêle au parfum des fleurs.

*

Ces derniers mots sont dits à peine,
Sa mie accourt, lui tend les bras :
— Quoi ! je revois ma douce reine ! —
Il parle ; on ne lui répond pas.
Ce couple heureux, dans son ivresse,
Pour l'exprimer, la sent trop bien ;
Soupirs d'amour, pleurs de tendresse
Font tous les frais de l'entretien.

✦

La crainte, à leur âme inquiette,
Après l'amour parle à la fin :
— Dans la forêt, dit Nicolette,
On va courir dès le matin ;
Garins, s'il sait notre retraite,
Peut-être, hélas ! au même instant,
Fera mourir ta Nicolette,
Pour te punir de l'aimer tant.

✦

—Non, non, je réponds de ta vie;
L'Amour, dit-il, m'en fait garant.—
Lors dans ses bras il prend sa mie,
Monte à cheval, puis va courant,
Monte sur mer, cherche un rivage,
Où, chez des hommes tous égaux,
L'amant n'ait, dans son libre hommage,
A redouter que ses rivaux.

*

Mais, ô disgrace! dès l'aurore
Un dur brigand vient sur les eaux,
Saisit leur nef, fait pis encore;
Il les sépare en deux vaisseaux.
Il brave leurs plaintes ameres:
— Ciel! disoient-ils tous deux pleurans!
Hélas! il est donc des corsaires
Aussi cruels que nos parens!

*

Lorsqu'en deux nefs on les sépare,
Ce n'est qu'un prélude à leurs maux;
Un coup de vent aussi barbare
Disperse au loin les deux vaisseaux.
Aucassin déteste la vie,
Lui qui se plaindroit moins du sort
En échouant avec sa mie,
Qu'en arrivant sans elle au port.

*

QUATRIEME PARTIE.

Mais Aucassin cede à l'orage,
Flotte, et par un dernier effort,
Jetté sur le natal rivage,
De son pere il apprend la mort.
De ses vassaux l'âme est ravie :
On lui rend tout, honneurs et bien,
Tout, excepté sa douce amie,
Et sans sa mie, il n'aime rien.

*

Sa mie alors, sans espérance,
Arrive à Tyr, vient à la cour :
Là se dévoile sa naissance ;
Des rois elle a reçu le jour.
Mais que fait le rang qu'on lui donne,
Quand Aucassin manque à ses vœux !
Un seul front porte une couronne ;
Il faut deux cœurs pour être heureux.

*

Tendres regrets, fuite soudaine;
Sous nos habits se déguisant,
Voilant ses lys d'un noir d'ébène,
Droit à Beaucaire elle se rend.
En Troubadour elle se pare;
Et sur son sein, le long du jour,
Pend avec grace une guitarre
Qui sous ses doigts parle d'amour.

*

Elle apprend que dans son domaine
Son Aucassin fut ramené,
Y court, le voit qui se promene
De ses barons environné.
On veut de son ame inquiette
Dissiper les ennuis profonds;
Mais il songeoit à Nicolette
En répondant à ses barons.

*

Sous son teint noir encore belle,
Elle s'approche ; et s'inclinant :
— Seigneurs barons, je puis, dit-elle,
Vous amuser par mon talent ;
Je vais, si vous voulez l'entendre,
Vous chanter, ma guitarre en main,
Le fabliau piteux et tendre
De Nicolette et d'Aucassin.

✦

A ce mot, plus de rêverie ;
Et Nicolette, à ces seigneurs,
Chante Aucassin, sa tendre amie,
Leurs doux sermens et leurs malheurs ;
Comment un ordre trop sévere
Dans une tour la fit languir ;
Fuite, voyage, et le corsaire
Qui vit leurs pleurs sans s'attendrir.

✦

—Je n'en ai pas su davantage,
Dit le chanteur, sur Aucassin;
Mais Nicolette est à Carthage,
Où l'on voudroit donner sa main.
Du sang royal qui la fit naître,
Elle dédaigne la splendeur,
Et de sa main sera le maître
Celui qui seul l'est de son cœur.



Ces chants, on le croira sans peine,
Font d'Aucassin saigner le cœur;
Son sein palpite à perdre haleine;
Puis il demande au beau chanteur,
Par qui cette chanson fut faite,
Ou s'il a vu dans son chemin
Cette si tendre Nicolette
Qui tant aima son Aucassin.



— Oui, je l'ai vue; et c'est la mie
Qui mieux d'amour suive la loi;
Elle fuiroit biens et patrie,
Plutôt que de manquer de foi. —
A ce récit, qui l'intéresse,
Vous l'auriez vu, triste et content,
Plein de regrets, plein de tendresse,
Rire et pleurer en l'écoutant.

✦

— Retourne auprès de Nicolette;
C'est moi qui suis son Aucassin;
Dis-lui combien je la regrette,
Dis que je lui garde ma main.
Si, par pitié pour ma détresse,
Tu la ramenes dans ce lieu,
Demande toute ma richesse;
Et je t'aurai donné trop peu.

✦

Pour obéir, elle s'apprête,
S'en va d'un pied mal affermi,
Puis en marchant tourne la tête,
Pour voir encor son doux ami;
Le trouve en pleurs, revient, le prie
De ne pas tant se désoler,
Et lui dit que sa douce amie
Viendra bientôt le consoler.

✦

Son cœur palpite d'alégresse;
En lieu sûr elle va soudain,
Choisit des herbes, qu'elle presse,
Et de leur jus s'apprête un bain.
Par-tout où l'eau passe et repasse,
On voit sur ses traits embellis,
A travers le noir qui s'efface,
Poindre la rose avec le lys.

✦

A son amant elle fait dire :
— Le petit more vous attend,
Pour finir votre long martyre.
Aucassin part, vient en tremblant.
Puis il appelle, appelle encore ;
On fait durer son embarras :
Son œil cherchoit le petit more,
Et Nicolette est dans ses bras.



Trop de plaisir saisit, oppresse ;
Ses sens demeurent suspendus ;
Ivre de joie et de tendresse,
Il ne voyoit, n'entendoit plus.
Elle l'embrasse, il ressuscite
Et sous sa bouche et sous sa main ;
Son poulx touché s'émeut bien vîte
Ses yeux baissés s'ouvrent soudain.



De ses deux bras il l'environne ;
Puis finissant de s'embrasser,
Ils vont au prêtre, qui leur donne
Le droit d'aller recommencer.
Depuis, dans ce lieu plein de gloire,
Qui de leurs jours a vu la fin,
Tous les amans chantent l'histoire
De Nicolette et d'Aucassin.

LES QUATRE SOUHAITS.

Un paysan vivoit en Normandie,
Fort dévôt au bon saint martin,
Disoit tant d'oremus le soir et le matin,
Et si souvent brûloit cierge ou bougie,
Que notre bienheureux crut lui devoir enfin
Quelque retour : — Ta piété me touche,
Dit il en paroissant ; laisse ton soc, et fais
Quatre souhaits,
Et foi de saint, je te promets
Qu'ils seront accomplis en sortant de ta bouche.

Or le villain, ce même jour,
Se marioit, prenoit pour ménagere
Fille jolie, alerte, et faite au tour.
Jaloux, lorsque le saint va finir sa misere
De faire à sa moitié partager ses bienfaits,
Il voulut, différant l'instant de ses souhaits,

La consulter pour les bien faire.
En effet, dès le soir, tout près d'entrer au lit,
Des promesses du saint il lui fit confidence :
– Ma femme, nous pouvons, d'après ce qu'il m'a dit,
Nager enfin dans l'abondance.
Mais puisqu'il veut tout accorder,
Tâchons donc de bien demander,
Et ne faisons point d'imprudence.

Après l'avoir complimenté
Sur un si grand bonheur, sa femme
Le prie, au nom de sa virginité,
De lui céder au moins, par générosité,
Un des quatre souhaits. Toujours au fond de l'ame
Le sexe eut grand amour pour la pro riété;
Les femmes aiment mieux (car l'intérêt les tente
Beaucoup moins que la vanité)
Posséder un trésor, que d'en partager trente.
— C'est bien assez de tro s souhaits,
Dit-elle; à tant de gen un seul pourroit suffire. —
L'époux de refuser d'abord, et de lui dire
Que c'est pour lui sauver d'inutiles regrets;

Que femme, en pareil cas, est trop peu raisonnable;
Et que si du souhait il lui faisoit présent,
Elle demanderoit quelque meuble amusant,
Nippes, joyaux, ou pauvreté semblable.
Mais elle sut tant le presser,
Lui jurer prudence et sagesse,
Prendre l'accent de la tendresse,
Sur-tout si bien le caresser!
C'étoit d'ailleurs (notez la différence)
L'instant d'entrer au lit, non celui d'en sortir;
Enfin, malgré sa répugnance,
L'époux finit par consentir;
Il cede un des souhaits. Au moment où la Belle
Avoit appris
Des promesses du saint l'étonnante nouvelle,
La couche nuptiale occupoit ses esprits
D'un autre objet, cher et nouveau pour elle.
Ne songeant qu'au combat, où l'hymen cuirassé,
De sa pudeur doit forcer les barrieres,
Son vœu, qui par le saint fut sur l'heure exaucé,
Est tel, qu'au même instant, d'armes très singulieres
L'époux, du haut en bas, se voit tout hérissé.

Sa burlesque surabondance
L'étonne et le rend furieux;
Il veut battre, tuer; mais croyant faire mieux,
Dans un autre souhait il cherche sa vengeance.
Il souhaite à l'instant, que par un luxe égal,
Éprouvant dans son genre une même aventure,
Sa femme en tout son corps étale un arsenal
Qui corresponde à son armure.
Sans qu'il ait employé l'organe de la voix,
Le saint a comblé son envie;
La femme, en se voyant, gémit, pleure, s'écrie;
L'époux, vengé suivant son choix,
Rit de la voir en fonds pour faire la partie
De deux cent maris à-la-fois;
Et ce rire abbat sa furie.
S'étant laissé fléchir, il pria saint Martin
D'ôter à tous les deux ce qui différencie
Chaque moitié du genre humain.

Ce vœu perdu fut le troisieme.
Le villain, plus rassis, et sûr d'être exaucé,
Se promet d'employer beaucoup mieux le quatrieme;

Mais, par malheur, il s'est mal énoncé.
A leur double attribut quand il a renoncé,
Il n'a pas même fait une réserve.... unique;
Et le saint ne leur a laissé
Qu'un corps tout-à-fait angélique,
Sans aucun sexe : or, un corps fait ainsi,
Un jour d'hymen, ne sert de guere!
Avec le superflu perdre le nécessaire!
Chacun d'eux fut trop riche, il est trop pauvre aussi.

Les voilà, par leur mal-adresse,
En pire état, le dernier vœu resté
Les fait redevenir ce qu'ils avoient été.
Cette rentrée au moins profite à leur tendresse,
Qui sait en user à loisir;
Et c'est ainsi que le plaisir
Les consola de la richesse.

LES DEUX MARIS.

Manette étoit née au village.
Matile, qu'à Florence on aimoit à citer
Comme une veuve et bienfaisante et sage,
Ayant pris soin de son jeune âge,
Promit encor de la doter.
Elle exigea seulement que Manette
Vint avec son époux, après la noce faite,
Chercher la dot. Il vint se présenter
Plusieurs maris; Alain plut davantage.
Comme les deux époux, d'un cœur bien aguéri
Alloient chercher la dot, l'espoir de leur ménage,
Un embarras, qui survient au mari,
L'empêcha d'être du voyage.
Il fut décidé qu'on iroit
Sans lui chez la dame Matile;
Qu'auprès d'elle on l'excuseroit;
Et Manette aussi-tôt, non sans quelque regret,

Se met, avec sa mere, en route vers la ville.

Dès que l'on est à mi-chemin,
Pour le déjeûner on s'arrête
Chez un vieillard homme de tête,
Et le hasard y fait entrer Boivin.
(C'étoit l'ami du mari de Manette.)
En déjeûnant, la mere leur fait part
De l'hymen, du voyage ; et le sage vieillard
Trouve leur démarche indiscrette.
— Mais écoutez, leur dit-il ; entre nous,
Si la bonne dame Matile
Ne veut livrer la dot qu'aux deux époux,
Vous risquez d'avoir fait une course inutile ;
J'en ai grand peur. — Ce propos-là
Alarme la fille et la mere.
On craint qu'il n'ait raison ; mais que faire à cela ?
— Voici le seul moyen de vous tirer d'affaire :
Alain n'est pas connu de cette veuve-là ;
Faites prendre sa place à Boivin que voilà. —
On trouva cet avis fort sage
Et le jeune Boivin, bien flatté, bien prié

De faire avec eux le voyage,
Prit le rôle du marié.

La veuve les reçut comme une tendre mere.
On les fit rafraîchir; et presqu'au premier mot,
Comme ils disoient avoir affaire,
Elle ordonna qu'on leur comptat la dot.
Mais par malheur on vient d'apprendre
Par un valet, que le caissier
Est absent pour le jour entier.
—Eh bien, leur dit la veuve, il faudra donc l'attendre.
Vous coucherez ici; vous n'irez pas, je crois,
Pendant la nuit vous mettre en route.
Il est tard; chacun de vous trois
A besoin de repos sans doute;
Et pour moi, j'aurai vu du moins plus d'un instant
Ma Manette que j'aime tant.
Demain vous partirez au lever de l'aurore.
En attendant, on aura soin
De vous dresser des lits.— Nos voyageurs encore,
Occupés de la dot, ne voyoient pas plus loin.

A souper, c'est encor la même insouciance;

Grande chere, et grand appétit;
On soupe assez gaîment; mais l'embarras commence
Lorsqu'on songe à se mettre au lit.
Tous trois se regardoient, et gardoient le silence.
Batile, pour coucher, voulut qu'on établît
Les époux au rez-de-chaussée,
Et que la mere au-dessus fût placée.
Tout cela de Manette embarrasse l'esprit;
Boivin se tait, et tout bas il en rit.

Cependant la mere inquiette,
Pour déranger cet ordre-là,
Dit qu'elle eût bien voulu coucher avec Manette.
Mais la veuve: —Eh! pourquoi cela?
Laissez donc ces enfans tranquilles.
Autant qu'en leur village ils sont époux ici;
Tous vos discours sont inutiles;
En un mot, je le veux ainsi.

Dupe enfin de son stratagême,
La mere a peur de se trahir soi-même
Par un refus trop obstiné:

Mais dans la chambre ayant mené
Les deux époux : — Boivin, vous n'êtes pas mon gendre,
Dit-elle ; au nom de Dieu, n'allez pas l'oublier. —
Puis de prier, de supplier,
De se mettre à genoux, pour lui faire comprendre
Que Manette n'est pas son bien:
— Jure-moi donc, dit-elle avec tendresse,
Que de toute la nuit tu ne lui diras rien.

Il jure; et plus tranquille alors, elle les laisse
Pour aller se coucher. Boivin lui dit bon soir,
Ferme sa porte à clé d'un air très à son aise,
Comme chez lui; puis prenant une chaise,
De se déshabiller il se met en devoir ;
Mais Manette semble vouloir
Se coucher habillée : — Eh ! quoi, dit-il, Manette !
Comment ! n'osez-vous donc compter
Sur la promesse que j'ai faite?
Me croyez-vous homme à vous insulter?

Manette, à ce discours, un peu moins inquiette,
Sous le rideau se tient modestement,

De ses habits se dépouille en cachette,
Et dans le lit enfin se coule doucement.

A son serment encor fidèle,
Sans lui dire un seul mot, Boivin
Souffle la lumiere ; et soudain,
Sans lui parler, se couche à côté d'elle.
Il s'y tient paisible un moment ;
Puis vers elle il étend une jambe distraite :
Manette se recule ; il y revient ; Manette
L'égratigne légérement.
Alors d un air un peu plus leste
Il la chatouille ; on le lui rend...
Par vengeance ; et de geste en geste,
Ce mari supposé devient complettement
Un vrai mari. Lorsque le drôle
De point en point en eut rempli le rôle,
Manette la premiere enfin
Rompt le silence, et lui dit : — Ah ! Boivin !
Est ce donc là ce qu'à ma mere
Tu viens de jurer devant moi !
Auroit-on cru cela de toi !

J'ai

J'ai bien voulu vous laisser faire,
Pour voir si jusqu'au bout vous pousseriez l'affaire.
Mais je sais à quoi m'en tenir,
Je sais combien votre parole est sûre;
Ceci me sera, je vous jure,
Une leçon pour l'avenir.

—Pourquoi donc me faire querelle,
Dit-il ? qu'ai-je promis ? Si je m'en souviens bien,
C'est de ne vous rien dire. Eh bien !
Qu'ai-je dit ? c'est à vous, ici, que j'en appelle.
Et maintenant, qui me fait violer
Mon serment ? j'y serois fidèle,
Si vous ne m'aviez fait parler.

Il dit; et soudain recommence
Tout-à-la-fois le geste et le silence;
Puis il s'endort. Manette le matin,
Ayant fort goûté l'éloquence
Et le jeu muet de Boivin,
Par intérêt ou par reconnoissance
Lui dit bon jour. Lubin de s'éveiller:
Mais par malheur il fallut s'habiller;

Car avant que l'aurore eut commencé de naître,
On vit tout-à-coup reparoître
La mere, qui revint leur apporter exprès,
De la part de Batile, une couple d'œufs frais.
— Eh bien, lui dit-elle, Manette,
De notre ami Boivin, parle, es-tu satisfaite?
— Oui, ma mere, parfaitement;
Il s'est conduit en homme sage
Et de parole assurément.
— Dieu le lui rende! allons, courage!
Il est tems de partir; il se fait déja tard. —
On entre chez Batile, on prend la dot, on part,
Et sain et sauf on arrive au village.
Là, Manette et sa mere enfin
Rendirent grace au bon Boivin,
Qui volontiers eût refait le voyage;
L'époux, à qui l'on ne dit rien,
A l'aspect de la dot, leur fit très bon visage.
On fut joyeux, et tout alloit fort bien,
Lorsqu'un fâcheux hasard vint troubler le ménage.

Quatre ou cinq mois après, Alain

(C'étoit le jour de l'an) voulut un beau matin
Au maître de sa ferme aller offrir une oie.
Son présent à la main, il arrive avec joie;
Mais pour un tems le maître a quitté sa maison.
Embarrassé de son oie inutile,
Il lui vint dans l'esprit de l'offrir à Batile,
Dont il savoit la demeure et le nom.
En l'abordant, ayant fait à la dame
Un beau salut: — Je viens ici
Pour vous offrir le présent que voici,
Dit-il; c'est de la part de Manette, ma femme.

Batile ouvre de très grands yeux
Sur l'orateur, l'observe, le mesure;
Et ne revoyant point dans ses traits la figure
De ce Boivin, qu'elle a trouvé bien mieux:
— Mon cher ami, prenez bien garde;
Ne vous trompez-vous pas, lui dit-elle? est-ce moi
Que ce présent, que ce discours regarde?
— Oui, vraiment. C'est bien vous qu'on appelle, je croi,
Dame Batile de Florence,
Qui de Manette avez formé l'enfance,

Et qui venez encor tout récemment
De la doter? — Oui, justement.
— Eh bien, Manette, c'est ma femme;
Et je suis son mari. — Qui? vous?
Non certes. — Je dis vrai, madame.
Quoi! je ne suis pas son époux?
Qui suis-je donc? c'est pourtant bien moi-même
Qui ce matin encore.... — O l'impudence extrême,
S'écria Batile en courroux!
Ici, Manette avec sa mere
A mené son époux; je le connois très bien;
Il est fait autrement que vous, je m'en souvien;
J'ai vu compter la dot par mon homme-d'affaire;
C'est moi-même qui les priai
De ne partir qu'au lever de l'aurore;
C'est moi qui dans leur lit encore
Ai mené ma Manette avec le marié.

Oh! pour le coup, ce mot, cette affreuse nouvelle,
Pour toujours du mari, surpris et consterné,
Faillit déranger la cervelle.
Après avoir longtems questionné,

Il jugea l'aventure assez et trop réelle ;
Et d'après les détails, il comprit à la fin
Que l'autre époux étoit Boivin.

Il s'en alla tout fumant de colere,
Ne pouvant digérer l'affront de cette nuit.
En arrivant il fit grand bruit,
Et fut près d'assommer Manette avec sa mere ;
Mais il se contenta pourtant de les chasser,
Ayant peur qu'en justice on ne prît mal l'affaire.
Bientôt même il pardonne ; il finit par se taire,
Et c'est par-là qu'il eût dû commencer.
Il se fait raconter l'histoire
Du mari voyageur ; on lui dit en effet
Ce qu'il avoit promis, non ce qu'il avoit fait ;
Il crut à leur récit, ou fit semblant d'y croire.
Oublier un malheur, vaut mieux que s'en fâcher.
Mais, quoique tard, Alain devenu sage,
N'exposa plus sa femme aux hasards du coucher :
Auroit-il eu cent fois une dot à toucher,
Il eût fait cent fois le voyage.

DE L'ÉVÊQUE

QUI BÉNIT SA MAITRESSE.

En France, dans certaine ville,
Dont je ne dirai pas le nom,
Vivoit certain prélat, d'un esprit doux, facile,
Ayant plus de dévotion
Au beau sexe qu'à l'évangile.
Chez lui femme jolie avoit toujours raison.
A sa guise en trouvoit-il une !
Pucelle ou non, ou blonde ou brune,
Il savoit l'aborder; et rarement aussi
Se retiroit sans avoir réussi.

Pour obtenir réussite complette
Dans tous ses projets amoureux,
Il avoit la bonne recette;
Il donnoit, prodiguoit en amant généreux.

Oui, tel est le secret des Belles;
Par des présens leurs cœurs sont attendris;
D'autres le penseront, moi, tout haut je le dis,
Qui ne leur donne rien, ne recevra rien d'elles.

Certain curé du même endroit
Auroit pris volontiers son prélat pour modèle;
Mais, par état, vivant plus à l'étroit,
Jolie et jeune Jouvencelle
Lui suffisoit. Auberée est son nom;
Tout à-la-fois et servante et maîtresse,
Elle meubloit son lit et soignoit sa maison.
Mais les paroissiens en murmuroient sans cesse,
Et si haut, qu'enfin monseigneur,
Très indulgent au fond du cœur
Pour des délits de cette espèce,
Crut devoir mander le pasteur.

L'Évêque à sa campagne étoit lors en retraite;
Il alloit y passer tous ses jours de loisir,
Parce que là du moins il trouvoit le plaisir
Libre du joug de l'étiquette.

En traitant le curé de prêtre libertin,
Il le condamne à renvoyer sa mie,
Ou, si de la garder il conserve l'envie,
A ne jamais boire du vin.
L'alternative étoit cruelle;
Mais le curé, contraint de choisir en ce jour,
Aima mieux à Bacchus devenir infidèle,
Que d'être parjure à l'amour.

Au retour, il fait confidence
Et de son avanie et de sa pénitence.
— Oui, dit sa mie! en vérité
Sa grandeur est aussi trop bonne!
Il vous défend le vin, et moi, je vous l'ordonne;
Pas plus tard que ce soir, je veux qu'à sa santé,
Nous en buvions, et soyez sûr d'avance
Que vous allez, par sa défense,
Boire avec plus de volupté.

Le curé garda donc et son vin et sa mie,
Croyant que jamais, sans danger,
Quiconque a pris un régime de vie,

Ne se hasarde à le changer.

L'évêque ayant encor mandé le réfractaire,
Lui demande quel est le mets
Qu'à tous les autres il préfere.
– Sire, c'est l'oie. – Eh bien, dit-il d'un ton sévere,
Je vous défends l'oie à jamais.

— Je l'ai juré, chere Auberée,
Dit le curé de retour. — Vous?
Et moi, d'une parole imprudemment jurée,
Je vous releve et vous absous.
J'ai là-bas, dans la cour, poursuit la ménagere,
Une oie et ses deux sœurs. Je n'aurai pas en vain
Jusqu'à ce jour, fait mon affaire.
De les engraisser de ma main.
J'en veux manger une demain;
Et ce ne sera pas, j'espere,
Sans vous. —Soit fait comme il est dit. —
Le lendemain une oie est cuite
Et mangée avec appétit;
Après, une seconde, une troisieme ensuite.

Mais l'évêque est encore instruit
De ce désordre. En conséquence,
Au pécheur endurci, nouvelle pénitence;
Poür troubler au moins ses ébats,
On lui fait expresse défense
De coucher sur des matelats.

Le curé lui répond faisant la chate-mite:
—Cette vie est le fait d'un reclus, d'un hermite;
Mais si vous m'en faites la loi,
Pour expier mes torts, si cela peut suffire,
Je m'y soumets, et vous donne ma foi,
Que pour cette fois-ci, beau sire,
Vous n'aurez plus à vous plaindre de moi.

Auberée, à cette nouvelle,
Au courroux se laisse emporter:
—Quoi! ce ribaud, s'écria-t-elle,
Jusqu'à la mort veut nous persécuter?
Il veut donc être le seul prêtre
Qui des plaisirs d'amour doive user à son gré!
Non, il n'en sera rien; et je lui prouverai

Que sur ce point la nature a fait naître
Avec mêmes moyens l'évêque et le curé.

Notre couple, à ces mots, toujours d'intelligence,
Rentre au lit sans y rien changer;
Et sans faire la pénitence,
Ils jurent bien de s'en venger.

L'évêque retourne à la ville.
Là, son cœur à l'amour toujours prompt à s'ouvrir,
Forma de nouveaux vœux, eut un succès facile;
Il avoit dans ses mains le talent d'attendrir;
Et c'étoit même chose à ce galant habile,
Que desirer et conquérir.
Mais soit fierté, soit pudeur, la donzelle
Ne voulut point aller au lit épiscopal.
La nuit donc, déguisé, presqu'en habit de bal,
Sans suite, sans valets, il courut voir sa Belle.

Or la dame logeoit à côté du curé;
Ils se voyoient souvent. Une femme a beau faire;
Un pareil secret ne peut guere

Demeurer longtems ignoré.
Il sut que chaque nuit, quelqu'un chez sa voisine
Venoit en rendez-vous; il se mit à l'affut,
Et dès le soir même il connut
Le héros comme l'héroïne.

L'occasion étoit belle à saisir.
Le curé tout joyeux va trouver la fillette :
— Ma douce sœur, je sais que suivant son desir,
Notre évêque, chez vous, chaque nuit en cachette,
Va porter de l'argent, et chercher du plaisir.
A Dieu ne plaise au moins que ma bouche indiscrète
Blame aucun de vous deux; on ne peut mieux choisir;
Il est riche et puissant, vous, jolie et bien faite.
Mais parce qu'il sait, entre nous,
Que je m'amuse, avec mon Auberée,
A faire quelquefois ce qu'il fait avec vous,
Il le trouve mauvais, gronde, et dans son courroux,
Veut faire de ma mie une veuve éplorée.
Ah! vous pouvez, ma douce sœur,
Me faire un grand plaisir : laissez-moi, toute Belle,
Me cacher dans votre ruelle,

Avant l'heure où vient monseigneur.
Le reste me regarde, et j'en fais mon affaire.

Elle y consent; l'évêque arrive à l'ordinaire,
Et veut se coucher à l'instant.
La Belle entre au lit la premiere;
Le prélat croit en faire autant;
Soudain elle l'arrête; elle veut qu'il lui donne
Sa bénédiction avant d'entrer au lit.
A ce discours dont il s'étonne,
Il croit qu'elle veut rire, et lui-même il en rit.
— Je ne plaisante pas, dit-elle;
Bénédiction solemnelle.

Voyant bien qu'il faudra bénir,
Qu'il voudroit en vain s'en défendre,
Il dit son *oremus*. Au moment de finir,
Certaine voix se fait entendre,
Et crie, *amen*. Très étonné, je crois,
L'évêque demanda quelle étoit cette voix.
— Sire, dit le curé qu'il voit soudain paroître
C'est la voix d'un malheureux prêtre,

Que pour son Auberée, hélas !
Vous voulez réduire au trépas.
Un lit sans matelats fait faire triste mine;
Ne pouvant dormir, je venois
Voir donner le baiser de paix
Et les ordres à ma voisine.

Pris sur le fait, l'évêque ne peut pas
Le payer en même monnoie ;
Il rit : — Eh bien, vas en paix, vas,
Dors auprès de ta mie et sur deux matelats;
Bois du vin, et mange de l'oie ;
Mais pars vîte : indulgens tous deux pour nos desirs,
Si je ne trouble plus ta joie,
Ne retarde pas mes plaisirs.

DES MALADES

GUÉRIS MALGRÉ EUX.

En province, un saint renommé,
Pour aller enrichir une église nouvelle,
Voyageoit à pas lents, en pompe solemnelle,
Dans sa niche bien enfermé.
On eût pu le suivre à la trace
Des miracles divers qu'il alloit opérant;
Le malade, gaillard, devant lui va courant;
L'aveugle le conduit, le muet lui rend grace.
Deux malheureux estropiés,
Et qui gagnoient leur vie à l'être,
Par ses miracles effrayés,
Devant lui craignoient de paroître.
Mais ils fuyoient en vain, tremblans et consternés;
La vertu curative, élancée à leur suite,
Atteignit les fuyards; et trompés dans leur fuite,
Ils furent à-la-fois guéris et ruinés.

LE CONSOLATEUR.

Un écuyer, pauvre, mais beau, bien fait,
Vient un soir à Soissons, dans une hôtellerie,
Et, malgré sa bourse amaigrie,
Demande un bon souper, du vin pour un gourmet,
Parle des habitans, et demande quelle est
De leurs femmes la plus jolie.
On lui nomma tout d'une voix,
Madame Marge, en attraits bien pourvue,
Ayant tel âge au plus, logée en telle rue,
Aimant peu son époux absent depuis un mois.

Le lendemain, l'aurore à peine vient de naître,
Qu'il va, poursuivant son projet,
Se placer sur un banc, dans la rue où logeoit
Madame Marge, et devant sa fenêtre.
En se levant, Marie (on nommoit de ce nom
La domestique de la Belle)

Voit l'écuyer assis, et comme en sentinelle ;
Elle allume du feu, distraite avec raison,
Fait son ménage enfin de la cave au donjon ;
Et son œil qui passe et repasse
Le retrouve à la même place,
Les yeux fixés sur la maison.

Levée à son tour, la maîtresse
Le voit aussi. Cédant au desir qui la presse,
Elle veut que Marie aille savoir quel est
Ce beau jeune homme, qui chez elle
Jette un œil que rien ne distrait.

Marie, en agente fidelle,
Vîte, à lui-même sans façon,
Va demander son état et son nom.
— Je suis, dit-il, ma toute Belle,
Des veuves le consolateur,
Et c'est ainsi que l'on m'appelle.

Ce singulier état, qui suppose un bon cœur,
Cause à madame Marge une surprise extrême ;

Pour s'en éclaircir, elle-même
Vient parler au beau voyageur.
Il fait même réponse ; il vante
Son talent, peut-être inoui,
Qui n'a laissé jusqu'aujourd'hui
Pas une dame mécontente.

Ce peu de mots intéresse pour lui :
La curiosité de la dame en augmente :
— Par jour, demande-t-on, combien donc prenez-vous?
— J'ai, répond-il, toute ma vie,
Pris fort peu de veuve jolie,
Et je ne vous prendrai pour un jour que vingt sous.

Ce prix ayant paru raisonnable à la Belle,
Elle le fait entrer, commande vîte un bain ;
Mais la fille voyant dans cet ordre soudain
Des consolations qui n'étoient pas pour elle,
Refuse d'obéir. Aussi-tôt le galant
Fait signe à la dame, et la prie
De le laisser seul un instant
Avec l'indocile Marie.

Seule demeurée avec lui,
Elle s'enquiert, la désolée,
Si fille ne pouvoit, quand elle a de l'ennui,
Par lui, comme une veuve, être aussi consolée!
A ses besoins il veut bien se prêter;
Mais comme elle étoit moins jolie,
Au prix il fallut ajouter.
La maîtresse revient. La servante adoucie
Chauffe le bain sans murmurer;
Et puis de consoler la très dolente amie;
Mais comme au bain ils viennent de rentrer,
La dame tout-à-coup entend frapper en maître;
C'est son époux; la Belle qui voudroit
Voir l'écuyer s'enfuir, fût-ce par la fenêtre,
Veut le cacher au moins; il refuse tout net;
Il reste dans le bain sans trouble et sans mystere.
L'époux en arrivant apperçoit l'écuyer,
Et lui trouvant un air très casanier,
Lui demande ce qu'il vient faire.
L'autre lui raconta, sans se faire prier,
Le marché fait et le prix du salaire.
Le drôle néanmoins, pour rassurer l'époux,

Convient d'un air bien naïf, bien sincere,
Qu'il n'a pas gagné ses vingt sous;
Mais comme il est, dit-il, dans toutes ses affaires,
De ses devoirs et de son tems jaloux,
Il veut au même instant gagner ses honoraires.

L'époux, à ce discours, s'estime trop heureux
D'arriver à l'heure précise
Pour éviter un sort malencontreux;
Bien vîte il renvoya l'écuyer valeureux,
En doublant la somme promise.

C'étoit-là du galant l'espoir et le desir.
Chez son hôte il revint, joyeux au fond de l'ame,
D'avoir si bien employé son loisir,
Et d'avoir au mari fait payer le plaisir
Qu'il avoit pris avec sa femme.

DU CURÉ

QUI EUT UNE MERE MALGRÉ LUI.

Un curé qui tenoit encore à son printems
Logeoit chez lui sa vieille mere,
Et mie accorte, ayant quinze ou seize ans.
Comme elles lui rendoient services différens,
Il les traitoit aussi de diverse maniere.
Quand la jeune, en bijoux, parure et bonne chere,
Avoit un superflu dont jasoient bien des gens,
La vieille, dans un coin, manquoit du nécessaire.
Elle avoit de quoi se nourrir;
Mais le moindre régal; la moindre fantaisie,
On lui refusoit tout: Dieu sait la jalousie!
Langues d'aller, cœurs de s'aigrir.
La vieille étoit tracassiere, hargneuse;
De son côté, le curé mécontent,
Lui reprochoit sa langue venimeuse;

Tant qu'enfin il lui dit de sortir à l'instant.

La vieille courut en furie
Dénoncer à l'évêque un fils dénaturé,
Qui, d'un fol amour enivré,
L'a chassée avec barbarie,
Pour une... elle trancha le mot,
Tant étoit vive sa colere.
L'evêque lui promit tout haut,
Lui jura justice exemplaire.

A quelques jours de-là ses plaids alloient s'ouvrir;
Il manda le curé. Sa mere
Ne se fit point prier pour y courir;
Sur plus de cent cliens elle y fut la premiere.
Elle s'approche, et le prélat lui dit
Que son fils est mandé, qu'on lui fera justice;
Et qu'il sera ce jour même interdit
Et privé de son bénéfice.

La vieille alors, soit qu'elle eût mal compris
Ce qu'on venoit de dire et ce qu'on vouloit faire,

Éprouva des remords d'avoir, par sa colere,
Causé la perte de son fils.
Par une retraite subite
Si cette affaire eût pu finir,
Elle auroit soudain pris la fuite;
Mais il étoit trop tard; son fils alloit venir;
Et le prélat, sûr de son inconduite,
N'eût pas manqué de le punir.

Son amour maternel lui suggere une ruse;
Elle sait que ce fils ingrat,
Qu'avec raison son cœur accuse,
N'est point connu de son prélat.
Arrive un chapelain, gros et gras personnage,
Au teint de roses et de lys,
Ventre arrondi, menton à triple étage:
— Sire, dit-elle, ah! sire, c'est mon fils—.
L'évêque, d'un ton fort sévere,
L'appelle; et le nommant ingrat envers sa mere,
Lui demande si c'est aux sales voluptés
Qu'il destine en secret les biens peu mérités
Dont Dieu l'a fait dépositaire.

Le chapelain répond que pareils attentats
Lui sont prêtés par l'imposture ;
Qu'on ne l'a jamais mis au rang des fils ingrats ;
Que par malheur sa mere est dans la sépulture,
Et que pour cette femme, il ne la connoît pas.
— Comment, interrompit le prélat en colere !
Ce délit ajoute au premier.
Après avoir insulté votre mere,
Il ne vous manquoit plus que de la renier !
Et devant moi ! sortez de ma présence ;
De toutes fonctions vous êtes interdit.

Foudroyé par cette sentence,
Le chapelain tout éperdu,
Demande grace, et jure obéissance
Sur tout ce qui peut plaire à sa grandeur. — Eh bien,
Je veux de tous vos torts perdre la souvenance ;
Mais à condition que sans répliquer rien,
Vous allez vîte en ma présence,
Reprendre votre mere en fils tendre et soumis ;
Que vous l'habillerez toujours avec décence :
Songez-y bien ; car, je vous le prédis,

Je punirai la moindre négligence.

Le prêtre ne réplique pas ;
A mauvais jeu joignant fort sote mine,
Il remonte à cheval, prend la vieille en ses bras,
Et tristement vers son gîte chemine.

A quelques cents pas du palais,
Notre voyageur sur la route,
Trouva le fils qu'il connoissoit sans doute :
—Vous allez, lui dit-il, aux plaids ?
Dieu vous y donne, mon cher frere,
Aussi bonne chance qu'à moi !
Mandé d'hier, j'arrive en demandant pourquoi ;
C'est pour me donner une mere.
On m'ordonne, sans m'écouter,
De nourrir et de bien traiter
Cette vieille pensionnaire.

Le fils rit d'autant plus de son rare accident,
Que sa mere, aussi-tôt qu'elle le vit paroître,
Lui fit signe en le regardant,

De ne pas se trahir en la faisant connoître.
—Oh! oh! répond-il, mon cher maître!
Quand vous arrivez des premiers,
Si monseigneur vous gratifie
D'une mere, il va, je parie,
M'en donner deux, à moi qui m'y rends des derniers.
Mais, confrere, écoutez: Si, par bonne fortune,
Vous rencontriez quelqu'un d'humeur
De vous débarrasser d'une mere importune,
Que lui donneriez-vous! — Beaucoup, et de bon cœur
Vingt livres. —Par année? -Oui. -Touchez là, beau frere.
Je suis votre homme —. Il voyoit bien qu'un jour
Il faudroit, malgré lui, la reprendre. A son tour
L'autre consent, et lui paie une année;
Tant le marché plaisoit au chapelain;
Et pour ne pas laisser l'avenir incertain,
Par lui caution fut donnée.
La paix vint du curé visiter le logis,
Paix douce, mais point exemplaire:
Car il ne se montra bon fils,
Que lors qu'il put sans frais avoir soin de sa mere.

LE SENTIER BATTU.

Rire aux dépens d'autrui, c'est toujours tems perdu,
Et souvent le rieur paie encor le dommage!
Chien hargneux est souvent mordu;
C'est un proverbe aussi vieux qu'il est sage.
Craignons toujours l'amour-propre blessé
Du stilet de la raillerie;
C'est un trait dangereux, qui souvent repoussé,
Va retomber avec furie
Sur celui qui l'avoit lancé.

Un fablier très vieux cite un trait, qu'il nous donne
Comme un fait bien réel, qui jadis s'est passé
Auprès d'Athie et de Péronne.

Venus pour un tournois, dames et chevaliers
Y portoient un desir extrême;
Les unes venoient voir moissonner des lauriers,

Les autres en cueillir eux-même.

Avant le jour marqué, dans des cercles nombreux,
On s'amusoit à divers jeux.
Un soir, un chevalier des rives de la Seine
Proposa comme un jeu charmant
De jouer *au roi qui ne ment.*
On accepta; mais galamment
Au lieu d'un roi, l'on voulut une reine;
Et celle qu'on choisit, sembloit par le destin
Appellée à remplir ce rôle d'importance;
Elle avoit une vive et facile éloquence,
Un esprit saillant et malin.

Elle vient adresser les questions d'usage
A tous ses sujets tour-à-tour.
Or sachez que le personnage
Qui proposa le jeu, pour elle épris d'amour,
Avoit déja voulu l'avoir en mariage;
Mais à sa frêle mine, en veuve experte et sage,
Elle l'avoit exclu jusqu'à ce jour.
Il n'avoit en effet, ni taille, ni visage

Propres à rassurer sur la paix du ménage.

Mauvais coq, vous n'en doutez pas,

A bonne poule doit déplaire :

Or qui dit poule, en pareil cas,

Dit femme. A tous égards, fussiez-vous fait pour plaire,

Si sur ce point, songez-y bien,

Femme de vous n'espere guere,

D'elle-même n'attendez rien.

Mais revenons à notre reine.

Quand vient le tour du cavalier,

Elle met bas la morgue souveraine,

Fait un éclat de rire, et lui dit : — Chevalier,

Avez-vous eu jamais un enfant? — Il s'étonne,

Demeure un peu déconcerté :

Mais à ces reines-là, dit-on, l'usage ordonne

Qu'on réponde la vérité.

Il répond donc avec un air timide

Qu'il croit que non, que rien n'a révélé.....

— Je pense comme vous, dit la dame perfide,

Car, à voir la tige du blé,

On sent bien qu'en effet l'épi doit être vide.

Après ces mots, vers un autre joueur
Froidement la Belle s'avance ;
Un long éclat de rire appelle la rougeur
Sur le front de l'amant, et laisse dans son cœur
Le desir d'en tirer vengeance.

La loi du jeu veut qu'au retour
De sa curieuse tournée,
A chacun des joueurs, la reine aille à son tour,
Pour être aussi questionnée.
Vers le galant la voilà retournée.
Le long d'un cou voluptueux,
Elle laissoit flotter à l'aventure
Les boucles de ses beaux cheveux :
Le chevalier d'abord, d'un ton respectueux,
La loua sur sa chevelure :
Mais l'autre, ajouta-t-il avec un ris malin ? —
Cette apostrophe-là trouble à son tour la Belle ;
Mais obligée aussi de répondre soudain :
— Il n'en est point d'autre, dit-elle.
— Madame, à cet aveu je m'étois attendu,
Dit-il, et je le crois sincere ;

Dans un sentier aussi battu
L'herbe en effet ne pousse guere.

Le chevalier, par ce seul mot,
Fit tourner la chance aussi-tôt.
Il punit la belle railleuse
Avec un peu de cruauté :
On rit tout haut de la rieuse,
Qui finit là, triste et honteuse,
Par abdiquer sa royauté.

LE DERNIER MOT DU MOINE.

Le diable un jour cherchant aubaine,
S'étoit voilé d'une figure humaine.
(Souvent ainsi, dit-on, il se fait encor voir.)
Par ruse ayant mené sur le bord d'un abîme,
Un soldat, un vieux chantre, avec frere Hermotime:
— Pour racheter vos jours qui sont en mon pouvoir,
Dit il, résolvez-vous à commettre ce soir
L'un de ces trois péchés, l'ivresse, ou l'homicide,
Ou l'adultere, allons, que chacun se décide.

Pour l'ivresse, en ce cas, je suis déterminé,
Dit le chantre; le militaire
A l'homicide est résigné;
Moi, dit le moine alors, je suis pour l'adultere.

LA SOURIS.

On avoit sottement promis en mariage
A maligne femelle un garçon très borné,
Villageois comme elle, mais né
A quatre mille au moins de son village.
Pour l'âge et pour le bien, l'époux lui convenoit,
Mais comme elle n'attendoit gueres
D'agréables leçons d'un mari si benet,
D'avance ailleurs elle en prenoit;
Et ces leçons préliminaires
C'est le curé qui les donnoit.

On vient lui dire enfin qu'elle s'apprête
Pour l'hyménée; elle y consent,
Espérant, si le sort lui donne un mari bête,
Le rendre au moins obéissant.
Le curé, bien fâché de perdre ainsi sa mie,
Lui demande bien tendrement

De la premiere nuit au moins une partie.
— Soit, dit-elle. — Or voici comment
La Belle sut tenir à son amant
Une parole si hardie.

Lorsque des droits d'hymen l'époux voulut user,
Elle arrête là l'imbécile,
Le prie humblement d'excuser;
Qu'elle sait ses devoirs, et qu'en femme docile,
Elle n'a rien à refuser;
Mais elle a, par étourderie,
Laissé, dit-elle, à la maison
La réponse à sa question,
Ce qu'il faut à l'hymen en cette occasion,
Ce qu'enfin jamais on n'oublie.

J'ai dit que le mari n'est rien moins que malin.
La rusée a pensé qu'il aura la bêtise
D'aller chercher bien loin ce qu'il a sous sa main.
Il n'y manque pas, et soudain
Par le curé sa place est prise.

Rendu dans le village, il court, frappe à l'instant

Pour réveiller sa belle-mere,
Demandant ce qu'hier son épouse en partant,
Avoit laissé par mégarde, ajoutant
Qu'il le lui faut, qu'il en a bien affaire.
Celle-ci n'entend pas d'abord ce qu'il lui faut;
Puis soupçonnant, en mere de famille,
Ou quelqu'intrigue de sa fille,
Ou quelque tour qu'on joue à ce nigaud,
Dans une souriciere elle va vîte prendre
Une souris,
Dans du linge elle l'empaquete,
La met dans un panier couvert d'une serviete,
Et remet tout ensemble au plus fou des maris.

Il part, au comble de la joie,
Ne songeant plus, durant tout le chemin,
Qu'au trésor qu'il tient sous sa main;
Mais bientôt son cœur est en proie
Aux desirs curieux; il brûle de savoir
Comme il est fait; en un mot il veut voir.

Il pose alors son panier, le découvre,

Et du paquet, qu'en tressaillant il ouvre,
    La souris sort, et fuit soudain
    Sans dire adieu. C'est bien en vain
Qu'il court après, c'est en vain qu'il l'appelle,
    En lui criant, *petit*, *petit* !
Il revient seul : Dieu sait s'il est contrit
    De cette aventure cruelle !
    Accablé d'un malheur si grand,
L'infortuné rentre enfin chez sa femme,
    L'œil en pleurs, geignant, soupirant :
- Qu'avez-vous ? - Ce que j'ai, dit-il ! la mort dans l'ame.
    Je l'ai perdu. — Quoi ! c'est cela,
Répond la bonne piece ! appaisez-vous bien vîte.
Effarouché sans doute, il avoit pris la fuite ;
    Je connois les frayeurs qu'il a ;
Mais prenant les devans, avant vous-même au gîte
    Il vient de rentrer ; le voilà.

L'HEUREUX SONGE.

Une veuve Gênoise, et de noble famille,
Avoit fille jeune et gentille.
Elle vouloit pour gendre un noble cavalier,
Bon, riche, beau, parfait. Voilà, certe, une fille
Très difficile à marier.

Des concurrens grande fut l'affluence.
Amours jeunes et vieux assiégeoient la maison;
Mais tout en calculant richesse, esprit, naissance,
Tandis que la mere balance,
La fille, (Isabelle est son nom),
S'est décidée. Elle avoit le cœur tendre,
Et ces cœurs-là, comme vous savez bien,
Choisissent moins qu'ils ne se laissent prendre.

L'amant qu'elle écouta se nommoit Alexandre.
Ce jeune homme avoit tout et rien,

C'est-à-dire, le cœur, l'esprit, sans la richesse;
Même plusieurs suspectoient sa noblesse.
Isabelle, sans le vouloir,
Le vit un jour; il demeuroit en face;
Elle l'aima sans s'en appercevoir;
Et depuis elle étoit sans cesse à sa terrasse,
Pour être vue, autant que pour le voir.
L'amour qu'on gêne a le droit, d'ordinaire,
D'abréger le préliminaire.
On fit parler les yeux; après les billets-doux;
Vinrent bientôt les rendez-vous.
Vers la terrasse on dirigeoit l'échelle,
Quand Phébé sous la nue éteignoit son flambeau;
Alexandre, en un mot, fit tant près de la Belle,
Qu'il lui fit accepter l'anneau;
En Italie on sait qu'il est de mode,
Qu'un anneau sans témoin forme les plus saints nœuds;
Usage aux amans fort commode,
Mais qu'aussi les parens trouvent fort scandaleux.

Sa mere cependant (c'est Monna qu'on l'appelle)
A fait un choix, en parle à sa fille Isabelle;

Mais pour toute réponse, on lui montra l'anneau.
Dieu sait, à cet affront nouveau,
Quel fut le courroux de la mere !
Et c'étoit peu que la colere :
La vengeance suivit; car, plus prompt que le vent,
Un char mena sur l'heure Isabelle au couvent.

Peignez vous ses chagrins, sa sombre inquiétude,
Son désespoir. Cet austere séjour,
Qui, pour l'indifférence, est une solitude,
Se change en prison pour l'amour.
Bientôt la renommée en seme la nouvelle.
L'amant, au pied du mur qui renferme la Belle,
Vient s'asseoir vainement ou roder tout autour;
Ses soupirs douloureux, égarés nuit et jour,
Sans être recueillis, sont envoyés vers elle;
Et les pleurs qu'à ses yeux arrache un tendre amour,
Ne coulent plus dans le sein d'Isabelle.
Il s'efforce en vain d'attendrir
Ceux à qui du couvent les portes vont s'ouvrir;
Chaque valet répond à sa voix lamentable
Par le silence et le courroux,

Et n'est pas moins inexorable
Que les grilles et les verroux.

Isabelle à la fin voyant que sa priere
Ne gagnoit rien sur le cœur de sa mere,
Ose invoquer la ruse en faveur de l'amour.
Elle affecta de jour en jour
Près de l'abbesse un air tranquille;
Elle montroit un maintien plus sensé,
Un regret amer du passé,
Et le desir d'être docile.
L'abbesse alors ayant jugé
Par ses leçons ce jeune cœur changé,
A sa mere aussi-tôt en écrit la nouvelle.
La mere par degrés oublia son courroux;
Et quand il fut tems, Isabelle
La supplia d'un air modeste et doux,
De lui laisser passer quelques jours auprès d'elle.
Elle l'obtint. Pour elle on avoit préparé
Un lit, près de la chambre où reposoit sa mere.
Or, une nuit, tremblante et d'un air effaré,
Auprès d'elle à grand bruit elle court sans lumiere:

— Ma mere! ô ciel! je n'en peux plus! hélas! ... —
Monna s'éveille : - Eh bien! qu'as-tu donc? - Ciel! un songe...
Je tremble encore. - Un songe! eh quoi! ne sais-tu pas
Le proverbe qui dit que tout songe est mensonge?
— Oh! celui que je viens d'avoir
Est un songe, maman, d'une nouvelle espece.
Si vous saviez tout ce qu'il m'a fait voir!
Vous-même, ainsi que moi, cela vous intéresse.
— Ton songe m'intéresse aussi?
Appellons le bon pere Hylaire.
— Eh! mon Dieu! je voudrois déja qu'il fût ici!

Charmé d'offrir son ministere,
Le moine accourt, homme savant, pieux,
Mais peu malin. Monna lui dit: — Mon pere,
C'est pour un songe étrange, curieux;
Nous espérons de vous la clef de ce mystere.
Le moine répondit: — Je crois
Que les rêves sont des mensonges;
Aux hommes pourtant quelquefois
Dieu parle par la voix des songes.

Après cela, sous un grave maintien,

S'étant assis près d'Isabelle,
Il la pria de raconter le sien
Très clairement. — Je le veux bien, dit-elle.
Hier m'étant couchée avec l'esprit chagrin,
Assez tard, contre mon usage,
Je n'ai pu m'endormir que tout près du matin.
J'ai cru voir, au milieu d'une grotte sauvage,
Un trône sans éclat s'élever devant moi;
Un vénérable hermite y siégeoit; son visage
Imprimoit le respect sans inspirer l'effroi.
Tout auprès étoient deux fontaines
Qui, libres des regles de l'art,
Creusant leur lit dans la roche au hasard,
Laissoient rouler leurs ondes incertaines.
Le rivage de l'une étoit couvert de lys,
Que l'aurore avoit enrichis
De diamans et de perles brillantes;
Le bord de l'autre étoit tristement nuancé
De violettes pâlissantes,
D'un teint rouge et presqu'effacé:
L'une, à pas léger bondissante,
Sur un sable d'argent rouloit

Son eau limpide et jaillissante;
Et l'autre pesamment traînoit
Son onde noire et croupissante.
Le vieillard se place soudain
Entre l'une et l'autre fontaine;
De la main droite, il lance au limpide bassin
Une pierre. Elle y plonge à peine,
Que j'en ai vu sortir un enfant qui brilloit
D'une blancheur éblouissante;
Sa chevelure en boucles badinoit,
Et sans orgueil son front se couronnoit
D'une auréole étincelante.
L'enfant s'est mis sur l'heure à chanter, à danser;
Je l'ai vu dans l'air s'élancer,
Comme s'il avoit eu des aîles,
Puis à mes yeux se perdre et s'effacer
Dans les régions immortelles

Le vieillard, de sa gauche, a fait voler soudain
Une autre pierre au noir bassin.
Il en sort aussi-tôt, un enfant lourd, noirâtre,
Et le corps tacheté d'une flamme olivâtre.

Comme il sembloit à tout moment
Secouer douloureusement
La flamme qui mordoit son corps et son visage,
Un abîme aussi-tôt s'ouvre sur son passage;
Et l'enfant noir, hurlant de douleur et de rage,
Dans ce gouffre infernal descend et s'engloutit.

Comme je regardois, interdite, étonnée,
Le vieillard s'approche, et me dit:
« Ce que tu viens de voir comprend ta destinée;
« Si tu sais m'obéir, je te promets le sort
« De cet enfant à la tête étoilée,
« Qui des flots de lait dont il sort,
« Vers le ciel a pris sa volée.
« A mes conseils si tu n'ajoutes foi,
« Semblable à l'enfant noir englouti dans l'abîme,
« Tu te verras plonger, misérable victime,
« Aux gouffres infernaux, et ta mere avec toi. »

La joie et le chagrin, la crainte et l'espérance,
Tour-à-tour agitoient mon sein.
Ordonnez, ai-je dit, ô messager divin;

Ordonnez, et comptez sur mon obéissance.
« Le Ciel, dit-il alors, par ma voix te prescrit
« D'épouser le jeune Alexandre;
« Par un gage sacré ton cœur s'est laissé prendre;
« Et le don de l'anneau dans le Ciel est ecrit.
« Au premier prêtre encore, il faut que ta famille
« Donne trois cents livres tournois,
« Afin qu'il s'en serve à son choix
« Pour doter une pauvre fille. »

Le bon moine suivit cette narration
Sans concevoir le moindre ombrage,
Ne pouvant soupçonner une fille à cet âge,
D'avoir imaginé pareille fiction;
Ainsi loin d'y voir un mensonge,
Il crut qu'en cette occasion,
Le Ciel avoit daigné s'expliquer par un songe.

Remarquez qu'Isabelle, avec assez d'esprit,
A combiné son rêve imaginaire;
Lorsque par la menace elle alarme sa mere,
A l'aspect du présent le moine s'attendrit,

Aussi rappellant la mémoire
Du songe qu'on vient de conter,
Le bon-homme en reprend l'histoire
Et se met à l'interpréter.
La fontaine de lait désignoit l'innocence ;
La source noire, le péché.
Le cœur de la mere est touché,
Vaincu par sa sainte éloquence;
Il eut les cent écus. Le prêtre en ce moment
D'une niece nubile élevoit la jeunesse ;
Concluons : Isabelle épousa son amant,
Et le moine dota sa niece.

L'OUVRAGE DU DIABLE.

Lorsqu'après avoir fait et la terre et les cieux,
Dieu fit Adam, l'auteur de notre race humaine,
Dans un Jardin délicieux
Il l'installa, comme dans son domaine.
Adam regne, il donne la loi
Dans le beau séjour qu'il habite;
Mais quand il est tout seul, je croî
Qu'un roi s'ennuie encor plus vîte;
Il s'ennuya donc plus qu'un roi.
Satan qui déja désespere
De voir pêcher Adam, s'il est seul en ce lieu,
S'avise d'une ruse. On ne devine guere
Avec qui veut ruser Satan; c'est avec Dieu.
Voilà (je parle avec franchise)
Ce que je ne puis concevoir;
Mais si mon fablier, dont la foi m'autorise,
Prétend qu'il en conçut et l'audace et l'espoir,

Il faut bien que je le redise.

Le diable donc un beau matin
Va trouver Dieu, le priant de lui dire
S'il a créé l'homme à dessein
De faire un malheureux qui dans son beau jardin,
Toujours tout seul bâille et soupire.

Dieu trouvant cet avis d'assez bon jugement,
Pour combler le bonheur de son plus cher ouvrage,
Lui fit une compagne, objet doux et charmant,
De graces et d'appas séduisant assemblage.
Mais par malheur, tous deux, encor mal assortis,
Quoique d'attraits divers dotés par la nature,
Avoient un corps fait pour un paradis,
Différens sur un point de leur race future.
—C'est ainsi, dit Satan, que Dieu les a donc faits!
Ce compte-là n'est pas le nôtre:
Ces idiots ne pécheront jamais.
Il faudroit donc les voir un jour aller en paix
De ce paradis droit à l'autre?

Il retourne vers Dieu: —Mais c'est de mal en pis,

Lui

Lui dit-il; oui, vos deux amis
Sont pour le coup à votre image.
Mais à quoi, s'il vous plaît, vont-ils donc s'amuser
Dans leur agreste domicile?
Que leur sert d'être beau? s'ils n'en savent user,
Cette beauté pour eux n'est qu'un luxe inutile.

Pour la seconde fois Dieu se repent enfin,
Et permet à l'esprit malin
De réparer à son gré le dommage.
Mais pour embarrasser et punir l'importun,
De ce couple imparfait s'il acheve l'ouvrage,
Dieu veut qu'il n'ôte rien à l'un,
Et qu'il n'ajoute rien à l'autre. Avec quel zèle
Satan remplit cette tâche nouvelle!
Or ce qu'il fit aux deux époux
A fait depuis les autres hommes;
Il les laissa tels que nous sommes;
Et leurs enfans ainsi naquirent jusqu'à nous.

Mais depuis ce tems-là, Satan n'a plus la peine
D'aller tenter l'espece humaine,

D'Eve les descendans semblent tous s'attacher
A se tenter l'un l'autre; et sans trop rechercher
Ce qui les meut et les inspire,
Ils ont par-tout ce qu'il faut pour pécher,
Et ce qu'il faut pour se séduire.

GRISÉLIDIS,

POËME.

AVERTISSEMENT.

Le sujet de Grisélidis est connu ; ce fabliau a été bien souvent traité ; il a passé dans plusieurs idiômes. La seule liste de ceux qui l'ont imité, chacun à sa manière, tient plus d'une page dans le recueil de M. *Legrand d'Aussy*.

Cette grande publicité m'avoit ôté l'envie de le joindre à mes autres imitations de ce genre. Mais quelques amis m'ayant observé, que dans un choix de fabliaux tel que je l'annonçois, on seroit surpris de ne pas trouver, peut-être le plus touchant, mais à coup sûr un de ceux dont la lecture attache davantage, j'ai cédé à leur opinion. A la vérité, l'intérêt même de

l'ouvrage m'avoit déja disposé à me laisser vaincre. En effet, cette pauvre Grisélidis si docile, si douce, et en même-tems si courageuse au milieu des plus cruelles épreuves, en indignant contre son époux, inspire un intérêt qui peut aller jusqu'aux larmes.

Perrault en a fait aussi une imitation en vers françois ; mais on m'a assuré que son style si lâche, si diffus, si incorrect, ne présentoit pas une rivalité bien formidable.

Déterminé à le traiter, l'étendue de ce conte m'a inspiré le desir d'en faire un petit poëme. Déja heureux dans une entreprise d'un genre presque semblable, si ce n'est pas une raison pour réussir dans celle-ci, c'est une excuse au moins pour m'être laissé tenter.

GRISELIDIS,

POËME

EN TROIS CHANTS.

CHANT PREMIER.

Grisélidis fut un rare modéle
Et de constance et de fidélité.
Je veux redire à la race nouvelle
Ses durs combats et sa docilité,
Quand son époux, qui par plus d'une Belle,
Avoit été plus d'une fois trahi,
Fit, pour savoir s'il étoit aimé d'elle,
Ce qu'il falloit pour en être haï.

Vous, qui voulez lire au cœur de vos femmes,
N'employez pas ce dangereux moyen,
Sages époux ; je ne dis rien aux dames ;
Leur instinct seul les conseillera bien :
Grisélidis ne pourra les séduire
Par son exemple, étrange au dernier point ;
Elles auront le courage de dire :
Admirons-la, mais ne l'imitons point.

La Lombardie enferme une contrée,
Riche autrefois ; Saluce étoit son nom ;
Dans tous les tems, cette terre titrée
Eut pour seigneurs des marquis de renom.
Le plus fameux, Gautier, dont la nature
Prit soin d'orner la taille et la figure,
Étoit cité chez la Beauté du jour ;
Souvent heureux, il devint téméraire,
Audacieux ; et l'on dit qu'en amour,
Un peu d'audace ajoute à l'art de plaire.
Mais à la fin l'aveugle liberté
Eut tant d'attraits pour son humeur légere,
Qu'elle devint sa seule déité :

A son avis, toujours la volupté
Prenoit la fuite à l'aspect d'un notaire.
« Oui, disoit-il, oui, l'hymen dans ses bras
« Glace le cœur par ses devoirs austeres;
« L'amour le fuit; il veut que ses soldats
« Sous ses drapeaux servent en volontaires;
« C'est à l'ennui de signer des contrats,
« Mais les plaisirs sont tous célibataires. »

Dans son projet le croyant affermi,
Tristes de voir sa couche solitaire,
Tous ses barons dont il étoit l'ami,
Et ses vassaux qui l'aimoient comme un pere,
Par ce discours, interprete du cœur,
Vinrent en corps haranguer leur seigneur :
« Sire marquis, si nous osons paroître
« A vos regards, et parler devant vous,
« C'est que l'amour qu'en nous vous fites naître,
« Nous enhardit; car vous nous voyez tous
« Heureux et fiers de vous avoir pour maître.
« Mais, las! le tems, qu'on voudroit retenir,
« Vole, et s'enfuit pour ne plus revenir;

« Vous le savez, et tout nous le rappelle,
« Que nous cherchons la vieillesse à grands pas,
« Que la vieillesse amene le trépas,
« Et que souvent il arrive avant elle.
« Donc, ô beau sire ; accordez à nos vœux
« De voir bientôt, par un hymen heureux,
« A votre lit douce mie enchaînée ;
« Et que le ciel dote cet hyménée
« D'un héritier, qui vous succede un jour
« Dans vos vertus, comme dans notre amour.
« Qu'ainsi nos fils, si le maître suprême
« Vous redemande à vos tristes sujets,
« Même après vous, par un autre vous-même,
« Puissent encore éprouver vos bienfaits. »

A ce discours, à cette confidence,
Sire Gautier s'attendrit à son tour :
« Amis, dit-il, j'avois juré d'avance
« De conserver, jusqu'à mon dernier jour,
« La liberté, qui plaît tant à l'amour,
« Et qui finit, lorsque l'hymen commence.
« D'ailleurs, amis, je ne le cele point,

« Certaine peur refroidit mon courage.
« Quand par l'hymen à pucelle on est joint,
« Et que d'enfans on peuple son ménage,
« Est-on le pere, ou l'est-on sans partage ?
« Mari de ville est toujours sur ce point
« Moins rassuré qu'un mari de village.
« Mais c'en est fait, je veux à vos desirs
« Sacrifier ma crainte et mes plaisirs ;
« Je prendrai femme. A ce nœud volontaire
« Je mets pourtant une condition :
« C'est qu'à leur gré, mon cœur et ma raison
« Dicteront seuls le choix que je dois faire.
« Jurez donc tous, qu'au jour où de mon nom
« J'aurai choisi, proclamé l'héritiere,
« Vous lui rendrez, qu'elle soit riche ou non,
« Dans la roture, ou de noble maison,
« Respect, honneur, obéissance entiere. »

Barons, vassaux, au comble de leurs vœux,
Jurent soudain. Content de leur promesse,
Gautier prit jour pour cet hymen heureux,
Et la nouvelle, en volant autour d'eux,

Dans tous les cœurs va porter l'allégresse.

Gautier voyoit, aux pieds de son château,
S'étendre et fuir un antique hameau,
De laboureurs asyle solitaire.
Janicola, bon vassal, tendre pere,
Que les destins ont vu, dans sa chaumiere,
Vieillir en paix auprès de son berceau,
Là, de sa vie obscure et sédentaire,
De jour en jour, voit pâlir le flambeau.
Devant sa porte, un ormeau de son âge,
Sans que jamais, en promenant sa faulx,
L'art du tondeur eut guidé ses rameaux,
Avoit en dôme arrondi son feuillage.

Ce bon vieillard, qu'accablent aujourd'hui
Ses maux, hélas! bien plus que la vieillesse,
Sent ses genoux laisser sans nul appui
Son corps pesant, que courbe la foiblesse.
Il vient s'asseoir, quand par des jours brûlans
La canicule atteste son passage,
Sous son ormeau qui, sur ses cheveux blancs,

Avec orgueil épaissit son ombrage.
Là, plus heureux, partageant quelquefois
Son pain durci, qu'il brise dans ses doigts,
A mille oiseaux que ces lieux ont vu naître,
Et qui sans crainte accourent à sa voix,
Il les invite à son repas champêtre;
Et lorsqu'ils ont banqueté sous ses yeux,
Il les voit tous, de branchage en branchage
Monter au faîte, et, convives joyeux,
Payer leur hôte avec leur doux ramage.

Mais, bon vieillard, contre tes durs travaux,
Nature, hélas! n'ayant pu te défendre,
Pour consoler et soulager tes maux,
Te laisse au moins la fille la plus tendre;
Présent chéri d'un vertueux amour
Qu'avoit encore augmenté l'hyménée,
Grisélidis charme la destinée
Du villageois qui lui donna le jour.
Fleur de beauté brille sur son visage;
Un cœur sensible, un esprit doux et sage
A ses appas prête un charme nouveau

Le jour, aux champs vigilante bergere,
Elle conduit, fait paître son troupeau;
Sa main, le soir, en rentrant au hameau,
Pêtrit le pain dont se nourrit son pere;
Et par ses soins, cet ange tutélaire,
Le fait sourire au bord de son tombeau.

De sa beauté, moins que de sa sagesse,
La renommée avertit son seigneur;
Allant un jour, intrépide chasseur,
Dans ses forêts exercer son adresse,
Il avoit vu ses charmes, sa candeur;
Et son regard qui peignoit la tendresse,
Sans le chercher, avoit surpis son cœur.

Arrive enfin le jour du mariage.
Sans dire un mot sur le dessein qu'il a,
De son château descendant au village,
Avec sa cour, le marquis s'en alla
Dans ses foyers trouver Janicola:
« O bon vieillard! de toi, de ta famille,
« Je sais pour moi, quel fut le tendre amour;

« Pour en avoir une preuve en ce jour,
« Je viens ici te demander ta fille
« En mariage ». A ces mots, confondu,
Le vieillard craint d'avoir mal entendu,
Tant ce discours a peu de vraisemblance;
Rompant enfin un modeste silence:
« Sire, ordonnez, dit-il; ma fille et moi
« Sommes à vous; vos vœux sont notre loi;
« A vous les droits, à nous l'obéissance. »

Avec un air honteux, embarrassé,
Comme peu faite à pareille visite,
Grisélidis, debout et l'œil baissé,
Rougit, se tait, et demeure interdite.
« Grisélidis, agréez pour époux
« Votre seigneur, dit le marquis; J'espere
« Vous obtenir après l'aveu d'un pere;
« Mais apprenez ce que j'attends de vous.
« Je veux pour femme avoir jeune pucelle,
« Qui, m'immolant ses goûts et ses desirs,
« A m'obéir, comme à m'être fidelle,
« Trouve toujours sa gloire et ses plaisirs;

« Je veux qu'elle ait, même pour mes caprices,
« Égards sans borne, et respect éternel;
« Si vous pouvez jurer ces sacrifices,
« Dès ce moment je vous mène à l'autel.
« — Sire, il faut bien que par l'obéissance,
« Mon cœur au moins réponde à vos bontés:
« Je jure ici par ma reconnoissance,
« Que dans mon cœur toutes vos volontés
« Sur mes desirs auront la préférence. »

« C'en est assez, dit le marquis ». Soudain
Pour la conduire il la prit par la main;
Puis en sortant: « Barons, voici ma femme,
« S'écria-t-il de la voix et du cœur;
« Si vous aimez encor votre seigneur,
« Aimez, vassaux, honorez votre dame. »

Après ces mots, qu'en chœur on applaudit,
De ses barons l'élite la conduit
A son palais en pompe triomphale.
Là, déposant ses rustiques habits,
Elle y reçoit la robe nuptiale,

Où brillent l'or, la soie et le rubis.

Pour la parer, quand d'une main fidelle
L'art s'est vingt fois autour d'elle exercé,
Il faut la voir, timide autant que belle,
Toute tremblante, en songeant au passé;
Elle rougit de sa splendeur nouvelle,
Comme on rougit de se voir éclipsé.
Et cependant vous croiriez voir en elle
De la surprise, et non de l'embarras;
Cette parure à ses jeunes appas
Semble étrangere, et pourtant naturelle.
On ne sauroit définir en ce jour
Quel nouveau charme embellit son visage;
Si ce n'est pas l'air brillant de la cour,
C'est encor moins l'air gauche du village;
De l'état vil enfin qu'elle a quitté,
Sa candeur seule est tout ce qui lui reste;
Une autre eût pu, sous son luxe emprunté,
Être bien humble, elle n'est que modeste.

Fin du Chant premier.

CHANT DEUXIEME.

Grisélidis a reçu le bouquet,
Présent d'amour, que l'hymen autorise;
En grande pompe ils marchent à l'église,
Et de la messe on se rend au banquet.
A tous les cœurs inspirant la tendresse,
Grisélidis voit par-tout l'allégresse
Naître autour d'elle, et se répandre au loin.
Hier, sans doute, elle espéroit à peine
De cette fête être l'obscur témoin;
Qui l'eût pensé, qu'elle en seroit la reine?

Aux villageois on fit servir après
Un grand festin; et le marquis ordonne
Que par honneur, ses barons en personne
Viennent sur table apporter chaque mets.
Grisélidis, dans ce nouvel hommage,
Sait reconnoître un soin doux et flatteur;

D'autres plaisirs ont amusé son cœur ;
Mais ce dernier le touche davantage.
Le villageois, dont la rusticité
Ne sait cacher ni feindre la tendresse,
De ses présens dont son cœur est flatté,
Vingt fois rend grace à sa dame et maîtresse.
Grisélidis avoit toujours été
Réduite, hélas! au simple nécessaire ;
Donner, pour elle est une volupté
Jusqu'à ce jour à son cœur étrangere.
Mais tant de grace assaisonne en effet
Ce que son cœur sait offrir sans étude,
Qu'en l'art heureux de répandre un bienfait,
Son coup d'essai ressemble à l'habitude.

Du villageois le bal s'ouvre soudain.
Grisélidis, non par aucun dédain,
A s'en priver soi-même se condamne ;
Pauvre la veille, et marquise en ce jour,
Elle ne sait comme on danse à la cour,
Et ne doit plus danser en paysanne.

Minuit enfin rappelle les desirs ;

Et le marquis invoque l'hyménée,
Qui vient donner le signal aux plaisirs.
O qu'à l'époux cette nuit fortunée
Livre à-la fois de graces et d'appas!
Piquans refus, voluptueux combats
D'une Beauté qui, vertueuse et tendre,
Aide au vainqueur, en voulant se défendre,
Qui vous repousse et vous serre en ses bras;
Cette pudeur, amante du mystere,
Qui par la crainte irrite le desir,
Qui semble nuire, et qui sert au plaisir;
Illusion rapide, involontaire,
Piége innocent que tend la volupté,
Par la coquette avec art imité,
Et que nature apprit à la bergere.

Par cet hymen, sujets, dame et seigneur,
Tout crut monter au faîte du bonheur.
Grisélidis est si belle, est si bonne,
Qu'elle a déja dans chaque courtisan
Un chevalier, un zélé partisan,
Et qui plus est, son sexe lui pardonne.

De sa beauté, Gautier enfin voulut
Que les talens devinssent la parure.
Elle y parvint sans efforts; il fallut,
Non corriger, mais guider la nature.
A peine instruite, elle peut à son tour
Vous enseigner ce qu'on lui fit connoître;
Devinant tout, l'écoliere du jour
Le lendemain est l'émule du maître.
De son époux pour payer les bienfaits,
N'ayant enfin que sa reconnoissance,
Voulant lui plaire au moins par ses succès,
Son zèle ajoute à son intelligence.
Bientôt s'y mêle un nouveau sentiment;
Dans son époux elle adore un amant.
Mais elle croit que rien ne la délivre
Du pur respect dont elle suit les loix;
Et de l'amour elle se plaît à suivre
Tous les devoirs, sans réclamer ses droits.
Toujours son œil mesure la distance
De sa cabanne à son brillant séjour;
Et loin d'oser se flatter que l'amour
Puisse acquitter tant de reconnoissance,

Chaque bienfait augmente, chaque jour,
Non son orgueil, mais son obéissance.
Dames, ce mot, étrange, j'en convien,
Doit étonner; mais j'avois dit d'avance
Que mon récit ne ressembloit à rien;
Et j'ai promis, fidèle historien,
La vérité, mais non la vraisemblance.

Des deux époux l'hymen comble les vœux;
Grisélidis s'apperçoit qu'elle est mere.
Trente soleils neuf fois ont lui pour eux,
Quand d'une fille, image de tous deux,
Gautier reçoit le tendre nom de pere.
Vous jugez bien que le vœu de son cœur
Étoit un fils; mais ce premier bonheur
Est un garant de celui qu'il espere.

Ne craignez pas qu'heureuse par l'amour,
Plus honorée et plus chere en ce jour,
Grisélidis soit moins tendre que fiere;
Que, marchandant parmi d'obscurs mortels
Un lait vénal, un amour mercénaire,

Elle partage avec une étrangere
Et les devoirs et les soins maternels.
Elle craindroit de se voir méconnoître
Par son enfant moins faite à la chérir;
Eh ! pourroit-elle un jour voir sans mourir,
Son jeune cœur se partager peut-être
Entre le sein choisi pour la nourrir
Et celui même où le ciel la fit naître !

De jour en jour l'enfant croît dans ses bras;
Chaque moment, augmentant ses appas,
Ajoute encore à l'amour de sa mere.
Et quel bonheur égal au sort du pere !
Veuille le ciel qu'il ne s'en lasse pas !

Du cœur humain tel est donc le caprice,
Que desirant toujours avec ardeur,
Quand ses travaux ont fondé son bonheur,
Loin de jouir, il détruit l'édifice !
Notre marquis, défiant ou jaloux,
Veut éprouver, par goût ou par systême,
Amant injuste, impertinent époux

S'il est, s'il peut être aimé pour lui-même.

Après un an, quand du lait nourricier
On eut privé l'enfant, suivant l'usage,
Grisélidis vit arriver Gautier,
Qui, l'air navré, lui parle en ce langage :
« Si le destin, vous guidant vers ma cour,
« Vous entoura de richesse et de gloire,
« Vous le devez aux soins de mon amour ;
« Grisélidis, j'aime à croire en ce jour
« Que ce bienfait vit dans votre mémoire.
« Moi, j'oubliois, qu'au rang des villageois,
« Dans l'indigence on vous avoit vu naître ;
« Il me sembloit, quand vous donniez des lois,
« Que vous étiez ce que vous deviez être.
« Mais quand d'hymen un gage souhaité
« A satisfait mon ame enorgueillie,
« Mes vains barons, que mon choix humilie,
« Murmurent tous ; leur aveugle fierté
« Croit, au mépris de mon autorité,
« Que de l'enfant le sexe les délie
« De leur serment, de leur fidélité.

« Comme

« Comme si nés de la même famille,
« Fille et garçon n'étoient pas tous nourris
« Du même sang, on avoûroit mon fils,
« On ne veut pas adopter votre fille;
« Ils veulent donc (quel douloureux effort!)
« Que loin de nous égarant son enfance,
« L'infortunée ignore sa naissance,
« Et qu'on la livre à la merci du sort.
« Leur injustice, ô malheureuse mere,
« Dans le chagrin va tous deux nous plonger;
« Mais, malgré moi, je dois les ménager;
« Je puis enfin d'une fille si chere
« Pleurer le sort, et non pas le changer.
« Toujours certain de cette obéissance,
« Que tu promis en recevant sa foi,
« Ton triste époux, martyr de sa prudence,
« Vient t'affliger et pleurer avec toi. »

Grisélidis sentit, à ce langage,
Un trait poignant s'enfoncer dans son cœur;
Mais son esprit avoit tant de douceur,
Mais son amour avoit tant de courage,

Qu'un froid mortel étoit sur son visage,
Sans que sa voix exprimât sa douleur.
« Quand jusqu'à moi l'amour vous fit descendre,
« Je vous jurai d'obéir à jamais;
« Ma fille, sire, est un de vos bienfaits,
« Elle est à vous, vous pouvez la reprendre. »

Tant de vertu pénetre jusqu'au cœur
De son époux, le remplit d'allégresse;
Mais se voilant d'une fausse tristesse,
Il part soudain; puis un vieux serviteur,
Le cœur navré d'un ordre si sévere,
Vient en pleurant, au nom de monseigneur,
Chercher l'enfant dans les bras de sa mere.

Rare courage! héroïque douceur!
Sans tressaillir, elle ne put entendre
Ces mots cruels; mais dans ce cœur si tendre,
Soupirs, sanglots à l'envi retournoient;
Vous eussiez dit que les larmes venoient
Jusqu'à ses yeux, et n'osoient se répandre.

Lors sur l'enfant, qu'elle serre en ses bras,

Son œil s'arrête et ne la quitte pas;
Puis d'une main qui frémit et balance,
Sur elle, hélas! trace un signe de croix;
Et la baisant pour la derniere fois,
Au messager la remet en silence.

Quand ce dernier au marquis a conté
Tant de courage et de docilité;
Quand le marquis entre ses bras souleve
L'enfant qui crie et pleure sur son sein;
Son cœur est près d'abjurer son dessein;
Mais son étoile ordonne qu'il acheve.
Chez une sœur, qu'à Boulogne il avoit,
Soudain sa fille est portée en secret;
A tous les yeux cachant son origine,
Là, cette sœur cultivant sa raison,
Doit l'élever comme une humble orpheline,
Née au hasard sans fortune et sans nom.

Depuis ce jour de douleur éternelle,
Grisélidis d'un œil aussi serein
Vit son époux; il fut le lendemain

Comme la veille il étoit auprès d'elle ;
Il épioit à chaque instant du jour,
Dans ses regards la haine ou la colere ;
Il y trouvoit, zele, respect, amour;
N'osant nommer une fille trop chere,
Qu'elle a cru perdre, et perdre sans retour,
Las! elle a l'air d'oublier qu'elle est mere.
Oui, ce départ, ce funeste malheur,
Dont à ses yeux tout retrace l'histoire,
Même à l'instant qu'il déchire son cœur,
Semble déja bien loin de sa mémoire.

Déja Gautier, en affligeant son cœur,
Avoit quatre ans éprouvé sa constance;
Grisélidis, pour combler son bonheur,
Lui donne un fis, sa plus chere espérance.

Vous vous flattez, qu'au comble de ses vœux,
Gautier, content d'un essai dangereux,
Va pour ce fils lui rendre enfin sa fille,
Et sans soupçon, plus digne d'être heureux,
Régir en paix son heureuse famille ?

Non ; ce mari bizare et des plus fous,
Dont le bonheur étoit sans doute unique ;
Veut être encore injuste et tyrannique,
Avant d'oser se croire heureux époux.
Mouillant ses yeux, attristant sa figure,
Il vient encore en ces mots lui parler :
« Grisélidis, je vais vous révéler
« De mes barons une nouvelle injure,
« Dont rien, hélas ! ne peut nous consoler.
« Chaque moment accroît leur injustice.
« Ils desiroient me voir un héritier ;
« Eh bien ! mon fils paroît humilier
« Leur fol orgueil, ou plutôt leur caprice ;
« Honteux d'avoir un jour pour leur seigneur
« Le petit fils d'un pauvre laboureur,
« On ose attendre encor ce sacrifice.
« Il est affreux ; c'est une cruauté ;
« Comme le vôtre, il fera mon supplice ;
« Mais l'intérêt, mais la nécessité
« Nous le commande, et veut qu'il s'accomplisse. »

On peut se peindre, on ne peut exprimer

Le désespoir d'une mere éplorée,
Qui vient de perdre une fille adorée,
Et dont la plaie, au lieu de se fermer,
Par un époux est encor déchirée.
Est-il un sage, un héros, dont le cœur
Eût pu garder son calme et sa constance !
Et quelle mere, en un pareil malheur,
N'eût fait ouïr le cri de sa vengeance,
Ou tout au moins l'accent de la douleur !
Par un prodige étranger à notre âge,
Dans son tyran adorant un époux,
Grisélidis, forte de son courage,
Sentant ses maux, mais sans voir son outrage,
Désespérée, et pourtant sans courroux,
Ne se permet que cet humble langage :
« Je l'ai juré, cher sire, jusqu'au bout
« Vous révérer, vous obéir en tout,
« C'est mon desir; je n'en aurai point d'autre.
« Avec l'habit qu'en entrant j'ai quitté,
« J'ai dépouillé ma propre volonté,
« Afin d'agir désormais par la vôtre.
« Suivant vos loix, sans les interprêter,

« Si de ma vie il falloit, pour vous plaire,
« Le sacrifice, on peut bien y compter;
« Après celui qu'aujourd'hui je vais faire,
« En est-il un dont on puisse douter! »

De plus en plus surpris d'un tel courage,
Gautier l'admire et poursuit son ouvrage.
D'autres croiroient que tant de fermeté
Dans une épouse au printems de son âge,
N'est que froideur, qu'insensibilité.
Mais tant de fois Gautier surprit en elle
Ces mouvemens de joie et de chagrin,
Tous ces transports d'une ame maternelle,
Que l'artifice imiteroit en vain!
Et s'il est vrai que son obéissance,
Garant d'un cœur ingénu, sans détour,
Ne tienne point à son indifférence,
Tant de courage est un excès d'amour.
Il doute encor. Quand il faudra remettre,
Quand on sera près de laisser partir
Ce fils chéri qu'on vient de lui promettre,
Cette douceur pourra se démentir.

De ses projets le fidèle ministre
Revient armé de son ordre sinistre ;
Elle obéit avec même douceur ;
Ce fils enfin, loin des bras de sa mere,
Seul, et sans bruit, sous l'ombre du mystere,
La même nuit va rejoindre sa sœur.

Fin du second Chant.

CHANT TROISIEME.

De ces essais l'imprudence cruelle
Annonçoit plus un tyran qu'un jaloux ;
Gautier enfin sur sa femme fidelle
Prendra sans doute un empire plus doux,
Et, si par elle il est heureux époux,
Va partager son bonheur avec elle.
Quoi! de rigueurs l'accabler aujourd'hui,
Pour croire un jour à son cœur magnanime !
Quoi! ne pouvant être heureux sans victime,
Pour éprouver l'innocence d'autrui,
La tourmenter comme on punit le crime!
Quoi ! toujours craindre, et toujours soupçonner !
N'est-il pas tems que le plus pur hommage
Succede enfin à l'injure, à l'outrage ?
Ainsi tout autre auroit pu raisonner,
En abjurant un absurde systême ;
Gautier encor n'ose l'abandonner ;

C'est un conseil qu'il auroit pu donner ;
Mais il ne peut le garder pour lui-même.
Grisélidis, qui dut le détester,
De jour en jour le chérit et l'honore ;
Et cet époux, qui ne peut s'arrêter,
Voit son amour, ne peut plus en douter,
Et cependant veut l'éprouver encore.

Déja sa fille a vu quinze printems ;
Déja son fils voit sa huitieme année ;
Gautier un jour dépêche un de ses gens
A cette sœur, qui dès leurs premiers ans,
En la voilant, veille à leur destinée.
Sa sœur enfin, fidelle à son projet,
Doit ramener les enfans à leur pere ;
Mais ne faisant que changer de secret,
Elle prendra le titre de leur mere.

Soudain lui-même a répandu le bruit
Que la marquise à ses yeux est moins belle ;
Que le divorce est prononcé contre elle ;
Même on prétend que déja l'on conduit

A son époux une épouse nouvelle.

Ces mots affreux autour d'elle redits
Vinrent au cœur frapper Grisélidis.
A sa rivale on donnoit en partage
De la richesse, un nom des plus brillans :
On dit qu'elle est au printems de son âge,
Et qu'aux attraits elle unit les talens.
Quel coup de foudre, et quelle horrible image!
La mort, hélas! troubleroit moins son cœur.
Mais pour suffire à ce nouveau malheur,
L'infortunée appelle son courage,
Et son courage adoucit sa douleur.
Souffrant, hélas! sans plainte et sans murmure,
Elle attendoit que l'auteur de ses maux
La préparât lui-même à cette injure;
Gautier l'appelle, et lui parle en ces mots :
« Grisélidis, ton amour, ta constance,
« Depuis douze ans que j'ai reçu ta main,
« Avoit comblé mes vœux, mon espérance;
« Tranquille, heureux, je regardois enfin
« A ta vertu bien plus qu'à ta naissance.

« Mais mes vassaux veulent un héritier ;
« Plus qu'à mon cœur, Rome à leurs vœux fidelle
« M'autorisant à te répudier,
« M'a laissé prendre une épouse nouvelle.
« Dans peu de jours elle arrive en ces lieux ;
« Puisque le sort te rappelle au village,
« Prends ton douaire, arme toi de courage,
« Et que ce jour entende nos adieux. »

Grisélidis lui répond sans colere :
« La fille, hélas ! d'un simple laboureur
« Eut un moment votre main, votre cœur ;
« Mais y prétendre eût été téméraire.
« Grisélidis, qui naquit pour souffrir,
« Perd un époux, mais il lui reste un maître ;
« De ce palais, que mon cœur dut chérir,
« Je sortirai, sire, et j'irai mourir
« Dans la cabane où le ciel me fit naître.
« Quant au douaire, alors que je quittai
« Pour votre cour, mon obscure chaumiere,
« Vous le savez, je ne vous apportai,
« Avec un cœur toujours chaste et sincere,

« Rien que respect, amour et pauvreté.
« Voici l'anneau que reçut la tendresse,
« Que le devoir va remettre en vos mains;
« Les vêtemens, fruits de votre largesse,
« Qui me paroient sans changer mes destins,
« Étoient à vous, à vous seul; souffrez, sire,
« Qu'avec les miens, au moins je me retire;
« Je les avois conservés près de moi,
« Comme un témoin, toujours prêt à me dire
« Ce que je fus, et ce que je vous doi.
« De mon hameau, pauvre, j'étois sortie,
« Y rentrer pauvre, est toute mon envie.
« De mon bonheur, plus court qu'un beau matin,
« Je veux garder un souvenir durable,
« Et n'emporter que l'honneur d'être enfin
« D'un tel époux la veuve irréprochable. »

Un ton si calme, au milieu des douleurs,
Cause à Gautier les plus tendres alarmes;
Tandis qu'ainsi du plus grand des malheurs,
Elle parloit sans répandre des larmes,
Gautier s'enfuit pour lui cacher ses pleurs.

Elle dépose avec même courage
Ses ornemens, joyaux, perles, rubis,
Et reprenant ses rustiques habits,
Les yeux baissés, se rend à son village.
Dames, barons, l'escortoient en chemin,
Blamoient Gautier, le trouvoient inhumain,
Admiroient tous, en pleurant sa victime,
Tant de douceur au milieu du chagrin,
Une vertu si simple et si sublime!
Leurs cœurs étoient si pleins de son ennui,
Qu'ils sembloient tous, dans leur douleur amere,
Gémir, pleurer sur leur propre misere;
Elle sembloit plaindre les maux d'autrui.

Ainsi parvient à sa triste chaumiere
Grisélidis; et son malheureux pere,
A son maintien triste et silencieux,
A ces haillons, sa premiere parure,
Aux pleurs qu'il voit rouler dans tous les yeux,
Devine, hélas! sa funeste aventure.
Après douze ans, dut-on la soupçonner!
Et cependant cette étrange nouvelle,

En l'affligeant, semble peu l'étonner;
De cet hymen la pompe solemnelle
Lui fut suspecte; il a, de jour en jour,
Craint que Gautier, à sa fille infidèle,
Ne la rendît pour un nouvel amour.
Ce bon vieillard l'embrasse avec tendresse,
Parle aux barons sans trouble, sans aigreur,
Rendant tout haut grace à leur politesse,
Qui de sa fille honore le malheur,
Et les exhorte, au nom de leur noblesse,
A bien aimer, à servir leur seigneur.

Revoir sa fille après sa longue absence,
Pour ce bon pere est sans doute un bonheur;
Une pensée en trouble la douceur:
Grisélidis, longtems dans l'opulence,
A méconnu la dure adversité;
Qu'il lui faudra de force et de constance
Pour remplacer le repos, l'abondance,
Par le travail et par la pauvreté!
Mais elle rentre au sein de la misere,
Elle reprend ses travaux suspendus,

Comme on recherche un emploi volontaire;
Et le plaisir de veiller sur son pere
Rend à son cœur tous ceux qu'elle a perdus.

Le lendemain, quand elle eut avec zèle
Ouvert au jour la maison paternelle,
Avec grand bruit, grande hâte, un courier
Vient au palais, annoncer que Gautier
Verra demain son épouse nouvelle,
Avec son frere et plus d'un chevalier;
C'étoit sa sœur qui, menant à sa suite
Dames, barons, chevaliers triomphans,
Et de vassaux une brillante élite,
Alloit paroître avec les deux enfans.
Gautier enfin, qui par plus d'une preuve
De son épouse a vu le tendre amour,
Veut la soumettre à sa derniere épreuve.
Il appella, le jour même, à sa cour,
Grisélidis, qui sans nul équipage,
Vint à pied, seule, en habit de village.
Puis le marquis en ces mots lui parla :
« Fille, dit-il, du vieux Janicola,

« J'attends ce soir mon épouse nouvelle;
« Après les vœux, l'hommage de ma cour,
« Je voudrois bien inventer à mon tour
« Des soins galans, un accueil digne d'elle;
« Dans ma maison nul ne sait mieux que toi
« Ce qui me plaît, ce qui pourra lui plaire;
« J'ai donc voulu te réserver l'emploi
« De préparer l'accueil qu'on doit lui faire.
« Daignez sur-tout, auprès d'elle, ce soir,
« Me seconder; je veux qu'avec moi-même,
« Vous partagiez et le soin et l'espoir
« De lui prouver enfin combien je l'aime ».
« Sire, dit-elle, après tant de bienfaits,
« Vous pouvez tout sur mon obéissance;
« Tant que je vis, chacun de vos souhaits
« Est un devoir pour ma reconnoissance ».

En le quittant, ô prodige d'amour!
D'un cœur fidèle, ô courage héroïque!
Grisélidis parle, agit tour-à-tour,
Et pour remplir tous les devoirs du jour,
Anime tout, officier, domestique;

Elle aida même : à peine préparé,
L'appartement par ses mains fut paré;
Elle apprêta la couche nuptiale;
Pour qui, grand Dieu! pour l'heureuse rivale
Qui lui ravit un époux adoré.

Arrive enfin une jeune mortelle,
En qui la grace égale les attraits.
Loin de laisser echapper devant elle
Du trouble au moins, de trop justes regrets;
Loin de rougir de paroître à sa vue
Sous des haillons, témoin de ton affront,
Grisélidis, la candeur sur le front,
Avec respect l'aborde, la salue,
Et par égard, elle va lui montrer
L'appartement qu'elle a fait préparer.
Mais un instinct qu'elle ne peut comprendre,
Vers les enfans a paru l'attirer;
C'est l'intérêt le plus vif, le plus tendre;
Elle les voit sans pouvoir s'en lasser,
En les quittant, les desire sans cesse,
Et dans ses bras n'osant les caresser,

En les louant, console sa tendresse.
Mais au banquet si-tôt qu'on est assis,
Gautier enfin mande Grisélidis,
Et lui montrant cette épouse nouvelle,
Veut devant elle entendre son avis.
« Sire, jamais vous ne pouviez, lit-elle,
« En choisir une et plus sage et plus belle;
« Elle vivra, si Dieu comble les vœux
« Que je vais faire et pour vous et pour elle,
« Toujours heureuse en vous rendant heureux.
« Mais je vous prie, au nom de la tendresse
« Qu'en ce grand jour l'hymen va couronner,
« A celle-ci daignez, sire, épargner
« Tout ce que l'autre a souffert de détresse.
« Plus délicate, et peu faite à souffrir,
« Son cœur sans doute aussi tendre, aussi sage,
« Contre ses maux auroit moins de courage;
« Sans le vouloir, vous la feriez mourir ».

Oh! c'en est fait, Gautier, à ce langage,
Sent que les pleurs inondent son visage.
Son cœur s'échappe; enfin las d'exercer

Cette douceur toujours inaltérable,
Cette vertu que rien n'a pu lasser:
« Grisélidis, ô femme incomparable,
« S'écria-t-il ! j'ai donc en cruauté,
« Pour t'éprouver, épuisé mon génie,
« Et n'ai trouvé, pour tant de tyrannie,
« Qu'obéissance, amour, fidélité ».

Elle gardoit un modeste silence;
Mais dans ses bras, amoureux, il s'élance,
Contre son sein l'arrose de ses pleurs;
Puis en triomphe aux dames, aux seigneurs
La présentant, il poursuit, et s'écrie:
« Oui, je le vois, oui, toi seule ici-bas,
« Tu méritois, ange, ou femme accomplie,
« D'être à-la-fois mon épouse et ma mie,
« Et tu vas l'être aussi jusqu'au trépas.
« Grisélidis, d'après mon stratagême,
« Tu crois encore, ainsi que mes sujets,
« Que mes enfans sont perdus à jamais;
« Ils sont vivans, près de nous, ici-même.
« Approchez-vous, ô ma fille, ô mon fils,

« Et pardonnez tous deux à votre pere ;
« Fiers d'avouer sur-tout Grisélidis,
« Tombez aux pieds de la plus tendre mere ».

Grisélidis, dont jusqu'ici le cœur
Souffrit ses maux avec tant de courage,
Ne peut enfin suffire à son bonheur ;
De tous ses sens elle a perdu l'usage.
Si-tôt qu'on eut rappelé ses esprits,
Elle s'attache à sa fille, à son fils,
Et les couvrant de baisers et de larmes,
Les serre tant sur son sein réunis,
Qu'elle paroit, rappellant ses alarmes,
Trembler encor de se les voir ravis.
On ne voit plus que transports d'allégresse ;
Pleurs de couler, de répondre à ses pleurs ;
Ses longs tourmens ont touché tous les cœurs,
Et tous les cœurs partagent son ivresse.

Le même jour, en triomphe on alla
Chercher enfin le bon Janicola ;
Et ce vieillard, durant sa vie entiere,

Fut par son gendre honoré comme un père.
Nos deux époux, de gloire environnés,
Vingt ans encor filés par la tendresse,
Furent heureux; et comme eux fortunés,
Leurs deux enfans charmèrent leur vieillesse.

Le fils, dit-on, plus sage ou moins jaloux,
N'imita point l'auteur de sa naissance;
Il eut raison; je crois que parmi nous,
Sans trop chercher, on vetroit des époux
Bien moins heureux avec plus de prudence.

Fin du troisième et dernier Chant.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans ce second volume.

FIN.



